Anarchistes; moeurs du jour

John Henry Mackay



JOHN-HENRY MACKAY

ANARCHISTES

MŒURS DU JOUR

TRADUCTION

De M. Louis de HESSEM



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

PALAIS-ROYAL

1892.


BENJ. R. TUCKER'S
502
SIXTH AVENUE
NEW YORK
P. O. BOX 1312
UNIQUE BOOK-SHOP

ANARCHISTES

Il a été tiré de cet ouvrage dix exemplaires sur papier de Hollande et quatre exemplaires sur papier impérial du Japon, tous numérotés à la presse.

Voici qu'après **La Conquête du pain**, de Kropotkine, les éditeurs Tresse & Stock publient **Anarchistes**, *Mœurs du jour*, du poète révolutionnaire John-Henry Mackay, œuvre de haut mérite consciencieusement traduite par Louis de Hessem.

Dans les quelques lignes très sobres qui servent d'introduction au volume, l'auteur déplore l'ignorance et la confusion régnant aujourd'hui dans la plupart des esprits au sujet de l'anarchie et des véritables tendances anarchistes : c'est pour remédier à cet état de choses qu'il a écrit son livre, fruit de trois années de travail et de multiples et minutieuses observations. Nous y avons trouvé parmi des scènes d'une grandeur saisissante et des personnages dont les traits, les caractères et les aspirations sont ceux des personnalités les plus marquantes du mouvement social actuel, un lumineux exposé d'idées fortes et bien mûries. L'auteur pense que son œuvre n'arrive pas trop tard : nous pensons qu'elle arrive à son heure et que le succès, un large succès, lui est dû.

L'aut
traduct
Ce v
tion de

Il a
papie
papie
presse

JOHN-HENRY MACKAY

ANARCHISTES

MŒURS DU JOUR

TRADUCTION

De Louis de **HESSEM**



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS, 8, 9, 10, 11

PALAIS-ROYAL

1892

INTRODUCTION

Si l'artiste a pour plaider en sa faveur l'œuvre créée par lui, le penseur, — tenu de s'effacer derrière le résultat de ses investigations, — doit se voir autorisé à dire les raisons qui lui ont fait prendre la parole.

La nature du labeur que j'achève me condamne à y joindre quelques lignes préliminaires.

*
* *

Une chose d'abord : que celui-là ne se donne pas la peine de tourner cette page qui, ne me connaissant pas (1), de ce livre attendrait des révélations à sensation dans le genre des turpitudes que des spéculateurs éhontés, tablant sur

(1) L'auteur des *Anarchistes*, — né en 1863 à Greenok en Ecosse, a publié précédemment cinq volumes de poésies sociales ou révolutionnaires qui lui ont valu une réelle notoriété en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis. (*Note du Traducteur.*)

une crédulité trop complaisante, servent à un public facilement enclin à y puiser toutes ses notions sur le mouvement anarchiste.

Il n'est pas à l'heure présente de question sociale à propos de laquelle on fasse preuve d'une candeur plus adorable, d'une confusion plus profonde ni d'une plus dangereuse ignorance qu'à propos de l'anarchisme. Le mot seul produit sur le plus grand nombre l'effet du rouge sur certains tempéraments : ils fondent dessus, tête baissée, sans s'accorder le loisir de la vision précise et de la réflexion.

Ceux-ci mettront le livre en pièces, bien qu'ils n'y aient rien compris, mais de leurs coups aucun ne peut m'atteindre.

*
* *

Les scènes qui suivent ont pour cadre la capitale anglaise et se déroulent au milieu des événements qui y ont marqué la fin de 1887.

Peu de mois après cette date, je suis allé passer encore quelques semaines à Londres, — dans l'intention surtout de compléter mes études sur les quartiers de l'East-End ; j'étais bien loin de me douter alors que ces lieux choisis par moi pour décor ne tarderaient pas à devenir fameux dans

le monde entier par suite des exploits de Jack l'Eventreur.

Avant de terminer le chapitre consacré à Chicago, j'ai cru devoir parcourir *Anarchy and Anarchists*, la volumineuse élucubration à l'aide de laquelle le capitaine de police Schaack s'est efforcé de justifier l'infamie commise par son Gouvernement; je n'y ai trouvé que l'aveu, — aveu à retenir d'ailleurs, — d'une brutalité stupide et d'une suffisance à toute épreuve.

C'est à dessein que j'ai évité de prononcer les noms de ceux qui comptent encore parmi les vivants; les initiés ne rencontreront cependant, je pense, aucune difficulté à désigner les hommes dont j'ai fait mes modèles en cette circonstance.

*
* *

Entre l'élaboration du premier chapitre et l'élaboration du dernier, trois années se sont écoulées; des incertitudes sans cesse renaissantes m'ont contraint à des interruptions fréquentes, — et parfois prolongées, — dans ce travail. Peut-être l'ai-je commencé trop tôt, je ne l'achève pas trop tard.

Est-il besoin de dire que je n'ai pu traiter la question à fond sous tous les rapports? Le plus

souvent même j'ai dû me contenter d'enregistrer la résultante de laborieuses déductions, mais je n'en espère pas moins avoir démontré l'incompatibilité absolue de l'anarchisme et du communisme, l'inefficacité et les inconvénients de la violence, l'impossibité d'une solution quelconque de la question sociale par l'intermédiaire de l'Etat.

*
* *

L'idée de l'anarchie est fille de ce siècle ; c'est vers 1840 que s'esquisse la ligne de démarcation entre l'ancien monde de la servitude et le monde nouveau de la liberté : Proudhon lance à cette époque sa première œuvre si retentissante « *Qu'est-ce que la propriété ?* » et Max Stirner publie en 1845 son livre immortel « *Der Einzige und sein Eigenthum* » (L'individu et son avoir).

Cette idée a pu être étouffée un instant dans un recul momentané de la civilisation, mais elle n'a pu disparaître à tout jamais car elle est impérissable et la voici qui se ravive déjà. Depuis plus de sept ans l'un de mes amis, Benjamin-R. Tucker, lutte vaillamment à Boston avec sa *Liberty* pour le triomphe de l'anarchie au delà de l'Atlantique ; maintes fois, aux heures de délaissement, j'ai cherché du regard cette clarté qui

a jailli des profondeurs du couchant et veut en dissiper les ténèbres.

*
* *

Lorsque j'ai publié en 1888 mon volume de vers, *Sturm* (La Tourmente), quelques voix sympathiques ont bien voulu me dire le premier chantre de l'anarchie ; c'est là un titre dont je me sens fier, mais j'ai acquis maintenant la conviction que le plus urgent est, non pas de provoquer l'enthousiasme de la liberté, mais de faire voir, de faire comprendre la nécessité inéluctable de cette indépendance économique sans laquelle la liberté sera toujours le rêve stérile de quelques exaltés d'idéalisme.

Par ces temps d'extrême réaction dont le socialisme d'Etat serait le mot suprême, je n'aurais pas cru pouvoir décliner l'honneur d'être aussi le premier champion de l'idée anarchique.

Et j'espère bien n'avoir pas rompu ma dernière lance pour la liberté.

Rome, printemps 1891.

JOHN-HENRY MACKAY.

ANARCHISTES

I

SOIR D'OCTOBRE

Ceci se passait par un samedi d'octobre en cette année 1887 que les fêtes absurdes, organisées quelques mois auparavant en l'honneur des cinquante ans de règne d'une femme se faisant appeler « Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes », ont permis de désigner désormais sous le nom de « Jubilee Year ».

Dans l'humide et froide soirée qui tombait sur Londres, un homme semblant venir de Waterloo Station se dirigeait vers le pont de Charing Cross à travers un dédale de rues étroites et pour ainsi dire désertes. Lorsqu'il eut gravi, avec la lenteur de quelqu'un qui vient de faire une lon-

gue marche, l'escalier de bois aboutissant à la passerelle accotée à la voix ferrée, il pénétra dans l'un des petits refuges demi-circulaires dont le passage est flanqué et resta là un instant immobile, le dos tourné aux passants. Le piéton cédait moins à la fatigue qu'à l'habitude en faisant halte à cet endroit; bien que fixé dans la capitale anglaise depuis trois ans, il n'avait eu que rarement l'occasion de se rendre sur l'autre rive et jamais il ne manquait en franchissant la Tamise de contempler le tableau grandiose que l'immense cité présente du haut des ponts.

Le jour était suffisant encore pour lui laisser distinguer les masses noires des entrepôts se succédant à droite jusqu'à Waterloo-Bridge et les files de bateaux marchands se détachant à ses pieds sur le fond plus clair de la rivière, mais de toutes parts des feux innombrables s'allumaient dans l'insondable chaos des constructions agglomérées en cette prodigieuse cité. Les réverbères du pont de Waterloo dessinaient au loin une double ligne lumineuse et parallèle que les flots noirs et frémissants reflétaient avec des scintillements épars, tandis qu'à gauche les quais et les abords du Strand se dressaient par gradins qu'indiquaient des milliers de points brillants et de courtes flammes. Machinalement, l'homme suivait du regard les lanternes des cabs traversant le pont ou les eaux paresseuses

et presque silencieuses de la Tamise glissant sur leur vase épaisse; machinalement, il prêtait l'oreille au vacarme des trains entrant dans Charing-Cross ou en sortant et, quand il se retourna enfin pour continuer sa route, il eut les prunelles envahies par les torrents de lumière électrique s'échappant des halls immenses de la gare, centre d'un trafic aussi actif la nuit que le jour.

Il reprit lentement sa marche en songeant à Paris, sa patrie; quelle différence entre les rives larges et joyeuses de la Seine et ces entassements de maçonnerie dont jamais le plus riant soleil ne pouvait atténuer l'aspect rebarbatif... Mais s'il aspirait ardemment à revoir ce Paris où s'étaient écoulées ses premières années, il aimait Londres aussi, avec une sorte de passion. Car Londres est une de ces villes pour lesquelles il n'est pas de milieu, que l'on aime ou que l'on exècre avec un égal emportement.

Il s'arrêta de nouveau.

Le hall gigantesque était éclairé d'une façon si intense que l'homme put voir l'heure au cadran qui se trouvait à l'extrémité opposée : il était entre sept et huit heures et l'animation sur la passerelle avait augmenté au point de faire croire qu'un courant irrésistible charriait la population d'une rive à l'autre par ce goulet si resserré. On eût dit que le piéton ne pouvait s'arracher à ce

spectacle si mouvementé. Il essaya de découvrir l'abbaye de Westminster par delà le fouillis inextricable des poteaux et des wagons, mais tout ce qu'il put voir, ce fut la grande horloge de la tour du Parlement et les profils vagues des édifices s'élevant dans le lointain. Puis un fourmillement de clartés pareil à un poudroiement d'étoiles dans les profondeurs de la nuit... En revenant à la rivière, il aperçut en bas les trains du Métropolitain filant à toute vitesse, le quai Victoria éclairé dans toute sa largeur jusqu'à Waterloo-Bridge, l'aiguille de Cléopâtre s'érigeant austère et rigide vers le ciel nocturne; il perçut les rires et les chansons des hommes et des filles qui dorment sur les bancs du quai tous les soirs : « *Do not forget me... Do not forget me...* » répétaient les voix criardes et discordantes. *Do not forget me*, on ne chantait plus que cela en l'an du jubilé...

Celui à qui il eût été donné d'observer en ce moment les traits du piéton aurait été frappé de la soudaine dureté qu'ils exprimaient. L'homme était brusquement devenu indifférent à tout ce qui se passait autour de lui ; la vue du quai avait fait surgir une pensée farouche en lui : combien de vies humaines avait-il fallu sacrifier impitoyablement pour mener à bien ce travail cyclopéen ? Et il supputait la somme d'efforts patients,

mal payés, depuis longtemps oubliés qui avaient produits toutes les grandes choses entassées dans un périmètre aussi restreint... Les sueurs et le sang n'ont pas laissé de traces visibles, une réputation se dresse fière et glorieuse au sommet du monceau des cadavres d'obscurs inconnus...

Carrard Auban repartit d'une allure plus nerveuse, comme si cette pensée l'eût cruellement talonné. Ce fut les yeux baissés qu'il traversa les arcades de pierre restant de l'ancien pont suspendu de Hungerford ; suivant une habitude déjà vieille, il allait absorbé par les préoccupations auxquelles toute sa jeunesse avait été consacrée et, cette fois encore, il fut pénétré de l'importance infinie de ce mouvement intellectuel que l'on a qualifié de social et qui emplit la seconde moitié de notre siècle. Mission à nulle autre pareille que de porter la lumière là où règnent encore les ténèbres, dans ces masses opprimées dont les souffrances et la lente agonie donneront la vie aux autres...

Quand il eut descendu les marches du pont et atteint l'entrée de Villiers-Street, cette singulière petite rue qui mène du Strand à la station du Métropolitain, Carrard Auban dut s'intéresser bon gré mal gré à cette vie si intense dans laquelle il se replongeait tout à coup. A chaque pas son attention fut sollicitée de divers côtés en même

temps : ici, des gens se précipitaient vers le chemin de fer ; là, d'autres passants hâtaient le pas dans la direction du Strand ; là encore une fille discutait vivement *le prix* avec un monsieur correctement vêtu et coiffé du chapeau haut de forme ; là enfin une bande de gamins faméliques ne perdaient pas un seul geste d'un Italien marchand de gaufres. Auban avait le coup d'œil rapide et sûr nécessaire pour saisir au vol les mille détails dont est fait le spectacle de la rue ; il ne se désintéressait pas plus du petit vaurien faisant la roue pour lui arracher un penny que du camelot venant lui mettre aux mains le dernier numéro des « *Matrimonial News* » — indispensable à tous ceux qui veulent se marier — et s'en allant porter son journal ailleurs devant le silence d'Auban.

Il marchait toujours de son même pas, trop familiarisé avec tout cet affairement pour en éprouver le moindre désagrément ; que d'heures déjà il avait données à l'étude de cette société aux aspects si multiples sans jamais en ressentir de lassitude ni de dégoût... Plus il en sondait les couches nombreuses, les remous et les profondeurs louches, plus il se trouvait admirer cette ville sans pareille. Depuis quelque temps surtout ce sentiment avait pris chez lui de la consistance : Carrard Auban avait trop vu de Londres pour ne

pas désirer impérieusement en voir davantage encore. Et c'était sous la pression de ce désir qu'il était sorti ce jour-là pour aller, aller, aller pendant des heures entières à travers les quartiers de Kennington et de Lambeth où se réfugie la plus effroyable misère. Il en revenait accablé, découragé, enfiellé, mal disposé pour s'attarder aux côtés brillants du Strand.

Devant le tunnel qui s'en va vers Northumberland-Avenue en passant sous la gare de Charing-Cross, les notes aiguës et saccadées d'un accordéon frappèrent l'oreille du piéton ; un rassemblement s'était formé autour d'un enfant en guenilles au visage barbouillé de suie et une fillette se trémoussant avec ce mouvement mécanique qui brave la fatigue : qui n'a vu de ces pseudonègres à tous les coins de rue de Londres? Auban manœuvra de manière à parvenir au premier rang; il voulait examiner les traits de ces artistes du plein vent : il n'y lut qu'une parfaite indifférence mêlée peut-être de quelque impatience.

— Les pauvres petits doivent sans doute nourrir toute la famille, se dit Auban.

Déjà les curieux se dispersaient et les deux enfants s'en furent recommencer leur manège plus loin, jusqu'à ce que le policeman, si redouté, les contraignît à décamper de nouveau.

Carrard Auban s'engagea dans le tunnel ; le

pavé était couvert d'immondices et un air méphitique s'exhalait des profondeurs de ce boyau souterrain. Il n'y rencontra personne pour ainsi dire — à peine, de loin en loin, une ombre confuse se glissant sur la muraille. Mais il savait que par les journées et les nuits pluvieuses au froid pénétrant ce passage, de même que des centaines d'autres, était envahi par des bandes entières de malheureux sur lesquels le « bras de la justice » pouvait s'abattre d'un instant à l'autre — paquets de loques et de boue rongés par la faim, ravagés par la vermine... parias de la société. Et tout en gravissant les marches par lesquelles on sort du tunnel Auban se souvint tout à coup d'un fait datant de l'année précédente qui cependant ne s'en retraça pas moins dans son esprit avec une netteté poignante. Il ne put s'empêcher de se retourner et de s'arrêter pour en retrouver toute la douloureuse sensation.

Un soir, vers minuit, alors que la fumée et le brouillard enveloppaient la ville d'un voile impénétrable, il était venu là pour donner à quelques-uns de ces pauvres hères la minime somme qui leur suffirait pour se faire admettre dans un « lodging-house » : le tunnel était bondé. Quand il eut descendu l'escalier, il vit surgir devant lui un visage que jamais plus il ne pourrait oublier ; des traits de femme émaciés par les privations et

tout bossués d'ecchymoses sanglantes... Ce spectre serrait un nourrisson contre sa poitrine et se traînait plus qu'il ne marchait, remorquant par la main une fillette d'environ quatorze ans, tandis qu'un troisième enfant, un garçon, se pendait aux jupes de la lamentable créature.

— Deux shillings, gentleman, deux shillings seulement, balbutia-t-elle comme Auban faisait halte devant elle pour la questionner.

Et en même temps elle poussait vers lui la fillette qui résistait et pleurait. Il fut secoué par un frisson pendant que la femme continuait :

— Emmenez-la, gentleman, emmenez-la... Si vous ne l'emmenez pas, il faudra que nous couchions encore dehors... Deux shillings seulement... et elle est bien jolie...

Auban sentit l'horreur s'emparer de lui et il se détourna inconsciemment sans pouvoir prononcer un mot. Il n'avait pas songé à s'éloigner mais la femme le supposa et elle se jeta à terre devant lui, se cramponna à lui, désespérément, en criant :

— Ne vous en allez pas, gentleman, ne vous en allez pas... si vous ne la prenez pas nous mourrons de faim... il ne passe plus personne par ici et nous ne pouvons pas aller dans le Strand... Prenez-la, prenez-la...

Il promena ses regards autour de lui, sans trop

savoir ce qu'il faisait probablement, mais la femme vit le mouvement : elle se redressa d'un bond.

— N'appelez pas le policeman, dit-elle avec une précipitation pleine d'angoisse, n'appelez pas le policeman...

Auban lui donna tout ce qu'il avait d'argent sur lui ; alors l'infortunée laissa échapper un cri de joie et de nouveau poussa la pauvrette vers le généreux inconnu en reprenant :

— Elle ira avec vous, gentleman, et baissant la voix, et elle fera tout ce que vous voudrez...

Auban avait traversé le tunnel aussi rapidement que le lui avaient permis les rangs pressés des ivrognes et des dormeurs : personne n'avait remarqué l'incident...

Pendant une huitaine il était revenu le soir au tunnel de Charing-Cross et y avait cherché ainsi que dans les environs la mère et les enfants, sans jamais les rencontrer : il avait surpris dans le regard de la fillette quelque chose d'inquiétant, mais l'apparition avait été trop fugitive pour qu'il eût pu pénétrer le secret de ces yeux d'enfant.

Puis toute l'effroyable misère qui s'offrait quotidiennement à la vue de Carrard Auban avait effacé de sa mémoire le souvenir particulier de cette scène se confondant avec mille autres semblables ; à chaque pas il coudoyait des fillettes du

même âge, treize ou quatorze ans, réduites à faire commerce de leur frêle corps... et son impuissance lui liait les mains.

Sur qui devait-il s'apitoyer le plus, des mères ou des enfants? De quelle navrante misère, de quelle faim implacable, de quel désespoir affolant ne devaient-elles pas être talonnées les unes et les autres... Et de quelle indignation exaspérée la pensée de ces « mères dénaturées » et de ces « enfants précocement dépravées » ne fait-elle pas bondir la femme de la bourgeoisie, pharisienne qui sous la pression des mêmes besoins s'engagerait dans les mêmes voies ?

S'apitoyer?... O pitié, mensonge lamentable entre tous les mensonges... Notre siècle n'est qu'une injustice ; pour lui, il n'est pas de plus grand crime que la pauvreté... Et peut-être aurait-on tort de s'en plaindre, car c'est le meilleur moyen d'arriver à faire comprendre que le seul salut se trouve dans la suppression de ce crime.

— Les insensés, murmurait Auban, les insensés ; ils ne voient pas où la pitié et la charité nous ont conduits.

Et son front s'assombrit au souvenir des combats que déjà il avait dû livrer pour hâter dans la mesure de ses forces la venue de cette suppression... Jamais autant que ce soir il n'avait retrouvé l'accent déchirant de cette voix morne

et brisée, l'expression de ce regard d'enfant maladive et sauvage... Il revint sur ses pas et traversa de nouveau le tunnel.

Avant de se diriger vers le Strand, il prit l'une des rues latérales qui s'en vont à la Tamise, rues, ruelles, passages, impasses qu'il connaissait parfaitement et qui constituent en quelque sorte le revers de ce quartier dont la grande artère est la face brillante. Cette construction grise et maussade n'est pas autre chose que l'arrière-bâtiment d'un théâtre dont la façade fait l'ornement du Strand ; cette maison étroite et haute de trois étages, aux fenêtres aveuglées, est tout simplement un de ces mauvais lieux où se commettent tous les soirs des excès dont l'imagination la plus surchauffée et la plus lubrique se ferait difficilement une idée exacte. La rue pauvre alterne avec la rue aisée et il en est ainsi jusqu'à la petite église de Savoy, mélancolique entre ses arbres chétifs, et jusqu'aux somptueux édifices du Temple s'étalant au milieu de leurs superbes jardins. Auban n'ignorait aucune de ces voies, pas même cette voûte toujours déserte, toujours silencieuse qui passe sous elles et du Strand descend aux quais.

Cependant l'air fraîchissait à mesure que l'heure s'avançait et comme le piéton solitaire commençait à se sentir gagné par la fatigue, il déboucha dans

le Strand. Il la vit se dérouler au loin devant lui, la large percée qui relie West-End et la Cité, noyée de lumière, traversée dans toute sa longueur par un double courant de vie — l'un remontant vers Saint-Paul, l'autre s'en allant vers Charing-Cross, — emplie de l'assourdissant vacarme des voitures — omnibus massifs et bariolés de réclames, handsoms légers et rapides, camions pesants et lents, véhicules rouges et bien clos de la poste — et dans toute cette confusion de chevaux et de roues, les bicycles apparaissant, disparaissant, avec un ronflement pareil à un bruit d'ailes.

L'East-End, c'est la misère et le travail voués l'un à l'autre par cette malédiction de l'esclavage qui pèse sur eux ; la Cité, c'est l'usurier qui trafique du travail et en perçoit le produit; le West-End, c'est le noble oisif qui jouit de ce produit. Le Strand est l'une des artères les plus importantes par lesquelles roule tout ce sang transformé en métal; c'est le rival d'Oxford-Street, un rival qui s'efforce de ne pas se laisser distancer. Le Strand, c'est le cœur même de Londres ; son nom est célèbre dans le monde entier et c'est une des voies où l'on peut rencontrer des individus appartenant à tous les quartiers et à toutes les classes de la capitale : le loqueteux y promène ses hardes, le millionnaire y déploie son luxe; on y entend toutes les langues de l'univers : les res-

taurants ont pour propriétaires des Italiens dont les garçons parlent français, la bonne moitié des prostituées se compose d'Allemandes venues pour amasser leur dot avant de s'en aller finir leurs jours en honnêtes mères de famille au pays des classiques Gretchen.

Le Strand possède les cours de justice où des magistrats pareils à des fous ou à des histrions se pavanent en manteaux longs et en perruques poudrées à frimas, donnant le spectacle d'une burlesque comédie; le Strand centralise derrière les murailles austères du Somerset-House quantité de pouvoirs administratifs dont le commun des mortels ne soupçonne même pas l'existence; le Strand a ses théâtres plus nombreux qu'en aucune autre rue de la terre. C'est au Strand que va directement l'étranger débarquant à Charing-Cross et, bien que cette première visite lui vaille ordinairement une déception, c'est au Strand qu'il passera ses dernières minutes avant de quitter Londres.

Auban se mêla à la foule dense et enfiévrée.

Quand il se trouva sous les flots de lumière jaillissant du théâtre des Adelphi, on put remarquer qu'il boitait légèrement; cette infirmité, à peine visible s'il pressait le pas, s'accentuait s'il ralentissait son allure, lui faisant traîner la jambe

gauche et l'obligeant à s'appuyer plus fortement sur sa canne.

Mais c'était à la gare même que le mouvement atteignait son maximum, et Auban resta un instant immobile près de l'une des portes d'entrée. Villiers-Street, devant laquelle il était passé quelques minutes plus tôt, était envahie par les marchandes de fleurs, se tenant, transies et grelottantes, accroupies derrière leurs paniers ou poursuivant les passants de leur sempiternel « Penny a bunch », et Auban vit un policeman repousser brutalement l'une d'elles qui avait osé s'aventurer au dehors de Villiers-Street. Les vendeurs de journaux vociféraient leurs éditions spéciales, désireux de s'en défaire le plus promptement possible afin d'aller applaudir frénétiquement à « Gatti's Hungerford-Palace » l'inimitable Charlie Coborn dans « Two lovely blak eyes » et leurs clameurs eussent été réellement insupportables si elles n'eussent été couvertes par les appels enroués des conducteurs d'omnibus et le bruit des roues sur le pavé de la cour de Charing-Cross.

Avec une tranquillité dénotant une grande habitude de ces choses, Carrard Auban saisit habilement la première solution de continuité dans la file des voitures et traversa le Strand. Il laissa derrière lui l'église Saint-Martin, jeta un

regard distrait à Trafalgar-Square, complètement désert en ce moment, traversa également Green-Street, étroite et sombre, sans accorder aucune attention au cabby qui, du haut de son siège et d'une voix contenue, voulait lui dire quelque chose au sujet d'une jeune dame, et arriva en deux ou trois minutes devant la façade illuminée de l'Alhambra. Quelques personnes attardées s'entêtaient à vouloir pénétrer dans le théâtre dont la salle devait être bondée, espérant parvenir malgré tout à se caser dans un coin ou l'autre ; Auban passa sans daigner s'arrêter devant les photographies des danseuses de ce nouveau ballet ALGERIA qui faisait courir Londres tout entier.

Le jardin de Leicester-Square était plongé dans l'obscurité ; de la grille on ne distinguait même plus la statue de Shakespeare. « There is no darkness but ignorance » (1), était-il écrit là, mais qui s'en souciait?

Le côté nord du square présentait un aspect fort animé ; Auban dut se frayer un chemin au milieu d'un encombrement de filles publiques — des Françaises, celles-là — riant, criant, gesticulant, se disputant. Leur mise voyante et de mauvais goût, leurs cyniques propositions, leurs « chéri... chéri... » incessants firent surgir dans

(1) Ici ce n'est pas obscurité mais ignorance.

l'esprit d'Auban le souvenir des boulevards extérieurs de Paris à minuit.

L'époque à laquelle il appartenait ne semblait vouloir perdre aucune occasion de se montrer à lui sous son jour le moins flatteur. Deux jeunes Anglaises marchaient devant lui ; comptaient-elles seize ans seulement ? Leurs cheveux blonds saturés d'humidité s'épandaient sur leurs épaules comme ceux des enfants, mais, quand elles revinrent sur leurs pas, il vit des traits fatigués et il devina que depuis des heures peut-être elles se promenaient ainsi de long en large ; que depuis des semaines, des mois elles reprenaient tous les soirs cette faction quotidienne. Au prochain tournant une Allemande racontait à une autre Allemande, en patois de Cologne et d'un verbe très haut — toutes les Allemandes de Londres crient en parlant — que depuis trois jours elle n'avait rien pris de chaud et que depuis vingt-quatre heures elle n'avait même rien pris du tout : les affaires allaient décidément de plus en plus mal. Plus loin Auban tomba sur un rassemblement qui obstruait le passage et le contraignit à assister à la scène retenant les badauds : une vieille qui vendait des allumettes avait une prise de bec avec une prostituée et c'était à qui des deux vomirait les plus grossières injures.

— Tiens, voilà pour toi, hurla tout à coup la

vieille qui, à bout d'arguments de ce genre, cracha au visage de son ennemie.

Mais en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le crachat lui retombait sur la face ; toutes deux restèrent ensuite quelques instants muettes, comme ne sachant plus à quels moyens recourir, puis la vieille qui tremblait de tous ses membres mit ses boîtes d'allumettes dans sa poche et se rua sur la fille, à la plus grande joie des assistants. Elles s'arrachèrent la figure à coups d'ongles et se roulèrent dans la boue sans cesser cependant de s'injurier, et il fallut que l'un des spectateurs intervînt pour leur faire lâcher prise ; elles ramassèrent alors l'une son parapluie cassé, l'autre son chapeau en loques et les curieux s'éparpillèrent en riant.

Auban continua sa marche dans la direction de Piccadilly-Circus.

Cet épisode, perdu dans le nombre d'autres non moins typiques, ne prouvait-il pas que le système de maintenir le peuple dans l'état de barbarie afin de pouvoir ensuite discourir sur le « mob » et sa dégradation, donnait toujours d'excellents résultats ?... En semaine, les cafés-concerts et les salles de boxe ; le dimanche, des prières et des sermons : n'était-ce pas là d'énergiques préventifs contre le plus dangereux des

maux, cet éveil possible des masses à la vie intellectuelle?...

Et, sans y penser, Carrard Auban frappa le sol de sa canne sur la pomme de laquelle ses doigts s'étaient crispés.

Leicester-Square, Piccadilly et Regents-Street sont à Londres les marchés les mieux approvisionnés et les plus suivis de la chair humaine ; la misère de la capitale, secondée par la misère des sociétés dites civilisées, produit une offre qui souvent dépasse une demande pour ainsi dire insatiable. De la tombée de la nuit au lever de l'aurore, la prostitution règne au cœur de l'immense cité et semble être le pivot autour duquel se meut toute la vie sociale.

— De quelle aimable désinvolture ne font pas preuve, songeait Auban, ceux de ces messieurs qui mènent le char de la société... Si quelque difficulté se trouve sur leur chemin et menace de les faire rester dans l'ornière, ils déclarent bravement le mal nécessaire : le paupérisme? un mal nécessaire... et pourtant il n'y a pas de mal plus grand ni moins nécessaire que leur propre existence. Car ce sont eux qui bouleversent tout en voulant tout ordonner, jettent la confusion partout en voulant tout diriger, paralysent tout progrès en voulant tout développer. Ils font écrire de gros livres pour établir irréfutablement qu'il en a été et qu'il en

sera toujours de même et, pour ne pas avoir l'air de se croiser les bras, ils s'attellent aux « réformes ». Et plus ils réforment, plus les choses vont mal de tous côtés : ils le voient, mais ils ne veulent pas en convenir, ils le savent, mais ils ne veulent pas le confesser. Un aveu de cette nature serait l'aveu de leur propre inutilité et on n'avoue pas ces choses à une époque où chacun doit s'ingénier à se rendre utile, où c'en est fait de l'insouciance matérielle, du « vivre et laisser-vivre ». Tous voleurs volés, tous, du premier au dernier.

Et Auban eut un petit rire dans lequel ne se sentait presque plus d'amertume.

Mais cet homme qui n'ignorait pas qu'en tout et partout la justice est un vain mot sur la terre, cet homme qui dans la foi en une justice divine ne voyait que mensonge conscient chez des prêtres vendus ou inconscience dangereuse chez les fidèles, cet homme éprouvait un frisson de malaise en songeant à la prostitution et pressentait que de ce côté du moins justice finirait par se faire — lentement, c'était vrai, mais inexorablement.

Qu'est le peuple pour le riche, ce peuple que l'on ne doit pas traiter trop bien si l'on ne veut pas le rendre exigeant? Serait-il composé d'hommes ayant les mêmes droits et les mêmes aspirations que le riche ? Quelle folie, quelle absurdité... Le

peuple n'est ni plus ni moins qu'une machine, un instrument de travail dont il faut avoir un certain soin pour en obtenir une bonne somme de services. Carrard Auban se souvint de ce passage d'une chanson anglaise :

— Nos fils les servent le jour, nos filles leur servent la nuit...

Leurs fils ?... On ne leur devait que du travail — et encore le leur donnait-on en les tenant à une distance respectueuse. Point n'était besoin de leur serrer la main puisqu'ils ne faisaient que leur devoir en travaillant ; d'ailleurs cette main était durcie et noircie par le labeur d'un jour qui semblait ne devoir jamais finir.

Leurs filles ?... Mais c'était les honorer que faire d'elles des dérivatifs à ces vices et à ces passions plus ou moins honteuses que le riche verrait autrement se retourner contre les siens. Leurs filles lui servent la nuit, c'est juste ; que l'argent ne parviendrait-il pas à se faire céder par la faim et le désespoir ?...

Mais sur ce terrain — et sur ce terrain seulement — la victime se venge en entraînant son bourreau avec elle dans sa chute.

C'est qu'au-dessus de notre vie sexuelle, abandonnée à tous les excès ou soumise à la contrainte du mariage, plane une légion de maladies redoutables dont personne ne saurait entendre le nom

sans un frisson de terreur, personne ne se sachant hors de portée de leurs atteintes. Et comme une partie de la jeunesse présente, partie plus considérable qu'on ne le croit, est déjà contaminée, une épouvantable malédiction pèse d'ores et déjà sur une génération qui n'est pas encore sortie du néant.

En ce moment, Auban se vit dans la nécessité de relever les yeux. Une bande de jeunes gens quittaient bruyamment le restaurant de « London Pavillion » dont les flammes de gaz inondaient de lumière Piccadilly-Circus ; tous appartenaient évidemment au « meilleur monde », tous étaient habillés par le faiseur à la mode, mais les chapeaux de soie étaient posés de travers et les habits de soirée laissaient voir des plastrons souillés de cendres et de whisky. Leurs traits dépourvus d'expression et marqués au coin du cynisme reflétaient bien leur genre de vie : les femmes et les chevaux, ils ne devaient pas avoir le loisir de penser à autre chose. Quelques-uns entouraient des demi-mondaines et riaient bêtement en leur tenant des propos grossiers ; les autres hêlaient des handsoms qui se rangèrent avec empressement devant le restaurant : on y jeta les femmes qui se débattaient et criaient, puis les voitures filèrent rapidement.

Carrard Auban promena ses regards autour de

lui : là-bas, derrière Piccadilly, se trouvait tout un monde possédant la richesse et le confort, le monde des palais aristocratiques et des grands clubs, des magasins luxueux et des arts raffinés, le monde des jouisseurs et des blasés menant une existence factice toute d'apparences... C'était là que frapperait d'abord l'éclair jailli de la prochaine révolution, il ne pouvait en être autrement.

Comme il se disposait à traverser la rue, Auban remarqua un vieillard qui balayait incessamment la chaussée, autant du moins que la circulation des véhicules le permettait, puis attendait humblement une modeste rémunération de ceux qui, grâce à son labeur, passaient sans se crotter. Auban eut la curiosité de se rendre compte combien d'entre eux verraient le pauvre diable : pendant cinq bonnes minutes il resta adossé à l'un des réverbères flanquant l'entrée du restaurant Spier and Pond ; pendant ces cinq minutes trois cents personnes environ traversèrent commodément ; pas une ne parut se douter de la présence du vieux balayeur.

— Les affaires ne vont pas ? lui dit-il en s'approchant.

— Voilà tout ce que j'ai fait en trois heures, répliqua le vieillard en tirant de sa poche quatre pièces de cuivre.

— Pas même assez pour payer votre nuit, reprit Auban qui avant de s'éloigner lui mit dans la main une pièce de six pence.

De sa marche lente mais sûre, Auban sortit peu à peu du rayonnement et de l'animation de ce centre vital pour s'enfoncer dans l'obscur et mystérieux enchevêtrement des rues de Soho.

*
* *

Vers la même heure — il ne devait pas être loin de neuf heures — un homme d'une quarantaine d'années venant de l'est se dirigeait de Drury Lane vers Wardour-Street. Il était vêtu en ouvrier — la mise de l'ouvrier londonien ne se distingue de celle de la classe plus aisée que par la simplicité — et allait de ce pas à la fois pressé et inquiet trahissant avec une égale évidence le désir d'arriver promptement à son but et l'ignorance des lieux parcourus. Convaincu sans doute que dans ces conditions il n'était pas près de se trouver à destination, il s'arrêta devant l'un des innombrables public-houses et se renseigna sur son chemin. Les explications furent très longues et très détaillées, ce qui tendait à démontrer que cet homme était réellement étranger au quartier, mais il parut avoir compris cependant, car il prit une direction sensiblement différente de celle

qu'il avait suivie jusqu'alors. Sans cesser de marcher vers le nord, il longea deux ou trois rues se ressemblant étonnamment, pour la malpropreté comme pour le reste, et déboucha brusquement dans l'une de ces voies au trafic très actif où les populations des quartiers pauvres vont faire leurs provisions le samedi soir pour les jours suivants. Il y régnait une animation extraordinaire. Une double file de petites voitures et d'étalages bordait les trottoirs à perte de vue et toutes ces boutiques improvisées étaient éclairées d'une multitude de lampes au pétrole faisant la rue plus ensoleillée qu'elle ne l'était jamais en plein midi. Des viandes sanguinolentes s'empilaient à côté de monceaux de légumes, des enfilades de chaussures se balançaient dans l'air imprégné d'une fumée âcre et étouffante, des déchets de toute nature triturés par le piétinement d'une foule serrée rendaient la marche encore plus difficile sur un pavé inégal et visqueux de longue date. Et au-dessus du brouhaha indescriptible de cette foule s'écrasant autour des étalages ou à la porte des magasins on entendait toujours le glapissement des marchands s'efforçant d'allumer le public. L'ouvrier ne pouvait avancer que lentement au milieu de cette confusion ; aussi s'empressa-t-il de s'élancer derrière un camion qui venait de faire une trouée dans la masse ; de cette façon il

gagna plus tôt qu'il ne l'avait espéré le coin de la première rue transversale. L'encombrement y était moins prononcé et l'ouvrier y fit halte pendant quelques secondes.

Sa surprise fut extrême quand, en regardant autour de lui, il aperçut tout à coup Carrard Auban. Il ne courut pas tout d'abord à son ami dont la présence en ce lieu et à cette heure l'étonnait tant; il allait cependant le rejoindre et traversait déjà la chaussée lorsque le désir de savoir ce qui amenait Auban dans ces parages le poussa à rentrer dans les rangs de la foule. Il resta plusieurs minutes à l'observer attentivement.

Auban se tenait près d'un groupe d'individus à demi ivres attendant patiemment devant un public-house qu'un camarade ou l'autre eût la bonne inspiration de leur offrir quelque chose; un peu penché en avant, les deux mains croisées sur sa canne qu'il avait passée entre ses cuisses, il restait là le regard perdu dans ce fourmillement d'êtres humains, comme s'il eût espéré voir surgir à ses yeux quelque visage ami. Ses traits étaient sévères, un pli nettement creusé accentuait encore le dessin de la bouche et ses yeux enfoncés dans l'orbite avaient une expression douloureuse et navrée; ses joues creuses et soigneusement rasées, son nez mince donnaient à sa face étroite et allongée un air d'indomptable

volonté. Un ample manteau de couleur sombre drapait négligemment un corps très élancé, des épaules manquant de largeur et, en le retrouvant ainsi à l'improviste, celui qui l'observait se dit que de tout temps il avait vu Auban avec un vêtement de cette coupe et de cette nuance. Tel Auban lui était apparu six ans, sept ans peut-être auparavant quand ils avaient fait connaissance à Paris, tel il retrouvait Auban ce soir : un peu plus triste, un peu plus pâle peut-être, et c'était tout.

Auban se dirigea vers lui; il gardait toutefois ce même regard absent qui semblait ne rien voir, et il allait passer quand l'ouvrier dit :

— Auban...

Il ne tressaillit pas et se contenta de se retourner, sans pourtant revenir encore à la réalité.

— Auban, répéta l'autre en lui saisissant le bras.

— Otto? fit Carrard Auban de son ton le plus naturel.

Puis il ajouta à voix basse, ainsi qu'un homme s'éveillant d'un cauchemar et n'en parlant qu'avec une sorte de crainte :

— Je pensais à autre chose... à toute cette misère inouïe, à cette lenteur désespérante que la lumière met à venir...

L'autre le regarda d'un air ahuri; mais Auban

avait déjà repris possession de lui-même et continuait en riant :

— Comment se fait-il que je te rencontre à une heure pareille dans Soho, toi, l'homme de l'East-End?

— Je me suis perdu. De quel côté se trouve donc Oxford-Street? Par là, n'est-ce pas?

— Du tout, par là, riposta Auban qui le prit par les épaules et le fit pivoter sur lui-même. Ecoute bien : par là, dans la direction du nord, c'est Oxford-Street dans toute sa longueur; par là, du côté d'où tu viens, — car je suppose que tu viens de l'est, — c'est Drury-Lane avec l'ancien Seven-Dials, dont tu as dû entendre parler. As-tu déjà vu la fameuse rue des Oiseleurs? La misère a osé s'introduire dans ces rues du West-End qui s'étendent jusqu'à Lincolns Inn Fields, et je puis te garantir que l'on donnerait gros pour avoir la permission de l'en déloger et de la refouler vers l'East-End. A quoi sert-il, dans ces conditions, de percer des voies bien larges et bien droites, pour avoir plus facilement raison des révolutions, comme le baron Haussmann l'a fait à Paris? La misère monte, monte... Je ne laisse pas passer un samedi sans faire un tour dans ce quartier compris entre Regents-Street et Incolns Inn, Oxford-Street et le Strand : c'est une région à

part, et l'on y voit des choses aussi instructives que dans l'East-End. Y es-tu déjà venu?

— Il me semble. Est-ce que le club n'était pas par ici, dans le temps?

— Si, mais plus près d'Oxford-Street. Il y a d'ailleurs des quantités d'Allemands établis dans les environs, surtout dans les rues mieux vues qui avoisinent Regents-Street.

— Où la misère est-elle le plus grande?

Auban réfléchit un instant avant de répondre :

— Dans Drury-Lane. Il y a là les cours de Wild-Street, puis l'horrible chaos de masures croulantes que Dickens a décrit dans son roman : *Le Magasin d'antiquités;* puis les rues latérales de Drury-Lane, principalement dans le nord; puis, encore plus loin, les anciens Dials, l'enfer des enfers, qui surpassent de beaucoup tout le reste.

— Tu connais toutes ces rues-là?

— Toutes.

— Qu'as-tu pu y voir de si épouvantable? Les drames de la misère ne se jouent guère en plein vent.

— Tu oublies que trop souvent le dénouement se fait dans la rue.

Tout en causant, ils avaient repris la marche, et, bien qu'il s'appuyât fortement au bras de son ami, Carrard Auban boitait d'une manière plus prononcée.

2.

— Où vas-tu, Otto? demanda-t-il.

— Au club. Tu ne viens pas avec moi?

— Je me sens un peu fatigué; j'ai passé la moitié de la journée de l'autre côté de l'eau...

Puis, songeant que l'autre pouvait considérer ces explications comme une défaite polie, il se hâta d'ajouter :

— Mais cela ne fait rien, je profite de l'occasion pour t'accompagner : je ne sais pas quand j'y serais allé si je ne t'avais rencontré. Combien y a-t-il de temps que nous ne nous sommes vus?

— Près de trois semaines.

— Je vis de plus en plus dans mon trou; je n'ai pas besoin de te le dire, comme tu vois. Que veux-tu que j'aille faire dans les clubs? Ecouter des gens discourir pendant des heures et des heures, en répétant toujours la même chose sur le même sujet? Cela devient fatigant.

Il s'aperçut sans peine que ses paroles affectaient désagréablement son compagnon et que celui-ci les eût combattues volontiers.

— Je suis toujours chez moi le dimanche, à partir de cinq heures : pourquoi ne viens-tu plus?

— Parce qu'on s'y trouve avec des gens de toutes les catégories, — des bourgeois, des socialistes, des journalistes, des individualistes...

— Mais tant mieux, répliqua Auban en se met-

tant à rire; la discussion ne peut qu'y gagner. Les individualistes sont ceux qui te plaisent le moins, n'est-ce pas, Otto?

Ses traits avaient subi un changement singulier; sans rien perdre de leur expression taciturne, ils reflétaient une bonne et franche cordialité. L'autre ne parut pas cependant en être touché; il cita un nom qui ne troubla pas Auban mais effaça aussitôt le sourire de ses lèvres.

— Quinze années... et pourquoi? fit l'ouvrier qui s'appelait Otto Trupp et qui parlait d'une voix grondant de haine et de colère.

— Aussi, pourquoi a-t-il commis l'imprudence de se livrer à ses ennemis? Il devait les connaître, pourtant.

— On l'a vendu.

— Il a eu tort de se confier à d'autres. C'est se vouer à une perte certaine que d'agir ainsi; il le savait tout aussi bien que moi. Son sacrifice est inutile.

— Je crois que tu ne te fais pas une idée bien exacte de la grandeur de son dévouement, riposta Trupp d'un ton irrité.

— Tu sais fort bien, mon cher Otto, que je ne comprends absolument rien à tous vos dévouements ni à tous vos sacrifices. En quoi la perte de ce compagnon, le meilleur, le plus droit de

tous, peut-être, sera-t-elle utile? Peux-tu me le dire?

— Elle rendra la lutte plus acharnée en secouant les uns dans leur léthargie et en nous inspirant, à nous autres, une haine encore plus ardente. Elle nous a fait renouveler notre serment, — et les yeux de l'ouvrier étincelèrent pendant que son bras frémissait sous celui d'Auban, — le serment d'exiger une centuple réparation quand le jour du règlement des comptes sera venu.

— Et après?

— Après? Quand cette société maudite aura été balayée du sol, la société libre sera maîtresse du monde.

Auban laissa tomber sur son ami ce regard si singulièrement triste avec lequel il l'avait accueilli ce soir-là : il savait que Trupp n'espérait, ne désirait plus qu'une seule chose — l'avènement de la « grande », de la « dernière » révolution.

Quelques années auparavant, ils avaient arpenté aussi les boulevards de Paris, se tenant aussi par le bras, se grisant de mots sonores et d'espoirs chimériques; depuis lors Auban avait laissé en route toutes ses illusions et s'était de plus en plus replié sur lui-même, ne croyant plus qu'en la saine raison pour amener à la longue les

hommes à s'occuper d'eux-mêmes au lieu de s'occuper des autres. Trupp au contraire s'était de plus en plus abandonné au fanatisme du désespoir et acharné à la poursuite de cette vision insaisissable de l'âge d'or.

— Quinze ans, répéta-t-il de nouveau avec une flamme au fond des yeux, il peut se passer bien des choses en quinze ans...

Cette fois Auban garda le silence : il se sentait impuissant devant une foi aussi vivace. Sur leurs pas, les rues se faisaient plus calmes et plus silencieuses, et dans le ciel pareil à un monstrueux amas de nuages c'était toujours le même brouillard, plus impénétrable encore peut-être. L'air était saturé d'humidité et les deux amis se taisaient comme si tout ce froid du dehors eût pénétré jusqu'au fond de leurs cœurs et les eût rendus étrangers l'un à l'autre.

Ils se ressemblaient peu au physique.

Auban était grand et maigre, Trupp musculeux et mieux proportionné dans sa taille moins élevée ; celui-ci portait toute sa barbe, une barbe brune coupée court, tandis que celui-là était toujours rasé de frais.

Lorsqu'ils étaient seuls, ils parlaient français — Trupp avec une certaine aisance, et aussi une certaine incorrection, Auban avec une telle volubilité que ses compatriotes eux-mêmes avaient

parfois quelque peine à le suivre : sa voix, nette et dure, s'animait parfois dans l'entraînement du débit ou se relevait d'une légère pointe d'ironie.

L'écheveau embrouillé des petites rues se démêlait enfin devant eux : ils gravirent quelques marches et se trouvèrent dans Oxford-Street.

— Dans quinze ans, reprit à son tour Carrard Auban, les chaînes de l'esclavage auront si bien coupé les poignets des peuples continentaux qu'ils ne trouveront même plus la force de brandir le poing. Ici, on se sera arrangé dans l'intervalle pour paralyser tous les bras et bâillonner toutes les bouches qui s'épuisent encore aujourd'hui en protestations.

— Tu ne connais pas les travailleurs comme je les connais ; ils se seront soulevés bien longtemps avant qu'on en soit arrivé là.

— Pour aller se faire broyer par des canons tirant soixante coups à la minute, n'est-ce pas ? Va, je connais la bourgeoisie mieux que tu ne peux la connaître.

Et comme en prenant pied dans Oxford-Street ils s'étaient retrouvés dans le mouvement si considérable des nuits de Londres :

— Regarde autour de toi et dis-moi si cette vie si intense, si multiple, si complexe peut être arrêtée d'un seul coup par la volonté de quelques-uns.

— Oui, répliqua Trupp qui ajouta en étendant le bras dans la direction de l'est : l'avenir est là.

— Sais-tu ce que c'est que l'avenir ? Eh bien, l'avenir c'est le socialisme, la réduction de l'individu à sa plus simple expression, la solidarité absolue, la famille universelle... Vous n'êtes tous que des enfants, de véritables enfants... Mais il faut que les choses suivent leur cours.

Il eut un éclat de rire amer et dit encore en remarquant de quel côté se tournaient les regards de son compagnon :

— Ce qui est là, c'est la Russie.

Puis tous deux gardèrent le silence pendant quelque temps.

Oxford-Street s'allongeait indéfiniment devant eux et derrière eux, pareille à une immense coulée d'ombre pleine de rumeurs et pailletée de points lumineux.

— Il y a trois Londres, reprit Auban remué par ce spectacle nocturne ; le Londres du samedi soir qui s'enivre pour ne pas penser à la semaine suivante ; le Londres du dimanche qui cuve son ivresse dans le giron de la sainte Eglise, en dehors de laquelle il n'est pas de salut ; le Londres de toute la semaine qui travaille ou fait travailler.

— Je déteste Londres, fit l'autre.

— Je l'aime, riposta Auban avec chaleur.

— Quelle différence avec Paris...

Et les mêmes souvenirs se réveillèrent en eux.

— Nous n'arriverons jamais, dit encore Auban qui pressa le pas.

Ils traversèrent et s'engagèrent dans la première rue latérale; de nouveau Carrard Auban s'appuyait fortement sur Trupp.

— A propos, cela marche-t-il maintenant chez vous?

— Tout à fait bien et pourtant nous n'avons pas de bureau, comme tu sais. Tu te rappelles encore tout le tapage que l'on a fait quand nous nous sommes organisés d'après les principes communistes : pas de président, pas de bureau, pas de programme, pas de cotisation obligatoire. On nous a assez crié que c'était le gâchis complet, que nous n'en avions pas pour longtemps, et une quantité de choses aussi aimables... Nos séances en valent bien d'autres où il y a une sonnette pour rappeler à l'ordre les orateurs et les assistants; on parle chacun à son tour quand on a quelque chose à dire.

Auban ne put s'empêcher de sourire.

— Nombre de braillards ne peuvent se mettre en tête, répliqua-t-il, que des gens pourvus de raison n'ont pas besoin d'un bout de papier en garantie de leurs droits et de leurs devoirs respectifs pour se réunir et discuter tranquillement leurs intérêts. Mais, de ce que votre tentative a

réussi, vous n'allez pas en conclure, je suppose, la possibilité d'organiser la société entière d'après les mêmes principes? Ce serait de la folie.

— Ah... Nous ne sommes pas de cet avis et nous espérons bien y parvenir, riposta Trupp qui s'entêtait.

— Et votre journal?

— Il marche tout doucement. Tu le lis?

— Oui, de temps en temps ; j'ai à peu près oublié le peu d'allemand que j'avais appris à l'école.

— Nous lui avons appliqué notre système : pas de rédaction, pas de direction. Toutes les semaines nous passons une soirée à lire ce qu'il est arrivé de copie et nous tirons la matière du numéro à paraître.

— Je m'explique maintenant le manque d'unité et l'inégalité de valeur dans les articles ; tu as beau dire, il faut qu'un journal ait derrière lui une personnalité, réelle, intéressante...

Trupp l'interrompit avec emportement :

— Pour en revenir aux chefs de partis, n'est-ce pas? Qui se donne un intendant se donne un maître — Auban acquiesça d'un signe, mais l'ouvrier ne s'en aperçut pas — et ce qui est vrai pour les petites choses l'est aussi pour les grandes. Non, non, le mouvement n'a déjà eu que trop à souffrir de ce centralisme : le zèle dégénère trop

vite en orgueil, les bons sentiments en désir de jouer les Messies. Tu vois cela partout, en haut aussi bien qu'en bas ; partout des troupeaux qui suivent stupidement le bélier, de véritables moutons de Panurge...

— Mais tu n'as pas compris du tout ce que je voulais dire,.. A t'entendre on croirait difficilement que j'ai toujours eu cette manière de voir. Je me méfie de tous ceux qui se font fort de représenter les autres, de veiller aux intérêts des autres, de se charger des soucis des autres : mêle-toi de tes affaires et laisse-moi faire les miennes, voilà qui me va on ne peut mieux. Et voilà qui est du vrai anarchisme.

— Moi aussi, je suis anarchiste.

— Non, mon cher ami, tu n'es pas anarchiste, tu es même tout le contraire. Tu es communiste jusque dans la moelle des os, par tes opinions, par tes tendances, par tes espérances.

— Personne ne peut me contester le droit de considérer mes opinions comme des opinions anarchistes.

— Personne évidemment. Mais vous ne voyez pas quelle déplorable confusion résulte de cet amalgame d'idées aussi disparates. Au fait, pourquoi revenir maintenant sur cette vieille querelle? Viens dimanche, on discutera plus à l'aise : pourquoi ne viendrais-tu pas?

— C'est vrai. Tout ce que je vois, c'est que tu es et resteras individualiste et tu l'es depuis que tu étudies scientifiquement la question sociale. Je donnerais beaucoup pour que tu sois encore ce que tu étais quand je t'ai vu à Paris pour la première fois.

— Moi pas, Otto.

De nouveau Trupp s'irritait.

— Tu ne connais pas la cause dont tu te fais le défenseur. L'individualisme n'est-il pas le déchaînement de toutes les passions mauvaises de l'homme, de l'égoïsme surtout? Ne lui devons-nous pas toute cette misère, la liberté de...

Auban s'arrêta et regarda fixement son compagnon.

— La liberté de chacun, est-ce cela que tu veux dire? Comment peux-tu parler de cette liberté quand nous sommes jusqu'au cou dans le communisme le plus étroit et le plus brutal? Quand l'individu, de son premier à son dernier souffle, est séquestré par l'Etat, la communauté? Fouille la terre entière et si tu découvres un coin où il me sera possible d'échapper à cette contrainte et d'être moi, viens m'en avertir et j'irai finir mes jours dans cette liberté que j'ai vainement cherchée jusqu'à présent.

— Mais ce sont de nouvelles armes que tu fournis à la bourgeoisie...

— Oui, à la condition pourtant que vous-mêmes ne daigniez pas en faire usage — à cette condition seulement. Et ce sont les seules armes dans lesquelles j'aie encore confiance. Mais je les crois bonnes ; ces idées égoïstes — c'est à dessein que j'emploie le mot — ces idées si lentes à mûrir sont aussi dangereuses avec l'ordre social actuel qu'elles le seront sous le règne du communisme idéalisé et édenisé ; elles sont infiniment plus dangereuses que toutes vos bombes et que toutes les mitrailleuses des pouvoirs présents.

— Tu as bien changé, dit Trupp d'une voix grave.

— Non, Otto, j'ai simplement appris à me connaître.

— Nous y reviendrons ; il faut qu'on sache...

— Si je suis encore des vôtres, comme vous dites ? Mais ce n'est là qu'une façon de parler ; toi qui aspires à l'autonomie illimitée de l'individu, tu sais bien que l'homme libre ne peut être qu'à lui-même.

Ils suivirent Charlotte-Street, sombre et déserte, pour s'enfoncer dans l'une de ces voies écartées qui se trouvent à l'est de Tottenham Court Road.

— Parlons allemand maintenant, fit Auban qui donna l'exemple.

Ils ne tardèrent pas à s'arrêter devant une mai-

son exiguë de façade et badigeonnée de clair; ils entrèrent après que Trupp eût poussé vivement la porte au-dessus de laquelle le nom du club se détachait en noir sur le carreau éclairé de l'imposte.

II

ONZE HEURES

Le soir du vendredi suivant, Carrard Auban descendait en omnibus l'interminable City Road ; il avait pris place près du cocher, un gentleman très correct en chapeau de soie, et nerveux, agité, trouvait que la distance le séparant du but de sa course diminuait bien lentement. Il sauta à terre devant Finsbury-Square, s'orienta rapidement et quelques minutes plus tard arrivait au South-Place Institut.

Un foule considérable assiégeait les portes, ouvertes à deux battants, de l'édifice qui a des allures de temple ; les agents de police étaient nombreux. Tout en prenant son rang dans la file

serrée qui pénétrait peu à peu à l'intérieur, Auban échangea un salut avec quelques camarades qui étaient venus là pour vendre les journaux de leurs sociétés ou de leurs partis : la plupart d'entre eux se montraient surpris ou contents de le revoir.

Il acheta tout ce qu'il put trouver : le *Commonwal*, l'intéressant organe de la « *Socialist League;* la *Justice* de la *Social democratic Federation* et quelques numéros de la *Londoner Freie Presse*, dirigée par des Allemands, appartenant à diverses nuances du socialisme et fondée tout récemment par eux pour servir de trait d'union entre tous les révolutionnaires de langue germanique. Auban ne revenait jamais de ces meetings sans une bonne provision de journaux et de brochures. A l'intérieur, près de la porte, on distribuait la « résolution », le programme de la séance — un placard imprimé en caractères larges et clairs.

La salle assez vaste était ceinte d'une galerie qui semblait entièrement occupée déjà ; au fond s'élevait à hauteur d'homme une estrade sur laquelle des chaises avaient été disposées pour les orateurs : il ne s'y trouvait encore personne. Cette nef, dans sa simplicité, faisait penser à des cérémonies religieuses et cette impression s'affirmait si on remarquait la forme des bancs.

L'assistance n'avait rien ce soir-là du recueillement qui accompagne ordinairement les manifestations d'un culte ; elle était houleuse et bruyante. Auban promena un regard attentif sur la foule et constata la présence d'un grand nombre de ses amis ; comme quelques-uns des orateurs annoncés s'étaient groupés et causaient près de l'estrade, il se dirigea de ce côté, serrant la main de celui-ci, adressant un bref signe de tête à celui-là.

— Prendrez-vous la parole, monsieur Auban? lui demanda-t-on.

— Non, répondit-il, je n'aime pas parler anglais en public. D'ailleurs, je préfère ne plus parler du tout : le temps de ces choses-là est passé pour moi. A quoi bon discourir puisqu'on doit taire ce que l'on voudrait dire? C'est un meeting mixte? poursuivit-il plus bas en se tournant vers son plus proche voisin, l'agitateur bien connu d'un club d'Allemands.

— Oui. Des radicaux, des libres-penseurs, des libéraux : il y aura un peu de tout. Vous verrez que la plupart des orateurs se défendront d'avoir des sympathies pour l'anarchie.

— Vous n'avez pas vu Trupp?

— Non ; il ne viendra pas ; c'est probable du moins : je ne l'ai jamais rencontré dans des réunions de ce genre.

Auban examina la salle de nouveau : il la vit bondée. Les passages entre les bancs étaient pleins et des curieux s'entassaient sous la table servant de tribune, devant le groupe photographique des condamnés de Chicago largement encadré d'or. Non loin de là, des reporters assis autour d'une seconde table préparaient leur papier et leur crayon.

Cependant l'affluence restait toujours aussi grande et la vive bousculade qui ne cessait de se produire à l'entrée laissait deviner le nombre de ceux qui étaient encore dehors. Quelques-uns des derniers arrivés avaient eu l'adresse de se faufiler jusqu'aux premiers bancs où, en y mettant un peu de complaisance, on put encore leur faire une place ; Auban s'en aperçut et s'empressa de s'asseoir, la faiblesse de l'une de ses jambes ne lui permettant pas de rester debout pendant toute une soirée. Il s'installa le plus commodément possible pour n'avoir plus à bouger ; son banc était un des bancs latéraux placés près de l'estrade, de sorte qu'il pouvait embrasser d'un coup d'œil la salle tout entière.

Il tira la « resolution » de sa poche et la lut lentement, attentivement ainsi que la liste des orateurs parmi lesquels étaient mentionnés « plusieurs radicaux et socialistes des plus éminents ». Les noms et les hommes lui étaient connus, bien

qu'il n'eût vu aucun de ceux-ci depuis plus d'une année.

En tête de l'ordre du jour venait la liberté de la parole.

« Sept hommes ont été condamnés à mort pour avoir organisé une réunion publique : les travailleurs anglais croient devoir signaler à leurs frères d'Amérique le péril auquel ceux-ci exposent la liberté s'ils acceptent que des citoyens soient condamnés pour avoir protesté contre la violation du droit de réunion et de la liberté de la parole. Un droit pour l'exercice duquel le peuple s'expose à des peines n'est plus un droit mais un préjudice. Le sort de ces sept hommes condamnés à cause d'une réunion publique dans laquelle plusieurs agents de police ont été tués après avoir tenté de disperser les assistants et d'imposer silence aux orateurs, le sort de ces hommes intéresse considérablement les travailleurs anglais qui peuvent se trouver demain dans la même situation comme s'y trouvent déjà en ce moment leurs frères d'Irlande : il est donc de toute nécessité que les travailleurs des deux rives de l'Atlantique se concertent pour déclarer que ceux qui portent atteinte à ce droit agissent en violation de la loi et à leurs risques et périls. Nous ne pouvons admettre que les opinions politiques des condamnés puissent être pour quelque chose

dans leur condamnation et si cette condamnation était suivie d'exécution, le droit de réunion serait par là flétri à l'égal d'un crime aux États-Unis : les autorités auront toujours la possibilité de provoquer la résistance dans une foule qui croirait sa vie menacée. Nous attendons donc de nos camarades d'Amérique qu'ils exigent l'élargissement sans conditions de ces sept hommes dans la personne desquels les libertés de tous les travailleurs se voient compromises. »

Sa lecture terminée, Auban releva les yeux et vit près de lui un vieillard à la longue barbe blanche et aux traits pleins de bonté.

— Vous ici, monsieur Marell, dit-il avec un visible plaisir ; quelle agréable surprise.

— Vous lisiez et je n'ai pas voulu vous déranger, répliqua le vieillard en anglais, langue dans laquelle se continua la conversation.

— Depuis quand êtes-vous de retour ?

— Depuis hier.

— Vous avez été à Chicago ?

— Oui, quinze jours, et à New-York ensuite.

— Je ne m'attendais guère...

— Sans doute, mais je n'ai pas pu y tenir plus longtemps et je suis revenu.

— Vous avez vu les condamnés?

— Oui, souvent.

— Il n'y a plus rien à espérer ? demanda Auban en se penchant et en baissant la voix.

Le vieillard secoua la tête.

— Rien ; c'est le gouverneur de l'Illinois qui dira le dernier mot, mais je n'attends rien de lui.

— Et l'opinion publique?

— L'opinion publique est mauvaise : les « Knights of Labour » et les georgistes se retirent ; à dire la vérité, les choses sont loin d'être ce qu'on se les figure : l'émotion est grande çà et là mais les temps ne sont pas encore venus.

— Cependant on fera tout ce que l'on pourra pour...

— Je l'ignore ; en tout cas ce sera complètement inutile.

Ils gardèrent le silence pendant quelques secondes ; Auban semblait plus sombre encore que d'habitude mais restait aussi impénétrable, et rien des sentiments auxquels il pouvait être en proie ne se révélait sur sa physionomie.

— Quelle est l'attitude des condamnés ?

— Très calme. Quelques-uns ne veulent pas de leur grâce et ils feront une déclaration en ce sens. Pour les autres, j'ai bien peur qu'ils ne s'abandonnent encore à des illusions.

Cependant il était déjà plus de huit heures ; l'assistance commençait à montrer de l'impatience et le ton des conversations se haussait.

Auban continuait à interroger le vieillard qui répondait d'une voix voilée de tristesse :

— Vous prendrez la parole, monsieur Marell ?

— Non, mon cher ami, il y a quelqu'un de plus jeune qui arrive aussi de Chicago et qui racontera un peu de ce qui se fait et se dit là-bas.

— Serez-vous à la maison demain?

— Oui, venez : je vous donnerai les débats et les journaux. J'en ai rapporté beaucoup — tout ce que j'ai pu trouver... beaucoup. Si vous voulez lire tout, vous aurez une idée claire et nette de la situation en Amérique.

— Vous pensez qu'on n'engagera pas un nouveau procès?

— J'espère que non; ce serait prolonger inutilement des angoisses qui ont déjà trop duré. D'ailleurs, il faudrait imposer de durs sacrifices aux travailleurs... ramasser sou à sou une somme énorme, cinquante mille dollars, peut-être... Ce serait inutile, je vous dis : la hyène veut du sang.

— Et le peuple ?

— Le peuple ne sait pas lui-même ce qu'il veut. Pour le moment il ne pense pas que ce soit sérieux; il changera d'avis, mais trop tard.

Un jeune Anglais que M. Marell avait vu à la « Socialist League », intervint, au grand étonnement d'Auban.

— Eh bien, non, je me refuse d'y croire, déclara-t-il gravement. On n'assassine plus à la face des nations, en plein dix-neuvième siècle, sept hommes dont l'innocence est aussi claire que le jour; on les égorge par milliers sur les champs de bataille, mais on ne se sent plus le courage de braver avec un pareil cynisme les lois et les institutions de la société. Ils n'iront pas jusque-là parce qu'à leur point de vue ce serait folie d'éveiller le peuple et de lui ouvrir les yeux aussi brutalement... Ils n'oseront pas, vous dis-je. Regardez, réfléchissez ; voyez tous ceux qui sont là, pensez à tous ceux qui, dans les autres pays, partagent nos opinions, souvenez-vous de tous ces journaux, de toutes ces brochures, répandus par le monde entier... Où est l'homme de raison et de cœur qui ne se révolterait? Ne sont-ils pas légion ceux qui se soulèveraient là-bas? Non, non, ils n'oseront pas, car ce serait leur perte...

Ses deux auditeurs haussèrent les épaules en silence : qu'eussent-ils pu répliquer? L'un et l'autre ils avaient vu dans la lutte engagée entre les deux classes commettre tant d'atrocités par les individus détenant le pouvoir, qu'ils ne trouvaient plus aucun excès dont ils eussent pu s'étonner ou s'indigner. Auban remarqua que les mains de M. Marell étaient agitées d'un léger tremblement que l'excellent homme s'efforçait

de dissimuler en tournant et retournant son chapeau entre ses doigts.

— Ils se figurent frapper l'anarchisme au cœur en pendant quelques-uns de ses partisans, dit enfin le vieillard.

Mais Auban crut s'apercevoir que le sujet lui était pénible maintenant et il laissa tomber la conversation.

D'ailleurs, ce mot d'anarchisme prononcé en cette occasion le rendait songeur : qu'était-ce donc, en somme, que l'anarchisme? Fallait-il voir des anarchistes dans les condamnés de Chicago? Mais d'après leurs opinions ils étaient aussi socialistes que communistes et deux d'entre eux n'eussent pas répondu de façon identique à la moindre question visant les idées fondamentales de leurs opinions. Cependant, ils se disaient anarchistes, et tous les désignaient par ce nom... cependant l'individualisme n'avait jamais parlé aussi haut que le jour où ce jeune communiste avait audacieusement crié à ses « juges » :

— Je vous méprise, je méprise vos lois, votre ordre social, votre pouvoir basé sur la force...

Puis encore :

— C'est égal, je ne m'en dédis pas : si on nous menace du canon, nous répondrons par la dynamite.....

Etait-ce bien un anarchiste aussi que le vieil-

lard assis près de lui? M. Marell se proclamait tel et dans ses innombrables pamphlets il ne prônait qu'une seule chose, la charité.

— Qu'est-ce donc que l'anarchie? se demandait une fois l'excellent homme.

Et voici la définition qu'il se donnait :

— L'anarchie est un système social dans lequel nul ne s'immisce dans les actes d'autrui; où la liberté est indépendante de la loi; où le privilège est inconnu; où la force n'est pas l'inspiratrice des actions humaines... L'idéal en a été formulé il y a deux mille ans par le Nazaréen qui voulait la fraternité universelle dans la grande famille... C'est la vengeance que l'on vous enseigne du haut de la chaire, dans les journaux, dans toutes les classes, et c'est : Aimez-vous, aimez-vous! qu'on ne devrait cesser de vous répéter...

Auban avait toujours dans l'oreille ces paroles jetées comme un cri par la plus profonde douleur et la plus ardente conviction : il pensait aux dangers que présentaient des thèses aussi abstraites, aussi vagues, aussi nébuleuses exposées à des intelligences encore inhabiles à démêler les secrètes subtilités du langage. Aussi l'écheveau s'embrouillait de plus en plus, se faisant si décourageant pour les meilleures volontés que beaucoup — disposés peut-être à suivre le fil — re-

nonçaient à le retrouver dans ce nœud étrange et formidable.

Auban ne connaissait M. Marell que depuis peu ; ils s'étaient liés à la suite d'une discussion sur les divergences de l'anarchisme individualiste et de l'anarchisme communiste, discussion dans laquelle M. Marell avait été seul à défendre la première de ces deux tendances. Ses théories avaient intéressé Auban qui avait cru y découvrir, en dépit de flagrantes inconséquences, une certaine harmonie avec ses propres convictions. Ils s'étaient donc revus de temps à autre avant le départ du vieillard pour l'Amérique, où il allait, suivant sa propre expression, faire ce qu'il pourrait : comme il ne parlait jamais de lui-même, Auban ignorait de quelle nature avaient été ces efforts. Des confidences ébauchées que venait de lui faire M. Marell, il concluait que ces efforts étaient en tout cas restés sans résultat. Le vieillard devait aussi posséder des relations très nombreuses et très étendues, car il paraissait connaître parfaitement toutes les personnalités mêlées au procès de Chicago et être très bien renseigné sur l'extension du mouvement anarchiste en Amérique. Il signait tous ses écrits de ce pseudonyme : L'INCONNU, et passait assez inaperçu à Londres, car il ne parlait que très rarement en public et les flots du mouvement révolutionnaire sont trop

tumultueux dans la capitale britannique, ils apportent chaque jour trop de personnalités diverses qu'ils engloutissent souvent dès le lendemain, pour que l'on puisse suivre longtemps des yeux celui-ci ou celui-là.

M. Marell s'informait auprès de son jeune compagnon de la « Socialist League » ; Auban ne paraissait même pas écouter.

— Qui est-ce ? demanda le vieillard en désignant du regard une femme vêtue d'une robe noire très simple, qui était assise non loin d'eux. Elle avait des traits fort accentués et fort expressifs; elle riait en causant vivement avec son voisin.

— Je ne sais pas, répondit l'autre qui ajouta cependant aussitôt : je me souviens à présent de l'avoir rencontrée quelquefois dans un club allemand. Elle est Allemande elle-même et doit avoir fait une campagne assez active à Berlin contre la surveillance médicale de la prostitution.

— Et l'homme avec qui elle parle?

— Je crois que c'est un poète, répliqua le jeune homme en souriant — ce que fit également M. Marell.

— Auteur d'un grand poème révolutionnaire.

— Vous l'avez lu ?

— Non, je ne lis pas l'allemand.

— Il n'a l'air ni d'un poète, ni d'un révolution-

naire pourtant ; s'imagine-t-il changer la face du monde avec ses vers ? Il verra le cas que l'on en fait ; les hommes veulent du pain d'abord, ils s'occuperont d'autre chose plus tard... Les gens qui n'ont rien à manger ne sont guère disposés à goûter la poésie.

L'interlocuteur de M. Marell ne put retenir un sourire devant cette charge à fond du vieillard qui continuait avec le même élan :

— On peut rimer les choses les plus tendres et assister en dilettante aux boucheries humaines les plus sanglantes ; rien ne s'oppose ensuite à ce que dans un transport inspiré on célèbre en strophes dithyrambiques l'héroïsme de ces « vaillants guerriers » qui reviennent tout ruisselants de sang. On peut encore exhaler les plaintes les plus mélodieuses sur les souffrances du peuple et n'en baiser pas moins amoureusement la main fine et blanche qui vient de souffleter une femme de chambre, fille de ce même peuple... Mais à quoi bon parler de ces choses-là ? Dites-moi plutôt quel est cet homme là-bas ?

— Un de nos candidats au Parlement. Un braillard qui n'a pas la moindre conscience et qui serait plus tyran que les autres s'il le pouvait. Fort heureusement il n'est pas bien dangereux.

Ils en restèrent là pour donner toute leur attention à la réunion. Auban était toujours

plongé dans sa méditation ; l'estrade s'était garnie, les chaises étaient maintenant occupées toutes par les délégués des associations qui avaient pris l'initiative de ce meeting général : il y avait quelques femmes dans le nombre. Le fauteuil de président était échu à un homme d'une quarantaine d'années, au teint pâle, qui portait le costume du haut clergé ; son élection avait été saluée par de longs applaudissements. Auban le connaissait, ce socialiste chrétien, qui depuis longtemps déployait une bienfaisante activité dans les quartiers de l'East-End, qui, à cause de ses opinions, s'était vu relever des fonctions de son ministère. L'Église est l'ennemie la plus implacable de tous ceux qui prétendent sortir de l'ornière.

Dans les quelques mots avec lesquels il ouvrit la séance, il déclara que cette réunion comprenait des personnes de toute opinion, radicaux et antisocialistes, socialistes et anarchistes, poussés par une même pensée dans une voie commune — la revendication de la liberté de la parole. Lui-même n'était pas partisan de l'anarchisme comme les condamnés de Chicago dont les doctrines lui inspiraient même une vive antipathie, mais il réclamait pour ces doctrines un droit égal, plus large encore peut-être, que pour les siennes à lui, prêtre de la religion chrétienne. Tous de-

vaient avoir le même droit à servir la cause dans laquelle ils croyaient voir la vérité et c'était pourquoi il demandait, au nom de Dieu et de l'humanité, la mise en liberté des condamnés.

Il donna ensuite lecture d'un grand nombre de télégrammes, de lettres et d'adhésions venus de tous les points de l'Angleterre : beaucoup provoquèrent les applaudissements de l'auditoire. Certaines des associations mentionnées comptaient des milliers de membres ; certains des noms cités avaient une véritable célébrité : de ces écrivains dont les œuvres se trouvaient dans toutes les mains, la plupart étaient convaincus non moins qu'Auban de l'iniquité de la sentence rendue et cependant ils se contentaient d'une stérile protestation pour imposer silence à leur conscience. Et cependant par leur situation, par leur force, par leur influence, ils eussent pu peut-être rendre impossible l'accomplissement du forfait en soulevant le monde entier dans un élan de colère et d'indignation... Ici, leur nom et leur protestation se perdaient dans le vide : ils préféraient rester les esclaves d'une époque dont ils eussent été facilement les maîtres.

Auban fut arraché à ses douloureuses réflexions par une voix dont le son lui était bien connu. Une femme était à la tribune — petite, vêtue de noir avec un col blanc et une rigidité de plis

toute monastique qui semblaient être d'un autre siècle. Une épaisse chevelure coupée court jetait son ombre douce sur des yeux noirs encore agrandis par la fièvre de l'enthousiasme. Peu de personnes dans l'assistance paraissaient la connaître ; ceux qui la connaissaient appréciaient en elle le champion le plus sûr, le plus actif et le plus inébranlable du communisme en Angleterre : elle aussi se disait anarchiste. Elle n'était pas de ces orateurs qui entraînent les foules, mais elle avait dans la voix cette note vibrante que donne la sincérité et qui parfois produit une impression plus profonde que la plus savante et la plus brillante éloquence.

Elle fit le récit des événements qui avaient précédé à Chicago l'arrestation et la condamnation ; les hommes et les choses défilaient devant les auditeurs avec une saisissante vérité.

Remontant jusqu'à la genèse du mouvement en faveur de la journée de huit heures en Amérique, elle raconta les démarches tentées auprès du gouvernement, le succès dont elles avaient été couronnées ; elle expliqua comment les révolutionnaires de Chicago en étaient venus à se joindre au mouvement sur la signification et l'importance duquel ils ne se faisaient pas illusion toutefois ; elle montra les efforts infatigables de l'Association Internationale des Travailleurs et fit

comprendre par suite de quelles circonstances les hommes en question s'étaient vus à la tête du mouvement.

Elle essaya de décrire l'état des esprits lors des journées de mai, l'année précédente : la surexcitation enfiévrée des travailleurs, l'anxiété croissante des classes dirigeantes, l'adhésion en masse des grévistes au chômage de ce 1er mai qui allait décider de bien des choses... Puis ce furent les journées de mai elles-mêmes qu'elle narra :

« A la même heure, 25,000 ouvriers abandonnent leur travail. Trois jours suffisent pour doubler ce nombre. La grève est générale. La fureur des capitalistes n'est surpassée que par leur épouvante. Tous les soirs, de nombreux meetings se tiennent dans différents quartiers de la ville. Le gouvernement envoie ses sicaires qui mitraillent l'une de ces pacifiques réunions. Cinq travailleurs tombent frappés mortellement. Qui a demandé compte à ces assassins de leur crime? Personne... »

Elle fit une pause ; sa voix laissait deviner son émotion quand elle reprit :

« Les anarchistes devaient se réunir le lendemain soir à Haymarket. L'ordre le plus complet règne ; les orateurs se montrent si modérés, malgré les incidents sanglants de la veille, que le maire de Chicago, bien résolu cependant à disper-

ser la foule au moindre indice alarmant, recommande à l'inspecteur de police de renvoyer ses hommes. Au lieu de suivre ce conseil, l'inspecteur fait charger, et, au même instant, une bombe, lancée par une main inconnue, éclate dans les rangs des assaillants qui ouvrent un feu meurtrier...

» Par qui la bombe a-t-elle été lancée? Peut-être par quelque désespéré désireux de s'opposer à une nouvelle boucherie... Peut-être aussi, — et c'est l'opinion prédominante parmi les travailleurs de Chicago, — par un agent même de la police : qui ne sait ce dont nos adversaires sont capables quand il s'agit de notre destruction? Dans ce dernier cas, l'auteur du fait a réussi au delà de tout ce qu'il avait pu espérer.

» Par qui la bombe a-t-elle été lancée? Ils l'ignoraient tout autant que nous, ces hommes que l'on arrêta le lendemain dans un moment de folle terreur. Plusieurs d'entre eux n'assistaient même pas au meeting, c'est vrai, mais tous avaient le grand tort d'être les personnalités les plus en vue du parti de la révolution. Cela a suffi pour dégager de tous scrupules et l'autorité qui les a jetés en prison, et la cour qui les a condamnés à la pendaison pour avoir conspiré contre le pouvoir... Et plusieurs de ces hommes ne s'étaient jamais vus...

» Pourquoi les a-t-on condamnés? Ce n'est pas parce qu'ils ont commis un crime; non, c'est parce qu'ils ont élevé la voix en faveur des pauvres et des opprimés. Ce n'est pas parce qu'ils sont des assassins, mais parce qu'ils ont eu l'audace d'ouvrir les yeux aux esclaves sur les causes de leur esclavage. Ces hommes, dont les attaques les plus viles et les plus odieuses des « organes de l'opinion publique » n'ont pu ternir l'honorabilité, ces hommes seront pendus : ils ont voulu servir loyalement, sincèrement leurs convictions, à une époque où il n'est permis que d'être imposteur parmi les imposteurs. »

Elle avait dit. La salle entière avait écouté avec l'attention la plus soutenue, et beaucoup battirent des mains.

Auban la suivit des yeux pendant qu'elle descendait de l'estrade, sur les marches de laquelle elle s'assit, indifférente et impassible, plus une seule place ne se trouvant libre sur les bancs. De son regard aigu et fixe, il semblait vouloir écarter les doigts dont elle s'était couvert le visage, comme dans un moment de souffrance physique ; on eût dit que chez elle aussi il tenait à constater au plus profond de l'âme la présence de cette conviction suprême : l'égoïsme de tout ce qui est. Il n'hésita pas à se dire que cette femme trouvait un bonheur plus grand dans cette vie toute de

travail, de dévouement et d'abnégation que dans cette existence toute de bien-être et de quiétude où elle avait grandi, à laquelle elle avait renoncé pour se consacrer en apparence à la cause de l'humanité, mais pour répondre en réalité à l'impérieuse voix de la nature.

Tout à coup, le brouhaha des conversations tomba : le président venait d'annoncer un second orateur.

— C'est la personne dont je vous ai parlé, dit M. Marell à Auban; ce camarade est arrivé aujourd'hui même de Chicago.

Auban se fit plus attentif encore.

L'Américain révéla quelques détails du procès qui étaient peu connus et qui caractérisaient de la façon la plus énergique les procédés auxquels on avait eu recours dans cette affaire. Il renseigna suffisamment sur la valeur morale du jury en citant ce propos du « bailiff » :

— C'est une affaire dont je me suis chargé et je sais ce que j'ai à faire. De toute manière, ces hommes seront pendus : je désigne d'abord des jurés que les défenseurs ne peuvent faire autrement que de récuser; ensuite, ils seront bien obligés d'accepter les autres.

Il peignit les témoins à charge : ce gredin sans vergogne, payé par la police pour déposer suivant les vœux de celle-ci, les deux autres auxquels on

avait laissé le choix entre la sincérité et la corde, la liberté et la « vérité ».

— Des individus de l'espèce ne diront-ils pas tout ce que l'on voudra quand on les mettra dans une semblable alternative? s'écria l'orateur au milieu des applaudissements de l'auditoire.

Mais lorsqu'il eut répété la phrase de ce brutal officier de paix, — ne demandant qu'à tenir dans un coin quelques milliers de socialistes et d'anarchistes, avec leurs femelles et leurs petits, pour régler leur compte une bonne fois; — quand il revint sur ce *paid and paked jury* auquel la ploutocratie de Chicago avait fait offrir, par l'intermédiaire de l'un de ses journaux, une somme de 100.000 dollars en échange des « services » de ce brave jury, alors il se produisit une formidable explosion d'indignation et de mépris : les interruptions jaillirent de tous côtés, des menaces se firent entendre, et l'agitation était encore extrême que l'Américain avait déjà été remplacé à la tribune. Le nouvel orateur était un homme de petite taille, portant une barbe longue et fournie, —en contraste avec la chevelure déjà clairsemée. — Il était vêtu d'une grande redingote, et ses traits dénonçaient à première vue son origine slave. Il fut accueilli par des bravos redoublés et des exclamations bruyantes disant assez combien il était populaire, estimé, respecté, aimé.

La réunion comprenait plusieurs milliers de personnes, et cependant ils étaient bien rares ceux qui ne le connaissaient pas, cet homme acclamé comme ne le fut jamais plus aucun leader anglais. Chacun était au courant de cette existence aventureuse : fuite des prisons de Pétersbourg, exil en France suivi d'une nouvelle captivité, exil à Londres où un asile sûr paraissait lui être enfin accordé. Nul n'ignorait ce qu'il avait fait et ce qu'il faisait encore pour la « cause » ; ses écrits, éparpillés dans les journaux révolutionnaires du communisme anarchiste de tous les pays, étaient depuis des années la source intarissable où les anarchistes communistes puisaient largement pour leur propagande. Tout le monde les avait lus et tout le monde les relisait. Son énergie s'était vouée au mouvement intérieur en Russie avant de se donner tout entière au mouvement international, et l'acquisition avait été aussi précieuse pour celui-ci que la perte avait été considérable pour celui-là. Cette énergie était sans égale, on le savait, et c'est parce qu'on le savait que tous lui en gardaient une telle gratitude.

Il était communiste; le journal qu'il publiait en français à Paris, — et qu'il dirigeait de Londres depuis que le séjour en France ne lui était plus permis, — son journal se qualifiait de « com-

muniste-anarchiste »; lui-même avait tenté de déterminer les bases scientifiques de son idéal social dans une série d'articles remarquables écrits pour une grande revue britannique, mais ce travail, qui attestait la vaste érudition de l'auteur, n'avait pas établi pour Auban la possibilité d'une mise en pratique de ces théories. Pour Auban, rien ne pouvait sortir de cette religion nouvelle, — si ancienne toutefois, — qu'une nouvelle levée d'abus, de désordres et de souffrances.

Cependant celui qui était l'objet de ces réflexions attendait avec une impatience nerveuse que le calme se fût rétabli dans la salle : que de fois déjà il avait dominé ainsi du haut de la tribune les convulsions des houles humaines... Il prit enfin la parole dans cet anglais clair et dur des Russes possédant la langue des peuples parmi lesquels ils vivent. Tout d'abord on se figurait ne pouvoir le comprendre, puis au bout de trois minutes on ne perdait pas un seul mot de sa diction vive et attachante.

« Que peut-on voir dans les événements de Chicago? dit-il *ex abrupto*. On ne peut y voir qu'un acte de vengeance perpétré sur des prisonniers capturés au cours de la grande lutte que se livrent les deux classes. C'est contre cette injustice et cette cruauté que nous protestons. Que nos adversaires ne s'en prennent qu'à eux-mêmes si

cette lutte se fait chaque jour plus acharnée, plus terrible, plus implacable ; les travailleurs américains ne sont pas seuls en cause dans cette circonstance, car l'injustice dont ils sont les victimes nous atteint aussi cruellement qu'eux : le mouvement ouvrier est logiquement un mouvement international. Les travailleurs de tous pays ont donc le devoir de se soutenir entre eux quand des crimes de ce genre sont commis au préjudice des travailleurs. »

Il ne parla pas longtemps, mais ce qu'il dit remua profondément toute la salle. Son accent d'intime conviction, ses regards étincelants, son émotion communicative éveillèrent chez les indifférents le pressentiment de l'importance d'une chose qu'ils ne comprenaient pas et confirmaient les autres dans leur foi. Afin de se soustraire à une nouvelle ovation, il descendit vivement dès qu'il eut terminé et alla se mêler à la foule des auditeurs. On put le voir écoutant, pâle et grave, avec l'attention la plus grande, l'orateur qui l'avait remplacé : celui-ci était le délégué d'un grand club radical de Londres et insistait sur ce fait que ce qui se passait en ce moment à Chicago pouvait se passer le lendemain en Angleterre.

Auban n'entendait plus. Les jambes croisées sur sa canne sur le bec de laquelle reposaient ses deux mains, le regard perdu au loin, il n'avait

pas fait un mouvement peut-être depuis une heure; souvent déjà en ces derniers temps il avait eu de ces sortes de contemplations intérieures, surtout quand il parcourait les voies les plus animées de Londres. Il songeait alors à ces jours de l'histoire où l'humanité respirait après s'être débarrassée de l'un ou de l'autre de ses tyrans, puis à ces jours encore où, pour venger la chute d'un homme néfaste et maudit, d'autres hommes utiles et méritants étaient immolés. Il songeait alors à ces héroïques martyrs mourant pour une cause à laquelle ils avaient donné toute leur vie, et il ne pouvait s'empêcher de songer à eux chaque fois qu'il rencontrait par les rues de ces hommes qui lui semblaient réservés aux mêmes destinées.

Maintenant cependant il ne se disait plus toujours que c'était glorieux et désirable de subir pareil martyre; il n'avait plus cette exaltation dans laquelle sa jeunesse s'était dévorée et qui n'avait laissé que cendres en lui. Il s'était calmé au souffle glacé de la raison et cette raison, qui lui avait pris jusqu'à sa croyance en la justice, était à présent sa seule inspiratrice et sa seule règle de conduite.

Il avait vu couler trop de sang pour ne pas aspirer à jouir enfin des bienfaits de la paix, mais pouvait-il espérer atteindre à ce bonheur

quand le but se faisait toujours plus lointain, les désirs plus irréalisables et les passions plus effrénées ?

Et ces jours allaient revenir : de nouveau le sang coulerait à flots pour effacer les crimes innombrables commis par la force au détriment de la faiblesse, de l'inertie et de l'impéritie. Que venaient donc faire là tous ces hommes qui semblaient pleins de fougue et trouvaient de si éloquentes paroles de vérité? Protester? Mais le privilège inique acquis et défendu par la violence a-t-il jamais eu souci des protestations ?

S'ils succombaient, c'est qu'ils étaient les plus faibles, mais où était la faute? N'est-ce pas une faute aussi grande — si faute il y a — d'être faible au lieu d'être fort? Aussi pourquoi n'étaient-ils pas les plus forts? Auban suivait ses déductions avec une logique inflexible : sur tous les visages et sur toutes les lèvres il surprenait cette immense douleur de devoir rester spectateurs du forfait, mais cette douleur était sans doute moins cuisante encore que la douleur pouvant résulter d'un effort tenté pour l'empêcher? Autrement se contenteraient-ils, tous autant qu'ils étaient, de protester et de protester seulement?... Certainement ils eussent pu être les plus forts, mais pourquoi étaient-ils ainsi par l'unique raison qu'ils étaient les plus faibles ?

Auban sentait un grand vide et un grand froid se faire autour de lui : il se débattait désespérément comme pour retrouver pied dans un gouffre horrible.

En ce moment M. Marell releva par hasard les yeux sur Auban ; il le vit absolument livide, avec une expression d'indicible angoisse dans le regard.

Cependant les orateurs se succédaient, interminablement ; l'assistance se faisait de plus en plus houleuse et dans la vaste nef il n'était plus de personnes indifférentes à l'exception des reporters qui continuaient à faire leur métier et à prendre leurs notes avec la même impassibilité. Auban n'entendait plus : une fois il s'était soulevé comme s'il eût voulu prendre la parole, mais il s'était laissé retomber en constatant que la série des orateurs était loin de se trouver épuisée, et les mots qu'il eût prononcés ne sortirent des lèvres de personne ce soir-là.

De toute la soirée, il ne redevint attentif qu'au moment où il entendit citer le nom d'un nouvel orateur ayant ceci de particulier que l'homme était à la fois une célébrité des lettres, un innovateur dans les arts et l'un des représentants les plus éminents du socialisme anglais. Peintre, poète et socialiste, aux premiers rangs sur ces trois terrains si divers, il avait sous ses cheveux

blancs toute la vivacité et toute la vigueur de la jeunesse. Auban n'avait jamais oublié l'une de ces conférences que ce penseur de large envergure répétait fréquemment soit dans les sections de la Socialist League de Londres, soit dans des meetings en plein air à Edimbourg ou à Glasgow. Jamais Auban n'avait vu faire une peinture plus brillante, plus séduisante ni plus trompeuse de la société libre : le poète donnait libre cours à sa verve en des phrases sonores et vibrantes auxquelles l'artiste savait prêter un relief saisissant, et le philosophe faire prendre les apparences d'autant d'arguments irréfutables. « Que ce serait beau si c'était possible ! se disait alors Auban, quelle admirable solution cela ferait de tous les problèmes actuels... »

Pareil à un vieux barde ou à quelque vénérable patriarche, mais pareil aussi à l'Anglais fils de ses propres œuvres et ami de ses aises, il monta à la tribune et causa plus qu'il ne discourut des événements de Chicago. Les applaudissements dont on le salua au début et à la conclusion prouvèrent toute la popularité dont jouissait cet homme dont l'activité et le dévouement à la cause sociale restaient infatigables.

Dix heures étaient sonnées depuis longtemps lorsque le président se leva enfin pour donner lecture de l'ordre du jour : aussitôt toutes les

mains se dressèrent et la « résolution » fut adoptée à l'unanimité. On télégraphia ce résultat à New-York où une grande manifestation eut lieu le lendemain en réjouissance de cette marque de sympathie et de solidarité.

La salle commença alors à se vider lentement; le public très animé s'écoulait au milieu des conversations bruyantes, tandis que les reporters rassemblaient leurs papiers et contrôlaient leurs notes entre eux : déjà l'estrade était déserte. La femme qui avait parlé la première causait encore cependant avec le président et c'était un groupe assez étrange que cette athée et ce prêtre, cette communiste et ce partisan du socialisme chrétien.

Suivant toutes probabilités, elle se faisait donner quelques noms et quelques renseignements complémentaires à l'intention de son petit journal de quatre pages paraissant une fois par mois seulement. En les regardant Auban ne put se défendre de songer combien ils étaient d'accord aussi sur le fond et combien étaient apparentes les divergences qui les séparaient. Et il se vit contraint encore d'ajouter en lui-même qu'il était à une distance aussi grande de l'un que de l'autre.

Auban prit cordialement congé de M. Marell

retenu par le jeune Américain et s'en alla seul, à pas lents.

Il retrouva les vendeurs de journaux à leur poste dehors, et comme il reconnut l'un d'eux pour appartenir à l'AUTONOMIE, il s'informa de Trupp : on lui confirma que celui-ci n'était pas venu au meeting. Il allait passer son chemin quand il se sentit frapper sur l'épaule : il se retourna et se vit en présence d'un être bizarre, de ceux dont on garde les traits nettement gravés dans sa mémoire — ne les eût-on rencontrés qu'une seule fois dans sa vie. Dans une face sèche, ridée, vidée, ossifiée, la bouche rentrait, accentuant encore la saillie du menton et la ligne busquée du nez ; une moustache hérissée et taillée carrément formait brosse sur la lèvre supérieure ; de grosses lunettes en acier couvraient les yeux sans atténuer cependant l'éclat fulgurant du regard lorsque l'émotion s'emparait de ce singulier personnage : cette physionomie restait énergique et audacieuse malgré l'âge. Il se tenait à demi cassé en deux sous le poids d'un large sac de cuir pendu à son épaule ; un foulard de laine aux nœuds multiples était roulé autour du cou et ne laissait rien voir de la chemise : ce foulard, qu'il portait été comme hiver, semblait faire partie intégrante de sa vieille personne, de même qu'un manteau marron usé jusqu'à la corde.

— Alloh ! vous voilà, vieux camarade? fit Auban en lui secouant la main; venez, nous prendrons un verre ensemble.

— Une limonade alors, « comrade », répliqua le vieillard en hochant la tête; pas d'ale, pas de brandy...

— Vous faites donc partie d'une société de tempérance, maintenant? reprit Auban avec un sourire.

Mais déjà l'autre avait pris les devants.

Ils entrèrent au grand public-house qui s'ouvrait au coin de la rue voisine ; à l'exception de la pièce du fond où quelques personnes seulement s'étaient retirées, les salles étaient toutes envahies. Auban reconnut dans un groupe des socialistes anglais qui sortaient également du meeting; on se serra la main. Puis après avoir aidé à son compagnon pour se débarrasser du sac, Auban commanda les consommations et tous deux s'assirent sur une banquette.

Il ne se tenait pas une réunion de socialistes à Londres que ce vieillard n'en fût. Depuis combien d'années cela durait-il? Si l'un ou l'autre des assistants s'intéressait à cet orateur original et primesautier, s'informait de ce qu'était ce vieux défendant avec une fougue toute juvénile son idéal d'égalité et de fraternité, on lui apprenai que c'était un colporteur demandant son pain

quotidien à la vente des brochures et des journaux du parti.

Bien peu de gens savaient ce qu'il était réellement. Il racontait volontiers — et c'était ce qu'il avait fait avec Auban — qu'il avait été mêlé au mouvement chartiste et Auban n'ignorait pas que les pamphlets de cet extraordinaire porteur de journaux étaient conservés et catalogués au British Museum non moins soigneusement que les plus précieux manuscrits de l'antiquité.

— Avez-vous du nouveau ? lui dit-il lorsqu'ils eurent pris place.

Le vieux ouvrit son sac et le vida sans paraître se soucier de ce qui pouvait se dire autour de lui; il étala brochures et journaux, triant ce qu'Auban ne possédait pas encore et ne se gênant nullement pour exprimer tout haut ce qu'il pensait de ces publications.

— Qu'est-ce que c'est que cela? fit soudain Auban qui s'empara d'une plaquette bien faite pour exciter la curiosité.

C'était un *Acte d'accusation* dressé contre la reine, le cabinet, le parlement et le peuple à propos de *Cinquante ans de brutale et sanglante monarchie* sous un extérieur véritablement singulier: ni alinéas ni majuscules, une ponctuation de la plus haute fantaisie dans ces huit pages imprimées en caractères démesurés sur un pa-

pier fréquemment déchiré par l'impression. Les lettres, des têtes de clous, n'avaient fourni des épreuves lisibles qu'à cause de leurs proportions peu communes et les huit pages de ce factum n'ayant reçu d'impression qu'au recto avaient été collées dos à dos et rognées avec des ciseaux par une main peu assurée.

— Qu'est-ce que c'est que cela? répéta Auban intrigué.

Un sourire égaya la face rude du vieux.

— Cela c'est mon cadeau pour le jubilé de la reine, répliqua-t-il.

— Mais pourquoi sous une forme aussi... primitive?

— *Look here*, fit le vieux qui hocha de nouveau la tête tout en ôtant ses lunettes, je ne suis plus jeune et ma vue baisse. Pour avoir plus facile, j'ai dû prendre des caractères assez gros pour pouvoir les reconnaître au toucher. Il n'y a pas de coquilles mais la ponctuation laisse peut-être à désirer...

— Alors c'est vous qui avez été votre propre imprimeur?

— Oui, j'ai composé sans manuscrit à mesure que les phrases me venaient et j'ai tiré sans presse... Et c'est moi aussi qui ai été le brocheur et l'éditeur.

— Mais cela a dû être un travail d'hercule pour vous...

— Qu'est-ce que cela fait? Seulement il y a de bonnes choses et les ouvriers feront bien de les lire.

Auban regardait toujours ce cahier informe et ne pouvait qu'admirer la force indomptable de volonté qu'il avait fallu au vieillard pour arriver à ce résultat. Etait-il bien possible que cette chose rappelant les débuts de l'art de Gutenberg datât de l'époque des presses Marinoni ?

« Cinquante années de raffinement toujours croissant dans la recherche du luxe, cinquante années de crimes sans cesse renouvelés par les classes maudites de la royauté et de l'aristocratie... », lisait Auban aux premières lignes de ce violent réquisitoire qui énumérait tous les frais de la guerre sociale, tout en y mêlant une foule de réminiscences et de souvenirs pour la plupart personnels et qui se terminait sur cette imprécation : « Puissent les malédictions de milliers d'êtres humains assassinés ou morts de faim retomber sur toi, Victoria, et sur ta brutale et sanglante monarchie. »

Les Anglais qui connaissaient aussi le vieux colporteur s'étaient approchés et l'entouraient curieusement : on lui acheta en riant tous les exemplaires qu'il avait encore. Puis il refit son



sac que d'une secousse vigoureuse il jeta sur son épaule et sortit avec Auban tout en renfonçant brusquement ses deux chapeaux et en laissant échapper un bruyant éclat de rire. Ils se dirigèrent vers la station de Moorgate, et chemin faisant, le vieux parlait d'une voix bourrue, autant pour lui-même que pour son compagnon, mais d'une façon si inintelligible qu'Auban saisissait à peine la moitié des mots. Auban ne s'en préoccupa pas autrement car il savait que c'était la manière habituelle au vieillard d'épancher sa mauvaise humeur. Ils se serrèrent la main au moment de se quitter et le vieux s'éloigna en continuant de grommeler et de gesticuler. Auban ne tarda pas à le voir se perdre dans la foule ; alors, il se retourna et s'en fut prendre son billet au guichet.

Sur le quai, il se retrouva encore en compagnie de quelques personnes de connaissance qui causaient en attendant l'heure du départ. Plusieurs des orateurs de la soirée étaient du nombre : Auban fatigué s'assit sur un banc.

Des trains arrivaient ou disparaissaient dans un vacarme formidable ; les marches de l'escalier de bois sonnaient incessamment sous le piétinement des voyageurs remontant à la rue ou descendant dans les profondeurs de la voie souterraine et des flots de vapeur blanche s'enlevaient

vers la voûte pour s'y perdre dans des nuages de fumée noire et s'échapper par les prises d'air.

— Eh bien, camarade, que dites-vous des affaires de Chicago ? demanda tout à coup à Auban un écrivain socialiste anglais qui avait pris place à côté de lui.

Il n'était pas sympathique à son interlocuteur de hasard et le savait parfaitement car Auban avait pour habitude de ne faire un secret ni de ses préférences ni de ses répugnances : cependant, il saisissait avec empressement toutes les occasions d'entrer en contact avec lui. De son côté, Auban n'ignorait pas que toutes ses paroles avec cet importun seraient arrangées d'une façon qui serait plus ou moins de son goût et il se borna à le regarder bien en face sans répondre. Cet accueil n'avait rien de bien encourageant et déconcerta quelque peu l'autre.

— Vous ne pensez pas que la bourgeoisie est de taille à ne reculer devant aucune iniquité pour défendre ses misérables privilèges ? poursuivit-il.

— Certainement, monsieur, et je pense aussi que vous adopteriez la même tactique si vous étiez au pouvoir.

Et Auban regardait toujours le gêneur avec ce

sourire hautain et sarcastique le rendant si odieux à ceux qu'il n'aimait pas.

Puis, sans attendre la riposte, il s'inclina légèrement et monta d'un air harassé dans le train qui, moins d'une minute plus tard, l'emportait.

III

SANS TRAVAIL

Le temps était revenu où la cité des bords de la Tamise allait jouir de son spectacle annuel : menacés de mourir de faim, poussés par un surcroît de souffrances, d'innombrables malheureux sortiraient de leur ombre et reflueraient vers cette place destinée à transmettre aux générations le souvenir de « glorieuses journées ».

— Que faire pour assurer le lendemain ? Comment résister, sans travail et sans pain, à ce long hiver ?

Car ces pauvres hères qui savaient depuis longtemps n'avoir aucun droit ni sur le moindre pouce de terre ni sur le bien le plus infime, ces

pauvres hères n'avaient même plus la latitude de suer sang et eau pour se soustraire aux poignantes étreintes de la faim, compagne de la misère et compagne fidèle entre toutes. Certes, ils avaient des besoins et des prétentions si modestes qu'on avait quelque peine à y croire, mais le désespoir les hantait et voilà pourquoi ils se hasardaient maintenant au grand jour de la publicité.

Octobre, humide et sombre, touchait à sa fin; avec les journées de plus en plus brèves, l'horreur des nuits se faisait de plus en plus longue ; dès l'aube, Trafalgar-Square commençait à s'emplir de silhouettes lamentables.

Elles affluaient de toutes les parties de la capitale ; heureux celui qui n'était pas encore réduit à quitter son galetas, heureux celui qui avait pu faire assez pour être admis dans un lodging-house... mais il était facile de voir par ces visages hâves et maladifs que la plupart étaient coutumiers des nuits passées sur les bancs des quais ou dans les passages de Covent-Garden.

Les « unemployed » faisaient encore beaucoup parler d'eux en cette bienheureuse année du jubilé... Depuis trente-cinq ans déjà, ils venaient donner régulièrement, au commencement de la mauvaise saison, la vue de leur misère à la richesse ; chaque année les trouvait plus nombreux

5.

dans leurs rangs, plus fermes dans leur attitude, plus précis dans leurs revendications. Mais cette fois, tous avaient encore vivaces dans le souvenir ces troubles de février 1886, desquels le principe de la propriété n'était pas sorti parfaitement indemne. Ils ne s'étaient ralliés à aucun parti, ils n'avaient pas de mandataire chargé de représenter leurs droits au Parlement, ils n'obéissaient à aucune discipline, et cependant ils agissaient dans une entente étroite, étroitement solidarisés par la commune misère. Sait-on d'où sortent aux heures troubles des complications politiques ou sociales, ces auxiliaires inconnus paraissant jaillir de terre comme des légions de rats, contingent de la grande armée du silence sur lequel personne n'a compté et duquel dépend souvent cependant l'issue de la bataille? Ce sont les membres de ces masses profondes que l'on désigne sous le nom de peuple, parias sans noms, parias sans droits, existences inconnues et soudainement révélées, ombres prenant assez de consistance pour se faire corps et assez de virilité pour être homme sans avoir connu les débilités de l'enfance... C'est le peuple... Jamais on n'a songé à le faire entrer en ligne de compte parce qu'on ne lui savait pas de droits; jusqu'à ce qu'un beau jour, se réveillant, il se mêle de la partie et bouleverse tous les calculs...

Et brusquement voici que s'effondrent tous ces imposteurs qui ont pris le peuple pour marchepied de leur gloire et dissimulé sous le couvert du peuple les abus de leur propre violence... Ils l'ont trompé, trahi, vendu, ce peuple dans lequel ils ne voyaient qu'un vain mot bon à exercer leur art de jongleurs en paroles... et voici que ce mot masque réellement quelque chose, — et que ce quelque chose est redoutable.

La bourgeoisie et le gouvernement restaient ce qu'ils avaient l'habitude de se montrer en ces circonstances : sans cœur et sans flair. Quand le spectacle se prolongeait d'une façon trop désagréable, ils appelaient la police qui balayait le square : les pauvres diables se réfugiaient dans Hyde-Park, puis ne tardaient pas à revenir à Trafalgar-Square, pour en être expulsés à nouveau avec la même brutalité. Evidemment, on leur cherchait noise pour leur faire perdre patience et avoir un prétexte de leur mettre la main au collet, et les traîner devant les tribunaux; là, des juges le prenaient de haut avec eux, et, sans qu'aucune main se levât pour souffleter ces insulteurs à la misère du peuple, taxaient de mises en scène théâtrales les meetings des infortunés. S'ils s'adressaient au pouvoir pour demander humblement du travail, l'Etat leur répondait par une fin de non recevoir, et ils s'en retournaient plus las,

plus affamés, plus aigris, leur regard n'ayant pas assez de profondeur pour leur faire voir que la cause de leur situation désespérée, c'était précisément l'Etat. Mais ils s'en allaient par bandes compactes, dès la pointe du jour, assiéger les grilles des docks où le chargement et le déchargement des navires occupaient quotidiennement un certain nombre d'hommes : ils attendaient là des heures entières, jouant furieusement des coudes pour parvenir au premier rang et se faire embaucher. Être embauché, ne fût-ce que pour une demi-journée, c'était avoir un morceau de pain et un abri, c'était la possibilité de vivre jusqu'au lendemain... Mais qu'ils sont quantité négligeable, ceux-là, en comparaison de tous les autres qui font demi-tour et vont compter leur déception à leurs compagnons de misère!...

Depuis des semaines, les choses allaient ainsi ; depuis des semaines, les journaux de Londres tartinaient à cœur-joie sur les *unemployed*, multipliant les colonnes de considérations, prodiguant les pages de conseils mirifiques, ne trouvant pas un seul mot juste, ne devinant pas de quel côté devait se chercher la solution. Chacun d'eux avait bien son petit remède dont il prônait l'infaillible efficacité : tous s'entendaient pour dire avec une touchante unanimité que c'était une honte inavouable, pour une société bien équilibrée, de

laisser s'étaler ainsi au grand jour le cynisme d'une semblable tourbe. Libre à ces gueux de mourir de faim pendant le jour ou de froid pendant la nuit, à condition d'y mettre une certaine pudeur : en crevant dans leurs trous, ils ne soulèveraient pas de dégoût les esprits amoureux du beau...

On était donc déjà à l'avant-dernier dimanche de ce mois triste et désolé, quand Trupp se décida à employer son après-midi à se faire du mouvement une idée plus exacte que les racontars de ses camarades d'atelier. Vers midi, il se rendit à Clarkenwell-Green, où depuis tant d'années tant de partis différents se sont donné rendez-vous; il écouta quelques discours qui firent monter en lui la colère, et finalement il se joignit à une colonne assez forte d'ouvriers sans travail qui, drapeau rouge en tête, descendit vers le Strand et Trafalgar-Square. Il n'avait rencontré aucun visage de connaissance : il lia volontiers conversation avec l'un des manifestants qui marchait près de lui et qui lui avait demandé du tabac en le voyant fumer. C'était pour tromper la faim, avait dit le pauvre diable, comme pour s'excuser de son audace. Trupp ne parlait l'anglais qu'avec beaucoup de difficulté et devinait plus qu'il ne comprenait les propos de son interlocuteur; et cependant l'entretien s'anima bientôt, Trupp ayant

eu la bonne inspiration d'acheter avec son dernier argent quelques sandwiches au malheureux qui semblait malade et épuisé.

Il avait encore du travail, lui; pour combien de temps? il ne pouvait le dire. Histoire lamentable que la sienne, mais pas plus lamentable que celle de beaucoup de ses pareils : un labeur ridiculement rétribué pendant l'été, puis brusquement le chômage, l'acheminement successif vers le brocanteur du pauvre mobilier, l'extinction des dernières ressources, un enfant mort de privations, la femme au *workhouse*, l'homme lui-même...

— Mais j'aimerais mieux me pendre que d'y aller aussi, conclut le malheureux.

Trupp le regarda attentivement : c'était un homme d'un certain âge déjà, à l'air intelligent.

— Combien croyez-vous qu'il y ait d'ouvriers sans travail à Londres pour le moment? lui demanda-t-il.

— Bien au delà de cent mille, — et beaucoup plus encore si vous comptez les femmes et les enfants... un demi-million, peut-être. Il y en a les trois quarts qui ne vont pas à Trafalgar-Square, et, de ceux qui s'y réunissent, il faut bien en déduire une certaine quantité à cause des mendiants de profession, des pickpockets et des fainéants qui se glissent dans le tas. Les

unemployed n'ont rien de commun avec eux; tout ce qu'ils réclament, c'est du travail pour gagner honnêtement leur vie. Malheureusement, on ne nous en donne pas et on nous laisse mourir de faim. Tenez, hier, nous avons été au Board of Works...

— Qu'est-ce que c'est que cela? fit Trupp, peu au courant de l'organisation municipale.

— C'est la direction des travaux de la ville. Les bureaux sont tout près du square. L'un des délégués a montré qu'on aurait pu commencer depuis longtemps déjà ces fameux travaux de la Tamise dont on a tant parlé; cela aurait occupé bien des bras. Un autre est revenu sur la question des égouts et sur celle des cités ouvrières à construire dans les environs. Mais ils ne veulent pas, ils ne veulent pas... Et dire que tous les ans il y a deux millions et demi de livres sterlings à distribuer en secours aux pauvres, dont deux millions de dons volontaires!... Où passe tout cet argent? Je voudrais bien le savoir.

— Tout cela doit rester aux doigts des administrateurs qui sont pourtant les simples domestiques du peuple, fit Trupp qui avait écouté avec la plus grande attention.

— Nous sommes allés aussi à la Préfecture de police et là on nous a prévenus : celui qui sera sans travail et sans domicile et qui refusera d'en-

trer au workhouse sera condamné à la prison.

— Quel métier avez-vous ?

— Oh, j'ai déjà fait un peu de tout : on prend ce qu'on trouve pour avoir à manger. Maintenant je suis dans une fabrique de conserves, depuis deux mois à peu près ; je fais des boîtes de fer-blanc. On travaille douze heures par jour, jamais moins, souvent plus ; il arrive plus d'une fois qu'on va jusqu'à quatorze.

— Et combien gagnez-vous ?

— Well, huit shillings par semaine lorsque ça marche, mais la moyenne est de six à sept.

Trupp habitait l'East-End depuis quelque temps et connaissait le taux des salaires accordés aux ouvriers anglais. Il voyait des familles de huit personnes ne parvenant pas à se faire plus de douze shillings par semaine sur lequels il fallait en donner quatre pour le loyer. Trupp savait encore que la famine était installée à demeure parmi les ouvrières en boîtes d'allumettes, en sacs de papier et en cent autres articles. La famine dans l'enceinte de la plus riche capitale du monde... et Trupp sentait ses poings se crisper.

Lui-même ne se trouvait pas dans une situation aussi critique cependant : il était mécanicien et de plus ouvrier assez habile pour n'avoir pas à craindre de jamais manquer de travail ; s'il avait grandi au milieu de la misère, si la misère lui

était apparue partout où il était allé, ce qu'il constatait à Londres surpassait tout ce qu'il avait remarqué ailleurs.

Il tira de sa poche un imprimé dont le souvenir lui était brusquement revenu : ce n'était autre chose que le « Jubilee-Manifesto » de la Social-democratic League. Il le relut tout en marchant et revit ces chiffres.

En Angleterre, quatre millions de personnes sont à la merci de la bienfaisance publique ; le tiers des enfants des « Board-schools » manque de nourriture ; dans la même année 54 personnes sont mortes de faim à Londres ; le nombre des prostituées y est de 80,000, soit le dixième de la population féminine...

Tels étaient les beaux résultats de cinquante ans de progrès...

— Il ne faut vous en prendre qu'à vous-mêmes, dit Trupp à son compagnon pendant que les manifestants descendaient Fleet-Street, la rue des grands journaux dont les titres s'étalaient partout en colossales lettres d'or, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-mêmes : c'est votre faute si la terre qui est à vous ne vous appartient plus. Tout cela vient de votre apathie et de votre lâcheté, vous n'avez pas de pires ennemis que vous-mêmes... Vous avez bien plus à craindre de votre côté que des propres-à-rien et des canailles

cousus d'or: ils ne sont qu'une poignée, eux.

— Ah, on voit bien que vous êtes un socialiste, répliqua l'autre en riant.

Trupp se contenta de hausser les épaules.

— Regardez, reprit-il dans son anglais si abrupt et si défectueux ; toutes ces boutiques, c'est vous qui les avez emplies à la sueur de votre front ; tous ces magasins qui débordent de bons et chauds vêtements, c'est à vous qu'ils appartiennent, à vous et à vos pauvres enfants qui claquent des dents.

Il n'était pas un seul de ceux qui défilaient interminablement qui n'eussent applaudi à ces mots si simples et si vrais; cependant ils allaient silencieux, mornes et accablés, ayant à peine la force de promener leur corps efflanqué sous les yeux de tous ces repus. Pas une de toutes ces mains fatiguées de travailler sans relâche à emplir la poche des autres ne s'avança pour retenir un peu au passage de toutes ces richesses qu'elles avaient produites.

Ils parcouraient à pas lents et mal assurés les quartiers du luxe et du superflu, ces êtres pitoyables auxquels on n'avait absolument rien laissé, pas un pouce de terrain, pas l'ombre de ces fameux droits de l'homme, pas le plus infime moyen d'existence. Leur seule présence équivalait à un écrasant réquisitoire contre les institutions

sociales de leur époque et suffisait pour faire douter de la justice divine : étrange logique, on ne les considérait pas moins comme une tare des temps, eux que les tares des temps faisaient ce qu'ils étaient... Cette fin de siècle est en proie à un tel malaise moral que les notions se confondent chez elle : les coupables se figurent échapper aux conséquences de leurs fautes en intervertissant audacieusement les rôles et en s'efforçant de faire prendre l'effet pour la cause.

Et c'était là les pensées dans lesquelles se renfermait Trupp, pendant que le cortège continuait à descendre la rue tumultueuse et bruyante se déroulant à perte de vue.

A mesure que l'on approchait de Trafalgar-Square, le nombre des manifestants semblait se faire de plus en plus considérable ; Trupp et son interlocuteur de rencontre allaient toujours côte à côte mais en silence, chacun étant tout à ses propres réflexions ; puis Trupp s'aperçut que ses paroles étaient tombées dans l'oreille de quelques-uns et qu'on les commentait.

— Ces maudits Allemands, s'écria un jeune homme, ce sont eux qui nous valent ça, ce sont eux qui font baisser les salaires...

Et en même temps il se tournait vers Trupp d'un air menaçant.

Alors même qu'il n'eût pas remarqué le mou-

vement, Trupp eut su à qui l'autre en avait : il n'avait que trop souvent entendu les exploiteurs abuser de l'ignorance et de la crédulité des travailleurs en s'empressant de rejeter tout sur les « bloody Germans ». Mais Trupp était un solide gaillard dont les traits barbus n'exprimaient pas précisément la résignation, et l'autre jugea prudent de ne pas pousser plus loin la démonstration de ses sentiments anti-germaniques. De son côté Trupp ne parut pas décidé à le faire revenir de ces préventions contre les ouvriers allemands « qui ne viennent en Angleterre que pour voler le pain des ouvriers anglais ».

Trupp songeait à autre chose, il se rappelait les causes qui imposaient l'exil à ces Allemands tant détestés. S'ils abandonnaient le sol qui les avait vus naître, ce n'était pas uniquement pour chercher un travail mieux rétribué, c'était aussi dans l'espoir de trouver une liberté moins précaire, moins indigne d'un être raisonnable. Ils étaient contraints de fuir devant la tyrannie d'une loi d'exception — la loi honteuse, disaient les populations — qui avait osé se donner pour mission d'annihiler la pensée, d'étouffer la parole, de surveiller jusqu'au moindre geste.

En débouchant sur le square, Trupp fut surpris d'y trouver déjà réunie une foule aussi compacte : la place était envahie presque tout entière et le

mouvement des piétons et des voitures dans les rues adjacentes était à peu près le même qu'en semaine.

Les nouveau-venus furent accueillis par des acclamations frénétiques; Trupp sortit des rangs et alla se poster non loin de l'hôtel Morley, sur la voie qui conduit à Saint-Martin et en contre-bas de laquelle se trouve le square. De là, il put voir la troupe des manifestants se fondre dans la cohue, l'homme portant le drapeau rouge se placer en compagnie de plusieurs autres au pied de la colonne de Nelson et un orateur prendre la parole en gesticulant avec violence. Au centre même du cercle attentif qui s'était formé immédiatement, Trupp reconnut les casques de cuir des policemen qui devaient être en nombre respectable.

Tout-à-coup, il vit une sorte d'affolement s'emparer de la foule : tandis qu'une clameur d'indignation et d'épouvante jaillissait de ces milliers de poitrines, cet océan humain parut soulevé par quelque secrète convulsion et vint battre de ses vagues vivantes les marches du côté nord, se répandant dans les rues voisines. Sans que rien eût pu faire prévoir cet acte odieux, la police avait chargé la foule et contraint celle-ci à reculer devant un déploiement de forces aussi extraordinaire.

Trupp se sentit pris d'une fureur impossible à rendre : cette brutalité voulue, calculée, l'exaspérait. Il se fraya un passage à travers l'encombrement de la chaussée et se trouva devant la balustrade de pierre encadrant la place : là, il put voir les agents poussant des gens inoffensifs à coups de pied et à coups de poing, se ruant comme des fauves sur ceux qui faisaient mine d'opposer la moindre résistance et les entraînant. Un jeune homme était parvenu à échapper à leurs mauvais traitements et fuyait à toutes jambes vers une des entrées de la place; toutes les issues étaient gardées et il n'y gagna qu'une nouvelle distribution de horions.

D'un bond Trupp s'élança par-dessus la balustrade qui pouvait cependant avoir encore près d'un mètre de haut en cet endroit; il courut droit à la colonne. L'individu portant le drapeau rouge y était seul, arc-bouté au piédestal, les deux mains crispées sur la hampe, bien décidé — eut-on dit — à ne céder qu'à toute extrémité ; non loin de là, quelques-uns des orateurs attendaient la fin de la bagarre.

Bientôt les agents se replièrent lentement sur la colonne, près de laquelle ils se massèrent de nouveau. La foule s'y retrouva en même temps qu'eux, affluant de toutes les directions; en peu de minutes le square fut reconquis par des

masses plus serrées, réclamant à cor et à cris la suite des discours.

Le soubassement disparut une seconde fois sous un grouillement d'êtres humains, se poussant, se portant pour ainsi dire ; un compagnon d'une trentaine d'années se plaça devant le drapeau rouge : c'était l'un des orateurs les plus connus et les plus populaires parmi les *unemployed*. Ses traits décolorés trahissaient une agitation extrême et les regards qu'il laissait tomber sur les policemen étaient pleins d'un indicible mépris et d'une haine irréconciliable. Avant qu'il eût pu prononcer un seul mot, un constable déclara qu'à la première parole séditieuse il se verrait obligé de procéder à l'arrestation du factieux. Le jeune homme ne répondit pas.

Trupp se trouvait tout près des agents, si près que sous la poussée de la multitude il les touchait parfois : il n'en leva pas moins le bras au-dessus de sa tête en criant un retentissant « Go on» (Allez-y) que l'on applaudit à tout rompre en le répétant en chœur. La police parut d'abord se disposer à disperser encore les assistants qui manifestaient d'une façon trop claire leurs sentiments : elle n'en fit rien toutefois et l'orateur commença. Il se réclama de ce droit à la liberté de la parole que vainement en Angleterre on avait déjà essayé de supprimer ; il en appela à ses au-

diteurs, plus nombreux que Trafalgar-Square ne les avait jamais vus. Tous étaient venus là pour jeter à la face du monde entier leur cri de désespoir : du travail ou du pain et tous, tous reviendraient là se réunir au milieu de toutes ces richesses sorties du travail de leurs mains — tous jusqu'à ce que l'on eût fait droit à leur requête. Pas une vitre n'avait été brisée, pas une bouchée de pain n'avait été volée et ceux qui prétendaient le contraire en avaient menti. Sans doute ceux-là n'eussent pas demandé mieux que de voir les manifestants commettre quelques excès : n'eut-ce pas été un excellent prétexte pour faire interdire le meeting et faire intervenir la police toujours prête à se ruer brutalement sur le peuple ?...

Trupp aperçut en ce moment un reporter qui prenait des notes tant bien que mal d'un air parfaitement indifférent : il fut sur le point de lui arracher des mains carnet et crayon. Ecœuré de cette gigantesque comédie qui s'offrait à lui, il fit demi-tour pour s'éloigner, mais les rangs étaient si pressés qu'il n'avançait qu'avec de grandes difficultés. Trupp eut ainsi le loisir de se rendre compte que les ouvriers sans travail n'étaient pas seuls à Trafalgar-Square : individus à mines patibulaires comme il en sort du pavé londonien par milliers à la première occasion, curieux accourus pour voir ce qui se passait, femmes affamées et

harassées portant des enfants sur les bras, poupées coquettement attifées du West-End risquant leur fragile personne après avoir eu le soin de s'assurer qu'il n'y avait aucun danger — Trupp put voir de tout un peu dans la foule occupant la place. Mais ce qui révolta le plus le mécanicien, ce fut l'attitude arrogante et sardonique d'un gentleman qui alla jusqu'à ricaner à haute voix :

— C'est absurde...

C'était pousser l'audace un peu loin, malgré toute la juste confiance qu'il pouvait avoir dans la patience et la longanimité du peuple, les gourdins et les revolvers des agents : un murmure menaçant monta de cette foule sur laquelle il promenait un regard provocant.

— Toi, gredin, on te fera passer l'envie de rire, pensa Trupp.

Mais au même instant, il se laissa gagner par l'accès d'hilarité auquel chacun s'abandonnait : un coup de poing adroitement appliqué venait de faire entrer jusqu'aux oreilles le chapeau de soie de l'outrecuidant personnage. Aussitôt le vide se fit autour de celui-ci qui n'avait certes plus l'envie de rire; il y eut un fort mouvement et la police chargea de nouveau, bien qu'elle n'eût pu rien voir de l'incident : Trupp fut emporté dans la débandade et se retrouva sur le côté est du square.

Entre temps les trois autres faces du monument s'étaient également garnies et des orateurs y haranguaient également la multitude; tout ce qui se disait là ne se rapportait pas toujours rigoureusement au but de la manifestation, tant s'en fallait; l'accent de nombre de ces tribuns de circonstance trahissait plus le plaisir d'entendre sonner leurs phrases redondantes et creuses que leur colère devant tant d'abus à signaler, et leur désir d'éveiller, d'attiser, d'enflammer une colère non moins indignée chez leurs auditeurs. Trupp ne put s'empêcher de sourire méchamment en voyant un de ces orateurs — de profession, celui-là — enfler la voix et élargir démesurément le geste au sujet des souffrances et de la misère aux Indes anglaises; révéler avec tant d'ostentation les turpitudes commises là-bas par le gouverneur de Sa Très Gracieuse Majesté; remédierait-il d'une façon quelconque aux turpitudes dont les auditeurs étaient les victimes?

Des huées et des éclats de rire attirèrent ailleurs l'attention du mécanicien : il vit un de ces fanatiques si dignes de pitié qui ne perdent jamais des occasions de ce genre sans tenter de ramener les populations égarées au giron de notre mère la Sainte Eglise, hors de laquelle il n'est pas de salut. Les aveugles saisissent avec le plus grand empressement tous les prétextes

qui se présentent à eux d'engager les pauvres à persévérer dans l'humilité et la résignation, les riches dans leur égoïsme et leur satiété. Trupp regardait curieusement ce sermonneur sévèrement vêtu de noir : ces traits glabres, ces yeux constamment baissés, cette voix douceâtre lui eussent été absolument antipathiques alors même que l'homme n'eût pas été aux gages d'une institution exécrée et considérée par Trupp comme l'un des agents les plus actifs de l'abrutissement et de l'oppression morale des peuples.

Mais le pauvre diable avait affaire à un public ingrat ; les rires, les injures répondaient seuls à ses exhortations. Finalement même, quelques-uns lui crièrent de s'en aller, et le conseil ressemblait singulièrement à une menace. Le missionnaire continuait impassible à débiter son homélie que personne n'écoutait et il fallut un fait tout particulier pour le contraindre à laisser le champ libre : un œuf lancé d'une main sûre vint s'écraser sur les lèvres du clergyman qui, des pieds à la tête, fut couvert en un instant d'un liquide jaunâtre et nauséabond. Cette fois, c'en était trop, même pour un martyr de la foi chrétienne : toussant, crachant, il s'esquiva, poursuivi par les brocards de l'assistance. Trupp haussa les épaules : ce malavisé n'avait que ce qu'il méritait et Trupp souhaitait que l'on fermât le bec d'une façon

aussi catégorique à tous les contempteurs du peuple et de la vérité.

Il fit demi-tour et, passant devant les fontaines dont les vasques étaient souillées de détritus de toute nature, il se dirigea vers le nord de la place. Là encore les discours étaient prodigués aux ouvriers sans travail par des hommes ayant escaladé la large balustrade et se tenant aux colonnes des réverbères.

Dans l'un de ces énergumènes, Trupp reconnut un membre du groupe socialiste dont lui-même faisait partie. Il ne pouvait comprendre tout mais à quelques mots à effet qui parvinrent jusqu'à lui, il devina que son collègue insistait sur le vertigineux développement de l'exploitation par le capital, les révoltes de plus en plus menaçantes des exploités réduits à la famine, la vanité des moyens employés pour étouffer ces révoltes, la puérilité de ce préjugé si fortement enraciné dans la plupart des esprits; la misère de certaines classes résultant de l'insuffisance des richesses naturelles. Puis il en venait à ces théories mitigées de socialisme et de communisme préconisant le partage de l'excédent des biens — et tout cela dans une éloquence heurtée, inégale, pittoresque et mordante dont chaque mot cinglait comme un coup de fouet.

L'impression produite sur la foule semblait

médiocre cependant ; il était vraiment très restreint le nombre de ceux qui suivaient attentivement ces discours : la plupart étaient sans cesse en mouvement, allant de groupe en groupe comme autant d'épis vannés battus par une bourrasque. Et souvent même les orateurs s'époumonnaient en vain car le bruit de leurs paroles se perdait dans le tumulte général.

Des enfants avaient pris d'assaut les bancs du coté nord et s'amusaient sans craindre de faire un tapage infernal; c'étaient de ces précoces vauriens qui sont connus à Londres sous le nom d'arabes de la rue, jetés sur le pavé par leurs parents — quand ils ont des parents — et impitoyablement traqués par les policemen ; lamentables créatures qui n'ont pas eu de jeunesse, qui en fait de nature ont vu tout simplement Hyde-Park en allant s'y baigner par bandes dans la Serpentine les soirs d'été, qui n'ont jamais mangé à leur faim, qui jamais n'ont eu un vêtement propre sur eux, qui ne se pervertissent pas uniquement parce qu'ils ont la perversion innée. Ils criaient et riaient en se bousculant et en sautant sur les bancs couverts de boue; l'un d'eux parvint même à se maintenir pendant tout une minute debout sur un dossier d'où il se mit à singer les orateurs avec une gravité du plus haut comique, exagérant les tours de bras, déblatérant des choses incohérentes;

Puis ses camarades le firent tomber au milieu de véritables hurlements de plaisir.

Trupp souriait encore, de ce même sourire mauvais : pour lui, on ne pouvait voir parodie plus amère de la plus amère vérité. Partout où il portait ses regards, des visages malpropres et vieillis par la débauche, partout la misère, la faim et la dégradation... Et ces gens-là étaient ses frères, il se sentait lié à eux, indissolublement, par des destins identiques.

Au-dessus de Trafalgar-Square se déployait un ciel uniformément gris et mélancolique où rien ne laissait soupçonner la présence du soleil; cette voûte semblait pourtant moins basse, moins écrasée sur la ville qu'elle ne l'était d'habitude.

Une agitation plus prononcée remua enfin les masses profondes entassées autour de la colonne de Nelson ; le drapeau rouge flottant à la surface de cet océan de têtes humaines s'éloigna dans la direction de Westminster et chacun le suivit sans qu'on eût eu besoin de le dire. L'immense place se vida tandis qu'un cortège colossal se formait et se mettait en branle, pareil à quelque monstrueux reptile dont chacun des anneaux ne cessait de grossir chemin faisant. Le défilé passa devant Witehall où se concentrent tant d'administrations diverses et où dorment tant de souvenirs historiques; le défilé se déroula sous les yeux

des deux horseguards parés de leurs brillants uniformes et montés sur leurs superbes chevaux bien nourris de faction à l'entrée de l'édifice, sous les yeux aussi de curieux serrés en une double haie et empressés à se joindre à la manifestation dès qu'ils l'avaient vue tout entière.

Trupp avait pris place dans les rangs et tandis qu'il marchait, perdu dans la cohue, son pouls battait plus fort sous le coup des émotions de la journée.

A mesure que l'on avançait, les tours du Parlement se dégageaient de l'espèce de brume flottant dans l'air et tout à coup l'abbaye de Westminster se dressa devant la foule dont les flots épais en inondèrent les parvis ; Trupp essaya de voir ce qui allait sans doute se produire aux premiers rangs : si une collision pouvait seulement éclater, se disait-il.

Mais ancun incident de ce genre ne parut être à redouter; le drapeau rouge longea tranquillement la façade et disparut à l'angle, suivi de la colonne en bon ordre. Où allait-on ? Les réflexions les plus variées s'échangèrent pour se taire brusquement, car le cortège s'engouffrait dans l'abbaye par le portail Est.

Le mécanicien se trouva dans le « coin des poètes » où l'on se portait littéralement, car le plus grand nombre n'avait pu prendre place dans

les bancs trop étroits pour une telle affluence. Il vit des bustes, il lut des noms qui ne lui dirent rien : quels étaient ces écrivains illustres réunis là ? Il les ignorait ; par contre, le poète qu'il aimait et qu'il relisait sans se fatiguer, bien qu'il ne le comprît pas toujours, Shelley, ne figurait pas parmi eux et il s'en étonnait. Il est vrai que Trupp ne connaissait pas la britannique étroitesse de cœur et de vues qui s'est jusqu'à présent refusée obstinément à admettre l'auteur de la « Reine Mab » dans ce sanctuaire national du génie.

Les manifestants étaient arrivés en plein office divin, et du fond de l'immense nef montait, comme un vague murmure lointain, la voix psalmodiante, monotone et sourde de l'officiant, qui avait repris ses oraisons après un temps d'arrêt à peine sensible. Les fidèles, quelque peu alarmés d'abord devant l'invasion de cette cohue, s'étaient rassurés en présence du calme affecté par le prêtre. Trupp ne comprenait pas un mot des prières récitées; d'ailleurs, le recueillement involontaire qui était tombé sur les nouveaux venus avec l'ombre fraîche de la basilique ne tarda pas à faire place à des préoccupations plus profanes. Quelques-uns ayant gardé leur chapeau, ceux qui s'étaient découverts se recouvrirent ; des bouts de phrases coururent à voix discrète dans le si-

lence imposant qui pesait sur l'assemblée. Trupp se laissa glisser sur un siège : il se sentait pris malgré lui d'une émotion étrange, indéfinissable, une de ces émotions qu'il n'avait plus éprouvées depuis bien des années. Plus l'espace se resserre autour de nous, plus notre pensée se trouve comprimée et se meurtrit aux murs de la prison qui l'étouffe; plus ces murs se reculent, plus nous sommes tentés d'oublier jusqu'à leur existence. Trupp ferma les yeux, et, pendant toute une demi-heure, il perdit la notion du temps et du lieu.

Dans cette demi-heure, sa vie entière passa devant lui; mais ce fantasmagorique spectacle était peuplé de spectres farouches et n'avait pas une scène reposante.

Toute sa vie :

Lui, l'homme de trente-cinq ans, dans toute la plénitude de la force et de l'intelligence, il revoit son enfance. Il naît dans un hameau peu séduisant de la plaine saxonne; le père est un simple journalier à l'esprit obtus, la mère est une femme acariâtre et querelleuse qui transmet à l'enfant une indomptable énergie et un tempérament fougueux. Sans cesse il est aux prises avec elle, et, un beau jour, il déserte la maison paternelle à la suite d'une scène épouvantable, grosse de repro-

ches immérités, qui révolte en lui le sens déjà éveillé de la justice.

Il a quinze ans, et le voici, sans un sou, errant de village en village, en proie pendant deux jours à une faim atroce qui le décide à demander un morceau de pain dans une ferme ; il se souvient encore, il se souviendra toujours du lendemain, où, fléchissant sur ses jambes, tremblant de froid par cette glaciale matinée d'automne, il cède au désespoir et se risque à chercher du travail au bourg voisin, aux environs de Chemnitz. Il entre chez un maréchal, qui se met à rire d'abord et qui finit par lui dire de rester, après s'être fait montrer les biceps du gamin. Il reste, il prend sa place à table, il a sa part d'une méchante bouillie qu'il dévore en un clin d'œil; les ouvriers ne manquent pas de le plaisanter sur son bon appétit, mais que lui importe? son estomac ne crie plus famine. Il se met au travail avec une véritable frénésie : les jours, les semaines, les mois passeraient avec une vertigineuse rapidité, s'il savait que faire de ses soirées. Le hasard lui fait découvrir, dans un coin de sa mansarde, un pauvre livre qu'il épèle tant bien que mal, d'un bout à l'autre, sans le comprendre. Son patron le surprend un soir dans cette occupation, lui arrache le volume tout graisseux et lui envoie un soufflet en criant : « Je vais t'en donner du socia-

lisme, morveux! » Le livre était le *Programme ouvrier* de Ferdinand Lassale. Otto ne comprend pas plus le mot qu'il n'a compris le livre; c'est pour la première fois, d'ailleurs, qu'il l'entend prononcer : près de vingt années se sont écoulées.

Mais cet incident lui vaut une première amitié. L'un des ouvriers est partisan convaincu des doctrines propagées par l'Association générale des ouvriers allemands, l'antagoniste du parti d'Eisenach, et dès lors cet homme s'intéresse à l'apprenti. Il lui prête un petit journal, imprimé sur papier pelure, qui lui fera mieux saisir les vices de la société actuelle que les œuvres savantes et ardues de ce génie promoteur du socialisme en Allemagne. Otto comprend, cette fois, — et comment ne comprendrait-il pas quand on lui met sous les yeux l'intensive description de tous les abus odieux commis avec un cynisme révoltant par les uns, l'émouvante énumération de toutes les injustices endurées par les autres? Son cœur encore ingénu se gonfle de douleur et d'indignation; la haine et l'amour se le disputent, — la haine de ceux-là et l'amour de ceux-ci. Pour lui, l'humanité ne se compose plus que de deux castes nettement distinctes : le bourgeois exploiteur, bandit fainéant, ayant l'horreur du travail et la science du calcul; l'ouvrier exploité,

victime d'autant plus grande qu'elle est plus infortunée.

Les années passent. Quand il quitte, à dix-neuf ans, la bourgade morose, il sait lire, il sait écrire, grâce au labeur forcené de ses veillées quotidiennes; il est excellent ouvrier : son certificat l'atteste.

Il ne tient plus en place. La guerre franco-allemande vient de se terminer; le ciel se teint de rouge au-dessus de Paris, en attendant que la terre y prenne la même teinte sous les ruisseaux de sang, lorsque l'on *rétablira l'ordre;* Trupp gagne Nuremberg et Munich, où il se perfectionne dans son métier en travaillant douze mois dans une maison importante.

Bien qu'il soit toujours fidèle aux « idées les plus avancées », il commence à protester en lui-même contre l'enseignement impératif par lequel les apôtres de ces idées en font des dogmes dont il n'est pas permis de s'écarter, sous peine d'hérésie.

Il a soif de savoir ce qui se dit et ce qui se fait à l'étranger; il se dirige d'abord vers la Suisse, et, d'étape en étape, il finit par atteindre Genève. C'est là qu'un nouveau mot — l'anarchisme — lui sonne timidement aux oreilles pour la première fois : jamais il ne l'a entendu prononcer en Allemagne. D'ailleurs, nul encore ne s'avise

de s'en réclamer tout haut; on va se le répétant à demi-voix, mais personne ne se rend compte exactement de la signification, ni approximativement de l'avenir réservé à ce mot.

A vingt-deux ans, il est partisan de la révolution : jusqu'alors il n'a été que partisan de la réforme. Il se voit initié aux aspirations d'un monde composé des éléments les plus hétérogènes : conspirateurs, émigrés ou réfugiés de tout âge et des deux sexes, tous adeptes de la révolution européenne et tous blessés, aux blessures fraîches ou cicatrisées, des grandes luttes sociales. Tous sont en proie à une impatience fiévreuse, à une douloureuse tension d'esprit, causées par leur ardent désir de « faire quelque chose », mais tous se sentent devenir de plus en plus étrangers aux destinées de leur propre patrie.

Les jeunes disent à Trupp leurs espérances ; les aînés, leurs déceptions et leurs... espoirs. De temps à autre l'un ou l'autre disparaît : il est parti remplir une « mission ». Un autre arrive. A peine a-t-on connu les noms dont personne ne garde la mémoire.

Ce temps fait époque dans l'existence de Trupp.

Karl Marx avait fondé l'Internationale en 1864; son immense succès avait eu pour conséquences un émiettement de l'idée fondamentale entre les membres dont certains défendaient la propriété

tandis que les autres la combattaient, certains préconisaient le collectivisme tandis que les autres se perdaient dans les régions vagues et nébuleuses du communisme : les congrès montraient la scission s'accentuant de plus en plus. Soudain une main de fer se mêle de la partie et rend la rupture définitive, irrémédiable : Bakounine tour à tour officier russe, élève de Hegel, chef de l'insurrection de Dresde, roi de Saxe pendant trois jours, exilé en Sibérie ; Bakounine, l'infatigable agitateur, le révolutionnaire irréconciliable, Bakounine entre en lutte avec le célèbre auteur de la Bible du communisme : tels deux lions se déchirant de leurs griffes puissantes.

L'année 1868 voit naître l'*Alliance de la démocratie socialiste;* l'année qui précède l'expatriation de Trupp, la *Confédération du Jura* qui sera le berceau de l'anarchie. Trupp reste près de trois ans en Suisse où il apprend le français. Quand il se rend à Berne une dernière fois avant de dire adieu à cette terre hospitalière, la scène suprême de cette vie si tragique vient de se dénouer : Michel Bakounine est condamné. C'est en vain que l'épique lutteur fait des efforts désespérés pour remplacer par de nouvelles recrues ceux qui l'ont abandonné : la fin approche et l'on ne s'enrôle plus sous un drapeau dont chaque bourrasque emporte un lambeau. Jamais

celui qui l'a arboré n'est parvenu à son but, renverser la société; mais il a réussi à jeter la discorde au sein de l'Internationale triomphante.

Trupp est un des derniers disciples de Bakounine. A vingt-quatre ans il est terroriste...

Il les sait par cœur ces onze commandements si insensés sur les « Devoirs du révolutionnaire envers lui-même et envers ses frères en révolution », ces commandements qui débutent par ces mots épouvantables, négation de toute liberté :

« Le révolutionnaire est un homme qui a fait le sacrifice de lui-même. Il n'a plus d'intérêts, de sentiments, de goûts au sens habituel; il n'a plus rien à lui, il n'a même plus de nom. Tout en lui doit s'effacer devant un intérêt unique, une pensée unique, une passion unique — la révolution. »

Trupp est plein de cet unique intérêt, de cette unique pensée, de cette unique passion quand, à vingt-trois ans, il rentre en Allemagne. Il la traverse du midi au nord et son amertume va croissant en même temps que la misère surgissant sans cesse devant lui. Ceci se passe en l'année où les deux tendances du socialisme se mettent d'accord sur une base qui servira de point d'appui à l'un des partis les mieux organisés, les plus énergiques et les plus actifs, celui à qui sera peut-être l'avenir immédiat.

Trupp s'en va de ville en ville, travaillant avec une haine farouche à la ruine de « ce qui est » : il pousse les ouvriers à sortir de l'ornière des réformes si lentes, si lentes à se réaliser ; il leur montre que leur salut, leur liberté ne peuvent naître que de la violence. Et il fait des prosélytes parmi ceux qui n'arrivent point à équilibrer leurs aspirations fougueuses avec le contrepoids de leur raison.

Maintenant le voici anarchiste... c'est du moins au nom de l'anarchie qu'il opère.

Cette qualification lui semble bien faite pour ce qu'il veut : la suppression de toute autorité aussi bien individuelle que collective. Il a une force de volonté vraiment admirable et il aborde résolument la question au point de vue scientifique : il parvient ainsi à se forger de toutes pièces une philosophie spéciale dans les dédales de laquelle il s'égarerait infailliblement s'il n'avait pour se guider une échappée sur le ciel bleu de l'idéal à travers les lacunes de son système. Il ne croit plus qu'en la révolution ; c'est la révolution qui créera instantanément, comme d'un coup de baguette magique, un paradis de paix et de fraternité... C'est vers la révolution que vont tous ses désirs, c'est pour la révolution qu'il prêche une croisade — la grande révolution de ses sem-

blables, celle après laquelle ne sera plus aucune révolution.

Il continue son apostolat : combien de fois a-t-il dû changer de nom ? il ne pourrait plus le dire. Partout il est traqué, pas un jour où il ne soit obligé de tenir ses lèvres bien closes et ses yeux bien ouverts pour échapper aux persécutions. Souvent pourtant il est sous les verrous, mais chaque fois on est dans la nécessité de le relâcher, les preuves faisant défaut.

C'est alors que des coups de pistolet tirés sur l'empereur retentissent du côté de Berlin : Trupp exulte, il acclame les auteurs des attentats — deux fanatiques, dont l'un est un fou et l'autre un idiot. La réaction sévit, des temps effroyables sont venus ; les sentiments les plus vils se donnent libre carrière : les rancunes, la délation, la persécution fleurissent.

Trupp est arrêté l'un des premiers et cette fois il croit bien que c'en est fait de lui. Un hasard imprévu le sauve : pendant que d'un côté on le cherche comme conspirateur, de l'autre on le condamne comme coupable du crime de lèse-majesté à six mois de prison sans se douter de l'identité véritable du prévenu. Et pendant six mois il a conscience de la mort suspendue au-dessus de lui et prête à le frapper. La mort l'épargne, il est libre. Tout en menant une misé-

rable existence de vagabond, il atteint la frontière d'abord, Paris ensuite. Une nouvelle période de sa vie vient de commencer : désormais Trupp n'est plus qu'un proscrit. Il sait que tout pas risqué en terre allemande serait un acheminement vers la tombe.

Il se métamorphose; le révolutionnaire qui minait d'un travail sourd mais incessant les institutions établies devient l'homme de la propagande au grand jour, l'orateur des associations, le harangueur des réunions au plein air.

Les anarchistes français ont lancé : « Le Révolté », le premier organe du communisme anarchiste; les partisans de la nouvelle doctrine qui fait des progrès lents mais sûrs débutent dans l'organisation anarchiste par la création de « groupes libres », première application du principe de la décentralisation. Le congrès ouvrier de Marseille, en 1879, est communiste, ses résultats ne peuvent encore s'apprécier définitivement, mais il y a déjà entre le communisme et le collectivisme une fissure secrète qui ne tardera pas à devenir visible.

Trupp est partout. Jamais son cœur n'a battu avec de tels élans, et il va redisant dans le cercle étroit de ses compatriotes ce qu'il a entendu dire par des Français.

C'est à cette époque qu'il rencontre Carrard

Auban, cet enfant de vingt-cinq ans dont l'enthousiasme le transporte, dont la vaillance impulsive le ravit, dont l'abnégation sans cesse grandissante le touche profondément. Mais à peine a-t-il pu le connaître et l'aimer qu'il le perd : Carrard Auban est condamné à dix-huit mois de prison et pendant cette longue séparation Trupp conserve pieusement le souvenir des paroles retentissantes par lesquelles l'accusé a plaidé la cause de « la cause » devant ses juges.

Quand ils se retrouvent en 1884 à Londres où tous les deux se sont réfugiés, Carrard n'est plus le même, Trupp n'a pas changé : rien ne les rattache plus l'un à l'autre que le passé.

Auban commence à comprendre Trupp à l'heure où il ne peut plus le suivre.

Cependant l'Allemagne est allée de la théorie à la pratique : le monde épouvanté semble avoir vu la tête de Méduse surgir devant ses yeux égarés. Vienne, Strasbourg, Stuttgart, le Niederwald, le meurtre de Rumpff, autant de faits accomplis qui entraveront la marche de l'idée de la liberté et mettront de nouvelles armes aux mains de l'ennemi. Pour longtemps, bien longtemps « anarchiste » ne sera plus que le synonyme d'assassin. Le malentendu se dissipera-t-il jamais ? La confusion ne restera-t-elle pas définitive en Europe ?

La cause ne s'y verra-t-elle pas à jamais vouée aux haines toujours en éveil ?

Trupp est à Londres et ses forces s'y dépensent inutilement dans les luttes énervantes et puériles des petites querelles. . . . .
. . . .

Trupp s'éveilla, revenant à la réalité ; il souleva son chapeau et promena son regard sur les gens qui se pressaient autour de lui et sur les voûtes qui s'arrondissaient au-dessus de sa tête.

La voix monotone du ministre traînait toujours ses notes tremblotantes perdues dans la nef colossale ; les voix jeunes et pures des enfants de chœur lui donnaient la réplique sur un mode plus élevé et plus sonore ; puis un tintement argentin égrenait ses vibrations musicales sur l'assistance prosternée.

Trupp se revit encastré dans la foule compacte dont les vêtements imprégnés de poussière et les membres en sueur dégageaient une odeur animale pleine d'âcreté se doublant d'un vague relent de moisissure particulier aux lieux plongés dans une éternelle pénombre.

Les unemployed semblaient gagnés eux-mêmes par une sorte d'accablement, fatigue chez les uns, prostration chez les autres ; presque tous subissaient inconsciemment l'influence de

l'étrange situation dans laquelle ils se trouvaient à l'improviste. La plupart n'avaient pas mis le pied dans un temple depuis leurs années d'enfance et des souvenirs se ravivaient en eux, malgré eux.

Beaucoup somnolaient arc-boutés aux dossiers des bancs, dans une torpeur traversée de fréquentes inquiétudes ; d'autres se questionnaient à voix couverte à propos de ces statues en marbre éparses autour d'eux, parées de costumes si singuliers, coiffées de façons si bizarres, érigées en des attitudes si austères ou si arrogantes : étaient-ce de ces puissants dispensateurs du bonheur ou de la détresse des misérables?

Rien ne se devinait plus des sentiments de colère et de révolte qui les animaient une heure auparavant au départ de Trafalgar-Square : ils se tenaient là inertes autant qu'un troupeau. Que faisaient-ils là? Pourquoi ne s'en allaient-ils pas? Ils savaient bien pourtant qu'ils n'avaient rien à espérer en ces lieux — rien que de vaines paroles. Et c'était du travail qu'ils voulaient, du travail et du pain.

Une amertume générale montait en eux et Trupp se rongeait les poings dans une rage difficile à rendre, tandis que du haut de la chaire les phrases du ministre tombaient lentes, inexorables, comme des gouttes d'eau faites pour user

les fièvres de la foule. Le mécanicien ne comprenait pas et ses compagnons ne comprenaient pas davantage sans aucun doute ; que leur importait en somme cette homélie où il n'était question que de choses n'appartenant pas à ce monde ?

— Mettez votre confiance en Dieu, larmoyait le prêtre.

Et l'écho répétait d'une voix lointaine :

— En Dieu...

— Lui seul peut vous sauver, poursuivait le ministre.

Les pauvres hères se secouèrent devant cette chimérique espérance ; un mouvement de houle fit onduler toutes ces têtes. Au même instant, un éclat de rire ironique s'échappa des lèvres de Trupp, rire impie, rire haineux auquel d'autres rires répondirent au milieu des exclamations les plus diverses : le charme était bien rompu cette fois.

On se recouvrit et l'on se précipita vers la sortie. Les fidèles respirèrent ; le Seigneur, sans la volonté duquel pas un de leurs cheveux ne se détachait, le Seigneur avait détourné le danger dont les siens étaient menacés. Ces réprouvés partis, les justes se retrouvaient en famille. L'officiant, un instant troublé par cette rumeur, reprit ses oraisons et les regards des

ouailles se reportèrent béatement sur le pasteur d'âmes.

Dehors, sous la lumière grise de la journée d'octobre, les unemployed redevenaient eux-mêmes et les préoccupations de l'heure présente les reprenaient d'autant plus rapidement que le plus grand nombre des manifestants avaient dû attendre à l'extérieur, faute de place, n'ayant rien éprouvé ainsi des mystiques émotions de leurs camarades. Pour ceux-là, le temps s'était passé à écouter avec des murmures de désapprobation les paroles conciliantes d'un haut dignitaire de l'Église, avec des applaudissements significatifs, les âpres vérités annoncées par quelque transfuge du socialisme chrétien.

On reforma la colonne pour retourner au square d'où l'on était parti ; les rangs se resserrèrent comme pour se prêter un mutuel appui et donner moins de prise à la faim : Trupp fut emporté dans l'élan général. Les pas martelèrent le pavé de leur pesante cadence et l'interminable cortège s'engouffra dans Parliament-Street.

Tout à coup une voix composée de milliers de voix monta de cette foule ; un chant mélancolique et poignant, sinistre et menaçant emplit le ciel, pareil à ces tourbillons de fumée précurseurs des éruptions.

Les « unemployed » avaient entonné l'antique,

l'inoubliable « Chanson des pauvres meurt-de-faim de la vieille Angleterre » :

Let them bray unt il in the face they are black,
That over oceans they hold their sway,
Of the Flag of Old England, the Union Jack,
About which I have something to say :
'Tis said that it floats o'er the free, but it waves
Over thousands of hard-worked ill paid British slaves
Who are driven to pauper and suicide graves
The starving poor of Old England.

Et le refrain s'enflait dans un chœur formidable :

'Tis the poor, the poor the taxes have to pay,
The poor who are starving every day,
Who starve and die on the Queen's highway —
The starving poor of Old England.

Les strophes succédaient aux strophes :

'Tis dear to the rich, but too dear for the poor,
When hunger stalks in at every door...

Pour finir par ce cri tout vibrant d'espérance et de colère :

But not much longer these evils we'll endure
We the working men of Old England.

Trupp fut obligé de se faire violence pour quitter sa place et s'engager dans une voie transversale. Derrière lui, Westminster s'effaçait de plus en plus dans les ombres croissantes de la nuit prochaine et dans le lointain commençait à se

perdre la chanson pénétrante avec laquelle les meurt-de-faim clamaient leur souffrance :

Tis the poor, the poor the taxes have to pay,
The poor who are starving every day,
Who starve and die on the Queen's highway —
The starving poor of Old England.

Et pas plus dans le ciel que sur la terre, il n'était de juge qui entendît la terrible accusation de ces misérables demandant en vain justice.

La tête basse, les lèvres crispées, le regard furtivement promené de temps à autre sur les alentours pour s'assurer du chemin, Trupp marcha plus d'une heure, se dirigeant vers le nord de Londres.

IV

CARRARD AUBAN

A l'heure où tant de sang vicié affluait au cœur de la métropole, Carrard Auban était tranquillement chez lui ; il habitait une chambre assez haut perchée et située dans une de ces rues qui, au nord de King's Cross, ne sont jamais bien animées en semaine et rappellent des allées de cimetière quand viennent les dimanches et les jours fériés. Il s'était fixé dans ce quartier depuis qu'il se trouvait seul, c'est-à-dire depuis plus d'un an.

Le gîte était une de ces chambres nues, tristes et sans confort aucun qui à Londres ne s'en payent pas moins dix shillings par semaine ; en revanche on peut y couler des jours paisibles, loin des bruits du monde. La maison entière qui avait

trois étages était ainsi débitée pièce par pièce; les locataires ne voyaient leur *landlady* qu'au moment d'acquitter leur loyer et ne se voyaient pour ainsi dire jamais entre eux. Ceux qui se rencontraient dans l'escalier passaient vivement sans se saluer.

La chambre d'Auban se divisait en deux parties inégales au moyen d'un paravent atteignant à mi-hauteur du plafond et masquant le lit; une table gigantesque prenait à elle seule presque tout le plus grand compartiment. Cette table aux proportions si extraordinaires était faite d'un panneau d'acajou massif et semblait en parfaite harmonie avec la bibliothèque qui couvrait de ses rayons la totalité des parois disponibles.

Unique en son genre peut-être, la bibliothèque de Carrard Auban comprenait en première ligne les œuvres des grands économistes de la France et de l'Angleterre, de Helvétius à Proudhon et de Smith à Spencer. Les partisans du libre-échange paraissaient y tenir la place la plus importante. Venait ensuite une collection, incomplète sans doute mais néanmoins précieuse, de journaux, de pamphlets, de brochures, de placards pour servir à l'histoire des révolutions du dix-neuvième siècle et spécialement à celles de 1840. Cette collection lui venait de son père et, s'il ne l'avait pas appréciée tout d'abord comme elle de-

vait l'être, il se rendait compte davantage chaque jour de la valeur de ces documents.

Les matériaux appartenant à la question sociale abondaient également ; ils constituaient une véritable mine où l'historien de l'avenir pourrait puiser largement en ce qui concerne le mouvement ouvrier à notre époque. Ces pièces avaient été rassemblées par Auban lui-même qui ne laissait passer aucune occasion d'en augmenter le nombre ; il retrouvait là une partie du labeur intellectuel de son temps — et non la moins bonne, à son avis. La reconnaissance philosophique était en toute chose le but visé par Auban ; il y subordonnait les connaissances elles-mêmes qui représentaient pour lui les moyens d'atteindre à la première.

Les poètes avaient leur coin aussi dans cette réunion de penseurs ; Victor Hugo, Balzac, Shakespeare et Gœthe s'y tenaient compagnie, mais Auban ne frayait que rarement avec ces génies en dehors des heures où le besoin d'une détente de l'esprit se faisait sentir.

Tout son avoir se composait de cette table et de cette bibliothèque dont lui seul savait toute la valeur, car Auban avait pour habitude invariable de brûler impitoyablement tout nouveau livre qui ne lui semblait pas mériter une seconde lecture. Ces choses l'avaient suivi de Paris à Londres

et il s'imaginait retrouver en elles un peu de la patrie absente.

Aucune œuvre d'art dans cette chambre où tous les objets portaient les marques d'un service quotidien ; la cheminée n'avait pour ornements que deux petits portraits reproduisant les traits de Michel Bakounine, le fanatique de la révolution, et de Pierre-Joseph Proudhon, le rénovateur de la société. Ces portraits étaient des souvenirs de l'homme qui avait le plus aimé Carrard Auban, d'une affection que rien n'avait pu altérer.

Auban était assis dans un fauteuil bas, les pieds allongés vers la flamme; depuis deux heures il gardait cette attitude songeuse, le regard tantôt plongé dans le brasier emplissant le foyer, tantôt promené lentement autour de la chambre comme pour y poursuivre l'idée qui se dérobait.

Car Auban n'était inactif qu'en apparence et son cerveau se livrait à un labeur si acharné que de légères gouttes de sueur lui perlaient le front comme une rosée. Son visage, marmoréen pour ainsi dire en temps ordinaire, n'avait plus rien de sa hautaine impassibilité. Dans le jour qui baissait la flambée claire du feu élargissait de plus en plus son rayonnement rouge : Auban songeait.

Depuis quelque temps déjà il se sentait en proie

à un trouble qui pour lui restait inexpliqué. L'harmonie qui avait existé entre sa volonté et son énergie était rompue : parfois il croyait ressembler à cet étourdi qui, ayant jeté par les fenêtres une fortune princière, s'étant réduit à la misère, ne sait plus comment il fera face au lendemain; parfois encore, comme ce soir-là, il était débordé par un excès de force et de pensée qui le poussait irrésistiblement à l'action.

Sa volonté n'était-elle donc pas à la hauteur de son énergie? Ou bien n'avait-il besoin que du choc initial donnant l'impulsion?

Il fallait que cette question fût vidée.

De si loin qu'il pût se souvenir, Auban avait toujours lutté : — dans ses jeunes années contre ce qui l'entourait; dans son âge viril, contre lui-même, contre ses propres préjugés, contre ses propres illusions, contre sa propension aux espoirs exagérés, contre sa faiblesse enfantine pour l'idéal. Un jour il s'était imaginé que les hommes changeraient par cette seule raison qu'il voulait être libre : depuis lors il avait reconnu que s'il tenait à être libre il avait à s'affranchir par lui-même.

Il s'était donc mis à l'œuvre résolument, et il avait commencé par déblayer son cerveau de tout le fatras inutile qu'y avaient accumulé l'éducation reçue, les errements passés, les lectures de

hasard : il avait absolument besoin de voir clair en lui pour ne pas s'enfoncer à tâtons dans les ténèbres et les hésitations, il avait besoin de se ressaisir au milieu de toutes les entraves morales dont il était chargé.

De cette façon, il était redevenu lui; l'air et la lumière avaient circulé à travers ses pensées et il en avait joui en convalescent qui revoit le soleil.

De cette façon, il pouvait maintenant songer sans amertume à sa jeunesse, sourire de ses erreurs, ne plus regretter comme autant d'années perdues les années prises par une lutte qu'aujourd'hui doit subir quiconque veut sortir de l'ornière.

Carrard Auban n'a pas encore trente ans mais cette existence si courte lui a suffi pour s'assurer un calme extérieur que rien pour ainsi dire ne peut troubler, un sang-froid intérieur qui ne l'empêche pas cependant d'être accessible aux morsures de la douleur et de la colère : en un mot, c'est un critique rigide qui ne reconnaît d'autres lois que celles de la nature.

Il n'a pas connu sa mère et le seul souvenir bien net qu'il ait conservé de son enfance, ce sont les propos violents et déclamatoires d'un homme déjà âgé, fougueux encore et tout saturé d'idéalisme, avec lequel il habite non loin du boulevard de Clichy une chambre étroite constamment

en désordre : cet homme n'est autre que le père de Carrard Auban.

Ce qu'il sait de ce père, il le tient d'Adolphe Ponteur, le seul ami de ces temps si lointains, d'Adolphe Ponteur qui l'a recueilli quand il est devenu orphelin à six ans et demi et qui a été pour lui un second père plus rempli de sollicitude que son véritable père.

Jean-Jacques Auban, qui avait remplacé par ces prénoms significatifs les prénoms à lui octroyés, Jean-Jacques Auban était né aux derniers jours de la grande révolution, d'un marchand de blé assez habile pour reconstituer au décuple une fortune emportée dans les tourmentes de l'époque. Grâce à cette habileté paternelle, Jean-Jacques vécut jusqu'à cinquante ans sans se douter que l'argent est une chose indispensable à la vie ; quand il se vit en face de cette vérité, il n'était qu'un homme heureux, inexpérimenté. Il avait donc beaucoup appris, énormément lu sans penser jamais à utiliser ce qu'il savait ; il était révolutionnaire par goût et ne connaissait pour ainsi dire pas les espérances déçues, les désirs inexaucés ; il était enfant par l'ingénuité du cœur et la fraîcheur des sentiments : il avait vécu avec ses idées et ne connaissait même pas la femme.

Pendant tout un demi-siècle il n'avait rien su de ce qui se passait de par le monde ; les exploits

sanglants du héros corse, parvenu par la violence et par elle renversé, étaient venus mourir en rumeur lointaine dans sa solitude et les événements du jour ne l'occupaient pas plus que l'histoire ecclésiastique n'intéresse l'écolier. La révolution de 1830 l'avait eu pour témoin sans doute, mais un témoin distrait dont la pensée était ailleurs. Car il était alors absorbé par les abominables théories de Malthus et s'efforçait en vain à en contrôler les hypothèses.

Jean-Jacques avait le pressentiment d'une crise prochaine auprès de laquelle les querelles politiques de l'heure présente ne seraient plus que jeux d'enfants. C'était avec une égale attention qu'il écoutait les paroles prophétiques de Saint-Simon et les virulentes sorties de Babeuf; il se prenait ensuite d'enthousiasme pour le phalanstère de Fourier, chimère irréalisable d'un fou, ou les projets des réformateurs de la royauté de Juillet et, flottant de l'un à l'autre, voyait tantôt la Terre Promise dans l'Icarie du *père* Cabet, tantôt le Messie attendu dans Louis Blanc, beau parleur à la langue fourchue. Il ignorait le prolétariat qui s'éveillait seulement et étirait ses membres dans l'inconscience de sa force.

Jean-Jacques avait changé du tout au tout à partir du moment où la nécessité de gagner son pain quotidien à la sueur de son front s'était im-

posée à lui : dix années suffirent pour faire de lui un homme aigri, vieilli avant l'âge, malgré un intérêt sans cesse croissant pour la vie. Il abandonna le culte des grandes idoles qu'il vénérait et les railla, tout en prenant sa place dans les escarmouches quotidiennes de la lutte sociale qui lui avaient été si antipathiques auparavant. Ce qui lui fut le plus pénible et ce qui exigea de lui des efforts surhumains, ce fut de tirer parti de ses connaissances et de ses facultés personnelles ; il vécut misérablement, toujours relégué dans des besognes obscures, trop vieux déjà pour comprendre entièrement la vie, trop jeune par son expérience de trop fraîche date pour ne pas tomber de déception en déception. Son jugement y perdait en netteté, son pas en assurance.

La révolution de Février le vit sur les barricades, rivalisant de courage avec les insurgés en blouse qui se battaient pour une utopie. Il acclama la chute de la royauté de Juillet, qui le remplit des plus folles espérances : la poussière couvrit ses livres, le passé avait vécu.

Il était ouvrier, ni plus ni moins que les autres ouvriers; le Luxembourg, où ses pareils siégeaient et se prélassaient sur le velours des fauteuils, devenait le ciel d'où le salut ne manquerait pas de descendre pour lui, et tous les jours il s'en allait régulièrement toucher à la mairie

de son arrondissement le subside que l'Etat accordait à tous les ouvriers sans travail : à quel travail Jean-Jacques Auban eût-il bien pu être employé dans les ateliers nationaux?...

Il ne se rendait pas compte de l'absurdité d'une semblable mesure, qui devait forcément conduire à de nouveaux conflits plus sanglants encore; Jean-Jacques avait cinquante ans, et il ne savait pas cependant deux choses élémentaires : l'Etat ne peut dépenser que l'argent entré dans ses caisses, et toutes les tentatives de résoudre la question sociale par l'Etat sont condamnées d'avance à échouer. Tant d'émotions aussi fortes l'avaient rendu malade, quand les journées de Juin vinrent l'arracher à sa douce illusion : de ce premier engagement sérieux avec le capital, le travail sortit écrasé, démontrant clairement que, pour avoir raison des privilèges du pouvoir, il faut disposer d'armes plus dangereuses que celles de la violence.

Cette maladie le sauva; s'il avait cru devoir participer à la révolution de Février, qui était un simple règlement de comptes entre la bourgeoisie et la royauté et dont l'inanité lui avait échappé, comment eût-il pu résister au désir de dire son mot dans ce règlement de comptes entre la bourgeoisie et le prolétariat? Et, dans ce cas, comment eût-il pu se soustraire à la fin lamentable

qui l'eût attendu, — pourrir au fond d'un cachot ou grelotter les fièvres dans quelque colonie pénitentiaire?

Quand il fut sur pied, Paris s'affolait devant le spectre rouge du socialisme : un nouvel athlète était descendu dans l'arène, et ce champion était de ceux qui font de bonne besogne. Proudhon avait lancé son premier journal : *Le Représentant du Peuple;* il avait prononcé, le 31 juillet, au milieu des éclats de rire ironiques et des injures de ses collègues de l'Assemblée nationale, son grand discours sur la gratuité et la réciprocité du crédit. Pour Auban, ce réformateur de large envergure n'était et ne fut qu'un traître à la cause du peuple; car Proudhon n'avait pas pris part aux journées de juillet, et Jean-Jacques ne le lui pardonnait pas. Il ne comprit pas davantage, tant il était aveuglé, ce projet si hardi et si gros de conséquences que Proudhon préconisa d'abord sous le nom de *Banque d'Échange,* qu'il essaya de réaliser sous le nom de *Banque du Peuple*, et qu'il ne put mener à bien par suite de son incarcération.

Ce que le père n'a pu embrasser de son regard, peut-être parce que les choses étaient trop près de lui, le fils en saisit toute la grandeur et toute la portée : c'était assurer à chacun, en dehors de l'Etat, la facilité d'obtenir par l'échange la pleine

et entière valeur de son travail, c'était lui assurer la liberté.

Jean-Jacques assista en indifférent et en désintéressé à l'éclosion de cette révolution suprême, la plus pacifique de toutes, et de toutes la seule qui eût en elle des garanties d'une victoire durable. L'avènement de Louis-Napoléon renversa les dernières espérances qu'il pouvait encore avoir : de ce moment, il n'eut pas une haine plus implacable pour Cavaignac, le parjure, que pour Bonaparte, l'usurpateur.

Jean-Jacques fut longtemps à se remettre de tant de coups terribles; des années se passèrent avant qu'il eût secoué complètement l'espèce de torpeur dans laquelle il était tombé. Pendant cette période de sa vie, il n'eut guère qu'une préoccupation, le pain quotidien; son mariage fut autant l'œuvre du hasard qu'une manifestation de la volonté. Il rencontra, chez des personnes riches où il était appelé à terminer l'instruction de deux enfants assez peu doués, l'institutrice qui avait commencé cette tâche ingrate entre toutes, une jeune Allemande dont l'isolement l'émut; il l'aima, et, comme elle répondit à cet amour par une affection sincère, il l'épousa, bien qu'elle eût à peine vingt-sept ans.

Ils jouirent d'un bonheur modeste, mais intense,

jusqu'au jour où la femme mourut en donnant naissance à Carrard. Jean-Jacques resta comme anéanti devant cette catastrophe, à la possibilité de laquelle il n'avait pas songé, sans doute, et qui, du jour au lendemain, fit de lui un vieillard sans force et sans énergie. N'ayant plus la volonté nécessaire pour agir, il ne s'en montra que plus violent dans ses paroles et se répandit en imprécations de tous genres : le petit Carrard grandit au milieu de ces bourrasques perpétuelles et des gauches caresses d'Adolphe Ponteur.

L'enfant vient d'atteindre sa sixième année quand son père meurt en maudissant le troisième des Napoléons, et en ne paraissant même pas se douter qu'il laisse un orphelin en bas âge.

Adolphe Ponteur recueille Carrard, avec lequel il partage son morceau de pain et sa pauvre chambre; il tient à lui enseigner les premières notions de la lecture et de l'écriture; mais la science de ce maître improvisé est de courte haleine et ne peut suivre longtemps la jeune et impatiente avidité de savoir dont fait preuve l'enfant : à neuf ans, Carrard est mis à l'école de son arrondissement.

Il a treize ans quand éclate la guerre de 1870 ; Ponteur se berce des espoirs que les événements n'allaient pas tarder à changer en deuils, Carrard est un enfant et comme les enfants se rend à

peine compte de ce qui vient de se produire.

Voici la Commune ; Paris n'est plus rien qu'un formidable chaos plein de sang, de fumée, de tumulte, de rage et de folie. Et avec épouvante, Adolphe Ponteur voit s'allumer pour la première fois dans les yeux de Carrard une flamme qui lui rappelle trop vivement les fanatiques enthousiasmes de Jean-Jacques; comme Ponteur est un brave homme ne constatant que les terribles suites extérieures des révolutions sans en deviner les bienfaits moraux, il prend la résolution d'éloigner l'enfant de ce milieu empoisonné, de ce Paris loin duquel lui-même ne pourrait pas vivre. Il le conduit en Alsace, à Mulhouse, la grande cité manufacturière où, la campagne terminée, les deux éléments ennemis cherchent à s'équilibrer tant bien que mal. Ponteur a là une parente éloignée, une Française qui n'a jamais voulu prononcer une seule syllabe de la langue des vainqueurs ; Carrard lui-même y possède un cousin de sa mère, haut fonctionnaire qui a su se concilier les faveurs de l'Allemagne en faisant des prodiges constants de diplomatie, c'est-à-dire en cachant soigneusement ce qu'il pense.

Mademoiselle Ponteur se montre pleine de la plus grande sollicitude pour l'enfant confié à ses soins; elle lui donne une chambrette gentille, elle le nourrit fort bien et le laisse absolument

libre de faire ce qui lui plaît. Pendant les quatre années qu'il passe sous ce toit où l'on garde jalousement le souvenir de la patrie mutilée, elle ne donne pas un seul conseil à Carrard qui, de son côté, ne lui demande rien ; elle a remarqué tout de suite, d'ailleurs, qu'il n'est nullement en peine pour se gouverner seul.

Le cousin de Carrard fait ce que les convenances exigent en de telles circonstances : il invite régulièrement son jeune parent qui se trouve là en compagnie d'enfants mal élevés et tapageurs dont le langage lui est d'abord complètement inconnu et ne lui devient jamais bien familier. Carrard se sent gêné dans cette maison, et peu à peu il espace ses visites davantage, ce dont on ne semble pas s'apercevoir d'ailleurs.

Chez mademoiselle Ponteur, il apprend à connaître la valeur de l'indépendance et de la liberté, chez ses parents il puise une insurmontable antipathie pour le bourgeois allemand.

Pendant tout son séjour à Mulhouse, il ne retourne pas une seule fois à Paris ; ses vacances sont employées en excursions dans les Vosges méridionales dont les beautés, pour être peu courues, n'en sont pas moins d'une grandeur imposante et d'un charme pénétrant. Mais souvent, du sommet des crêtes, il fouille les profondeurs de l'horizon dans la direction de la ville-lumière.

A quinze ans, il se fait un ami dans cette cité étrangère. Un ouvrier français qui a connu Jean-Jacques est instruit par hasard de la présence de Carrard en Alsace, et l'accoste un jour que celui-ci revenait de l'école. A partir de ce jour, le jeune homme va passer ses soirées dans un petit café en compagnie de travailleurs dont le plus jeune a un âge au moins double de celui de Carrard; chacun d'eux se croit obligé de faire quelque chose pour distraire le « pauvre enfant » qui est « si seul » : l'un lui roule des cigarettes, l'autre lui apprend à jouer au billard, le troisième lui raconte les grandes journées au cours desquelles la Commune a tenté de secouer le joug.

Carrard est instruit des aspirations et des espérances du peuple par les fils du peuple ; dès ce moment, il commence à pressentir, à voir, à penser, mais une sorte de brume enveloppe encore ses idées et ses sensations. L'école n'est pour lui qu'une prison : n'est-il pas contraint d'y étudier des choses qui lui paraissent inutiles et d'y négliger par contre des choses qui lui semblent indispensables ? Puis il n'a pas de camarades parmi ses condisciples qui ne l'aiment pas mais qui n'osent cependant se risquer à lui en donner des témoignages. Un seul le recherche, c'est Friedrich Waller, l'aîné des enfants de son cousin, qui est du même âge et de la même classe que

Carrard : garçon suffisamment doué sans aucune aptitude saillante et suffisamment froid avec une certaine sympathie pour Auban dont il s'efforce de capter la confiance. Carrard ne se livre pas facilement, et malgré cette réserve qui parfois l'irrite, Friedrich Waller n'en continue pas moins à montrer à son cousin le Parisien un intérêt où la curiosité et l'admiration entrent jusqu'à un certain point.

A dix-huit ans, Carrard Auban est un grand garçon maigre et pâle, qui paraît apathique à l'extrême mais qui est en réalité d'un tempérament ardent et passionné. Ses journées s'écoulent dans une morne résignation sur les bancs de l'école et ses nuits sont en proie à d'intenses méditations sur Dieu, l'immortalité de l'âme et toutes ces questions ardues s'imposant tôt ou tard à l'examen de tout être qui pense.

Il n'avait que quinze ans quand est arrivée de Paris la nouvelle de la mort d'Adolphe Ponteur et la perte de cet ami si sûr lui a fait verser les dernières larmes que la douleur lui ait arrachées ; deux ans plus tard, il a vu s'éteindre aussi l'excellente femme sous l'égide de laquelle il a vécu des jours si heureux, mais tout en l'aimant, elle ne lui a jamais montré une affection exubérante et démonstrative : il n'a donc jamais éprouvé pour elle qu'un respect étranger à tout sentiment.

Il passe une dernière année dans une autre famille puis il reprend le chemin de Paris, ayant dans sa poche un diplôme qui ne peut lui être bon à rien et dans le cœur une foi inébranlable en l'avenir. C'est avec la joie infinie de l'enfant retrouvant une mère tendrement aimée qu'il revoit la grande ville ; les journées lui semblent à peine assez longues pour l'admirer sous toutes les faces, bien qu'il ne fasse pas autre chose de l'aube à la nuit pour commencer. Il va par les rues au hasard, s'enivrant de cette atmosphère qui est propre à Paris et qui le rend inconscient de lui-même.

Carrard Auban cherche du travail et se réjouit de n'en pas obtenir ; il s'inquiète bien de constater que le mince capital représentant la succession de Ponteur fond rapidement dans ce désœuvrement. Il s'est logé aux Batignolles et souvent il se lève avec le soleil ; le voici musant avec délices au milieu des pelouses et des massifs égayant les squares, le voici promenant un regard circulaire sur cette place immense de la Concorde dont le sol a bu tant de sang en ces deux derniers siècles ; le voici sur les quais si larges, si lumineux ; le voici enfin qui, l'œil ébloui, les jambes rompues, se laisse aller sur un banc dans le jardin des Tuileries et s'extasie devant les jeux des enfants tout en feuilletant machinalement un

livre dont il ne voit pas les lignes. Les Champs-Élysées l'incitent à reprendre sa marche interrompue par la fatigue et il s'en va jouir des heures si douces du crépuscule au bois de Boulogne pour s'en revenir, après une courte halte dans une guinguette d'Auteuil, remonter la Seine en bateau jusqu'à la Cité et contempler avec une sorte de recueillement pieux l'évanouissement des tours de Notre-Dame dans les ombres de la nuit tombante. Rarement, il finit sa soirée au théâtre ; il préfère courir les brasseries du Quartier-Latin ou causer politique avec quelque ouvrier ou quelque boutiquier de son quartier en prenant une bouteille de vin. Mais il ne connaît pas de spectacle nocturne qui vaille celui des boulevards grouillants de vie et resplendissants de lumières. Cette période a pour lui tous les enivrements d'une lune de miel ; au sortir de tant d'années d'isolement, il se plonge avec une véritable frénésie dans ce Paris où toutes les joies semblent foisonner et ne vouloir jamais se tarir.

— O Paris ! ne peut s'empêcher de murmurer Auban, combien je t'aime, mon beau Paris ! Et que je suis heureux de t'appartenir, d'être l'un de tes enfants...

Et l'orgueil lui gonfle la poitrine et lui fait rayonner les yeux.

Voici enfin arrivé le moment où sa fringale

s'apaise et où sa bourse se vide ; sa confiance en lui-même ne s'en trouble pas et le hasard lui donne raison : il s'assied un jour aux Tuileries près d'un inconnu avec lequel il lie conversation et qui, ayant besoin d'un secrétaire, propose le poste à Carrard.

Pendant près de deux ans, il y reste, la besogne étant peu absorbante et les gages étant suffisants pour assurer la vie du jeune homme. Il n'est cependant qu'un employé médiocre, car il ne sait pas s'astreindre à opérer méthodiquement quand il n'a que des copies à faire ou une bibliothèque à classer; cette besogne lui semble fastidieuse. En revanche, il est devenu indispensable pour ainsi dire à son maître, un savant anglais qui s'est cantonné dans certaines questions spéciales, qui déploie une extraordinaire ténacité dans les recherches l'intéressant et qui fait preuve d'une singulière légèreté dans l'utilisation de ses découvertes; Carrard Auban met sur pied les ouvrages que son maître a la bizarre habitude d'écrire en français malgré une visible inexpérience de cette langue.

Cet original n'a jamais laissé supposer qu'il s'intéressait à un degré quelconque aux affaires personnelles de son secrétaire dans lequel il ne semble voir qu'un instrument de travail; et cependant, au moment de rentrer en Angleterre, il

lui remet de nombreuses lettres de recommandation — qui du reste ne sont d'aucune utilité à Auban — et une gratification en espèces assez élevée pour lui rendre les plus grands services

Auban est libre de lui-même pendant un certain temps encore, grâce à cette généreuse reconnaissance ; si au cours des deux dernières années il a suivi avec passion le mouvement social et, s'il a mis à profit toutes les occasions de se lier avec différentes personnalités de ce parti, maintenant il se jette dans la mêlée à corps perdu avec un cri de joie...

La question sociale... l'avenir de l'humanité... Auban la voit se dresser devant lui, mystérieuse et redoutable autant que les fourrés inexplorés et inextricables des forêts vierges : Carrard est jeune, Carrard est convaincu, Carrard a cette foi qui peut, dit-on, soulever des montagnes. Le chemin qu'il a fait jusque-là ne lui a montré que des sentiers battus, des champs déjà moissonnés mais ce chemin l'a conduit au seuil de cet idéal auquel il veut consacrer sa vie entière. Des rumeurs de voix humaines montent jusqu'à lui des profondeurs insondées et elles semblent protester contre les plaintes et les gémissements dont le berceau de Carrard a été entouré.

Vaillamment il se met à l'œuvre.

Il est impossible d'avoir des intentions plus no-

bles, des aspirations plus ardentes, une volonté plus énergique en se lançant dans la bataille que livre notre époque et que les prochaines générations continueront après elle. Auban n'a que vingt-trois ans, il ne voit que deux armées en face l'une de l'autre : d'un côté, ceux qui veulent le mal; de l'autre, ceux qui s'efforcent d'atteindre au bien. Ceux-là lui paraissent entièrement corrompus, voués à la pourriture, vaincus d'avance ; ceux-ci le font penser à la terre féconde d'où sortira l'avenir. Il est emporté par un courant si irrésistible qu'il est incapable du moindre examen, il ne rêve rien de plus beau que de compter parmi ceux qui provoquent au combat la société tout entière : il se sent transporté, transformé...

Tous ceux qui ont fait comme lui n'ont-ils pas passé par les mêmes sensations ?

Il assiste aux réunions et il écoute les orateurs ; plus ces derniers vont « à gauche », plus ils lui plaisent, plus il les applaudit. Il se fait recevoir dans les sociétés où vont les ouvriers ; il dévore les revues et les journaux des nuances les plus discrètes aux plus intransigeantes ; il traite en héros le premier beau parleur et en dieu le plus loquace des pseudo-défenseurs de la liberté. Jusque-là, il ne s'est pas montré bien énergique et les dernières années surtout l'ont vu quelque peu engourdi ; mais il se réveille, il travaille, il

travaille doublement : n'a-t-il pas à s'initier aux mille idées d'un monde entièrement nouveau?

Que de choses il doit s'assimiler... Il étudie consciencieusement les brochures contenant la quintessence de recherches parfois fécondes mais présentées d'une facon souvent bien étrange. Puis il s'absorbe dans une autre étude beaucoup plus ardue, celle de quelques ouvrages faisant autorité en matière de socialisme.

Ses habitudes se modifient du tout au tout, car pour rien au monde il ne voudrait ressembler à un bourgeois. Il va se loger du côté des Buttes-Chaumont, il simplifie sa mise, il prend ses repas chez les marchands de vin : ses dépenses n'en sont pas réduites c'est vrai, mais à ce dépouillement du vieil homme il n'éprouve plus ce sentiment de confusion qu'il ressentait en se trouvant mieux que ses frères les meurt-de-faim.

Fidèle à la règle de conduite qu'il s'est fixée, il se met en quête d'un travail manuel ; comme il n'a appris aucun métier, il tâtonne assez longtemps avant de trouver ce qui peut lui convenir. Enfin il entre comme typographe à l'imprimerie d'un journal socialiste et ne tarde pas à passer prote.

C'est de cette époque que datent ses premiers articles. Rien ne rapproche plus rapidement les hommes que de servir une cause commune. Les

paragraphes des programmes sont comme autant de nœuds coulants qui resserrent sans cesse leur étreinte et, avant même qu'on ait songé à faire un effort, on n'est plus maître de disposer de ses propres forces : on appartient à son parti.

C'est spontanément que Carrard Auban est entré dans cette voie. Maintenant il n'est plus qu'un soldat ayant fait le serment de suivre « quand même » le drapeau et qui va où le mène le drapeau. Peut-être sa raison regimbe-t-elle de temps à autre, mais qu'importe ; le serment est là : on n'est plus libre parce que l'on a juré de donner la liberté aux autres.

Cependant l'heure arrive à laquelle Carrard Auban reprend possession de lui-même : il constate l'incroyable confusion qui règne dans le parti, il ne peut plus fermer les yeux sur les ambitions, les envies, les haines, les platitudes qui percent de tous cotés sous les oripeaux fastueux des phrases redondantes : le parti ne vaut ni plus ni moins que les autres partis politiques.

Et il le constate en souffrant comme jamais encore il n'a souffert.

C'est qu'au fond il reste très jeune, malgré tout ; c'est qu'il ne veut pas comprendre que les chefs de parti eux-mêmes ne prennent pas au sérieux leurs mots retentissants et que « la sécurité et l'ordre public » des conservateurs, « les libertés

constitutionnelles » des radicaux, « le droit au travail » du parti ouvrier, les alléchantes promesses de justice et d'égalité de tous sont de vulgaires appâts destinés à tenter les naïfs et les ignorants, à les retenir pour obtenir le droit du plus fort à l'aide de leur appoint formidable.

Lui-même ne s'en est-il pas servi pendant une année entière de collaboration à ce journal ? N'a-t-il pas donné avec ces armes courtoises d'innombrables coups d'épée dans l'eau ? Et cependant il était loyal, lui, et cependant il avait la ferme conviction qu'il ne pouvait rien faire de mieux pour la cause des opprimés et des persécutés...

Il ne veut qu'une chose, qu'une seule chose, la liberté; et sans cesse sa raison qui proteste, son cœur qui gémit lui redisent que dans la liberté seule sont renfermés le progrès et le bonheur de la race humaine. Il passe par toutes les phases que subit le mouvement politico-social et toujours et partout il est poursuivi par la même soif inextinguible de liberté. Aucune doctrine ne le satisfait, nulle part il ne voit les hypothèses irréfutables, les conditions respectées, les garanties assurées.

Partout et toujours il est hanté par cette pensée impitoyable : ce n'est pas là la liberté – toute la liberté. Il sent croître constamment sa haine de toute autorité et il finit par renoncer à son emploi.

C'est alors qu'il se lie avec Otto Trupp rencontré déjà à différentes reprises. Par Trupp il est renseigné sur l'état du mouvement ouvrier en Allemagne et en Suisse sur lequel il savait très peu de chose; les récits de Trupp produisent une profonde impression sur lui.

On est en 1881. L'idée anarchiste se propage rapidement en France. Elle voit se rallier à elle de nombreux transfuges du socialisme — ouvriers intelligents qui pensent pour leur propre compte et qui sont mécontents de certains actes des porte-drapeaux, gens impatients pour qui la révolution, la délivrance tarde trop.

S'il n'y avait plus d'Etat, plus de religions; si l'on abolissait toutes les institutions gouvernementales, le gouvernement serait-il encore possible? Opposer la violence à la violence établie... Et Carrard médite la destruction de l'antique société, se disant que la société nouvelle, la société basée de fait sur l'égalité sortira du monceau de ces ruines.

— A chacun suivant ses mérites, à chacun suivant ses besoins...

Cette fois il a trouvé la formule qui lui convient. Dans ses rêves il édifie l'avenir de l'humanité, un avenir large, heureux, rayonnant... Tout le monde est content, tous les vœux sont exaucés, toutes les espérances sont réalisées;

le travail et l'échange sont facultatifs, rien ne les délimite plus, pas même leur valeur; la terre est toute à tous, chacun a autant le droit à posséder la terre que le droit à être homme. Il croit vivre son rêve et voir la terre se transformer en un véritable paradis.

Ce communisme, — doctrine aussi vieille que les religions qui ont cependant fait de la terre un enfer et non un éden, — ce communisme, voilà ce qu'il appelle l'anarchisme ainsi que le font ses amis...

Jamais il n'a trouvé des paroles plus entraînantes, jamais il n'a fait vibrer plus fortement ceux qui l'écoutent. Il est aux avant-postes les plus risqués du parti et dans l'impossibilité absolue d'aller plus loin. Nul ne fait plus complètement abnégation de soi-même; il déploie une activité admirable dans la propagande et l'organisation et partout il éveille des sympathies pour la cause dont il est devenu le champion le plus enthousiaste. C'est l'année la plus tumultueuse de toute sa vie; pas un jour, pas une nuit n'est accordée entièrement au repos.

Il est beaucoup trop homme d'action, il aime beaucoup trop les résultats positifs et palpables en quelque sorte pour se contenter de cette besogne hâtive et enfiévrée; d'un autre côté, la somme des connaissances acquises par l'expé-

rience va se développant chez lui sans même qu'il s'en doute. Il comprend ses compagnons de lutte et leurs récriminations violentes, et leurs cris de souffrance, et leurs imprécations furieuses. Il a sans cesse sous les yeux les malheureux qui pâtissent et se débattent contre la faim autour de lui qui jeûne souvent et souvent aussi se désespère; sans cesse aussi le luxe révoltant, le mépris cynique ne se réclamant que de la force pour tout droit. Son poing se ferme et son cœur se serre tandis qu'il enseigne avec un accent tout vibrant de conviction cette doctrine : répondre à la violence par la violence. Pour lui, le plus urgent et l'essentiel c'est de donner du pain à ceux qui ont faim, du feu à ceux qui ont froid, des vêtements à ceux qui sont nus. Les conquêtes de la science, les progrès de l'art ne sont que des choses bien secondaires à côté de ces questions primant toutes les autres questions. Il va de réunion en réunion prêchant la violence; on l'écoute avec la plus profonde attention et cependant, comme dans le plus grand nombre des cas, c'est un incident insignifiant en lui-même qui vient bouleverser toute l'existence de Carrard Auban.

La police étant intervenue pour dissoudre l'une de ces réunions dans laquelle il devait prendre la parole, l'un des agents le saisit par



le bras et le pousse brutalement contre un mur : Auban furieux riposte par un coup de poing en plein visage.

Fidèle à ce principe qui oblige le révolutionnaire à faire de la propagande aussi souvent que l'occasion s'en présente et notamment devant les juges, Carrard prononce à l'audience un discours à sensation. Si d'innombrables condamnés ont soulevé avant lui l'incompétence des tribunaux qui les frappaient, jamais jusqu'alors on n'a nié aussi énergiquement l'autorité des lois humaines. En l'entendant tenir un langage semblable, d'aucuns restent ahuris, d'autres s'indignent, d'autres encore s'amusent ; bref, on doute qu'il soit entièrement responsable et il en est quitte pour dix-huit mois de prison.

A l'heure présente les cours des pays civilisés de l'Europe ne sont plus aussi naïves : elles savent que ce langage est le fait d'un ennemi de l'ordre et elles ne commettent plus de pareils impairs.

Auban n'a encore subi que les deux tiers de sa peine quand, en 1883, le procès des soixante-six de Lyon met en émoi l'opinion publique et la force à s'occuper de ces fameux anarchistes. Le gouvernement agit en cette circonstance avec une sévérité à laquelle Auban n'eût certainement pas échappé si par bonheur il ne se fût pas déjà

trouvé sous les verrous. Désormais l'opinion publique en France est fixée sur le compte de ces rénovateurs : qui dit anarchiste dit assassin.

Quand Auban s'est senti appréhendé au collet par le sergent de ville, la violence lui est apparue dans tout ce qu'elle a d'odieux; mais que faire? il est impuissant. Cependant il a encore cette ressource de pouvoir souffrir pour la cause de l'humanité et il s'est conduit en conséquence. Il ne s'est laissé intimider ni par le sourire sceptique des juges ni par le regard effaré et stupide de l'assistance qui l'examine en bête curieuse; la sentence rendue contre lui ne l'a pas fait sourciller : dix-huit mois de prison, cela vaut-il seulement la peine d'en parler lorsqu'on se souvient de tout ce que tant d'autres ont souffert avant lui?... Et c'est d'un pas ferme et d'un air hautain qu'il entre dans sa cellule.

Jamais aucune peine ne fut subie plus péniblement au début ni supportée plus facilement à l'achèvement que celle de Carrard Auban. Tout d'abord il a cru qu'il ne pourrait vivre aussi longtemps dans cette privation de la liberté, mais il se trompait; une sorte de paix engourdissante n'a pas tardé à s'emparer de lui et cette détente était logique après les temps aussi troublés de ces dernières années. Elle lui est salutaire, elle lui fait du bien et il la sent agir sur lui comme

un calmant souverain. Plus d'émotions épuisantes, plus de discussions assourdissantes; les blessures reçues au cours de la campagne se cicatrisent peu à peu et, la guérison terminée, il se retrouve plus calme qu'il ne l'a jamais été.

Il parvient à se procurer des livres de temps à autre et, avec la réflexion à laquelle le condamne sa solitude constante, il s'assimile lentement les œuvres des grands économistes de son pays. Grâce à eux, le monde se présente à lui sous une face toute nouvelle; il est en dehors du tourbillon, il peut juger d'un esprit plus impartial les tendances diverses de son époque : c'est dans ce laps de temps qu'il rentre en lui-même.

Auban est libéré vers la fin de l'été de 1884; il est changé du tout au tout. Il a d'abord quelque peine à retrouver son équilibre car, s'il est fort, il manque d'élasticité. Les compagnons lui font fête, — excepté Trupp qui est à Londres, — mais Auban n'a plus sa belle foi des anciens jours. Ce qui le préoccupe le plus maintenant, c'est d'approfondir les vérités de l'économie politique, il veut savoir ce que l'on est en droit d'en attendre. C'est désormais pour lui la plus importante des choses et il sait qu'il ferait fausse route en basant ses études sur les discussions bruyantes des réunions, les articles pleins de lieux communs des journaux ou le fatras des brochures du parti.

Dans ces conditions le séjour de Paris lui devient désagréable, car à tout instant il y revoit des témoins de ses errements passés. Toutes ces phrases sonores et creuses ne lui inspirent plus que dégoût : il aspire au recueillement. Il accepte donc sans hésiter l'emploi qui lui est offert dans une librairie de Londres où il travaillera à la préparation d'une sorte d'encyclopédie en langue française.

Mais il ne part pas seul ; il emmène avec lui une jeune fille qu'il connaissait déjà avant son arrestation et qui lui est restée fidèle pendant qu'il était sous les verrous.

L'année qu'il passe avec elle est certainement la plus heureuse de toute la vie de Carrard ; il perd tout son bonheur le jour où elle rend le dernier soupir en donnant naissance à un enfant mort. Rien ne peut caractériser plus nettement cette femme au cœur simple, à l'esprit droit et au jugement sûr que le trait suivant :

— Avez-vous jamais fait quoi que ce soit pour le bien de l'humanité? lui demandait un communiste de son ton le plus amer.

— Bien sûr, puisque j'ai été heureuse, avait-elle répliqué.

Seul, Auban se fait plus grave et plus résolu encore si c'est possible. Il déteste et il redoute de plus en plus les rêvasseries idéalistes qu'il

accueille par des critiques impitoyables ou des sarcasmes cinglants. Il se voit en butte aux attaques de ceux-là mêmes qui l'ont applaudi au début de sa carrière et il s'en félicite. Il ne tarde pas à être gagné par le scepticisme et, si un jour il a attaché une importance trop grande aux scissions qui divisaient le mouvement, il est tenté de trop les dédaigner maintenant qu'il ne peut plus prendre au sérieux la farce politico-sociale se jouant devant lui.

Depuis qu'il s'est fixé à Londres, il consacre tous ses loisirs à l'étude de cette science nouvelle, la sociologie, qui exige autant la coopération du cœur que celle du cerveau. Ce labeur austère et absorbant le contraint à faire litière de ses vagues aspirations, à penser logiquement et à s'enquérir du sens et de la valeur des mots.

Proudhon est l'auteur vers lequel le poussent en premier lieu toutes ses sympathies. Dans Proudhon il voit un géant intellectuel dont l'esprit embrasse un champ immense, un dialecticien ardent et passionné dont il s'efforce de démêler les apparentes contradictions, le père de l'anarchie, celui auquel il faut toujours et quand même remonter dès qu'il est question de la nouvelle doctrine. La propriété c'est le vol, — voilà à peu près tout ce que la plupart des socialistes savent de Proudhon : les yeux d'Auban

commencent à se dessiller et à voir au-delà de cet aphorisme fameux.

Il découvre enfin ce que Proudhon entend sous ce mot de propriété : ce n'est pas le résultat du travail puisque lui-même ne cesse de le revendiquer contre le communisme, mais bien les privilèges garantis par la loi à ce résultat, — l'intérêt et la rente qui pèsent sur le travail et en paralysent la libre circulation. Il se rend compte que l'égalité tellè que Proudhon la veut, c'est uniquement l'égalité des droits et que la fraternité c'est, non pas le désintéressement, mais bien la connaissance intelligente des intérêts individuels vus à travers le mutualisme. Il comprend Proudhon défendant et opposant l'association libre à l'association obligatoire imposée par l'Etat, montrant la liberté qui se borne à maintenir l'égalité dans les moyens de production et dans l'échange des produits comme la seule possible, la seule juste, la seule vraie des formes sociales.

Et Auban saisit toute la différence que Proudhon fait entre la possession et la propriété. La première est juste, la seconde est injuste : le travail et sa résultante sont justes, la fructification de cette résultante qui est le capital et le monopole de cette fructification, voilà ce qui est injuste. La propriété c'est le vol... Auban voit à présent les véritables causes de l'inégalité avec

laquelle les armes pour la lutte ont été distribuées parmi les hommes : comment se fait-il que les uns soient condamnés à passer leur vie entière dans le labeur, la misère et le désespoir sous la loi de fer des salaires, tandis que les autres n'ont qu'à faire manœuvrer leurs capitaux pour voir affluer dans leurs coffres le bénéfice du travail d'autrui? C'est là ce qu'Auban peut dire depuis qu'il s'est livré à ces études si ardues et si attachantes cependant.

Il a remarqué que ces derniers — une minorité — ont à leur disposition d'antiques préjugés pour contraindre la majorité à s'incliner devant leurs privilèges ; il a remarqué encore que l'État rend possibles ces deux choses : maintenir les uns dans l'ignorance de leurs intérêts et donner aux autres moins ignorants la facilité de frustrer les premiers.

Et il en a conclu que la doctrine à enseigner ce n'est pas celle du renoncement et du devoir, mais bien celle de l'égoïsme et des intérêts personnels : cette conclusion a révolutionné de fond en comble les idées de Carrard Auban sur la question sociale.

Pour lui, si cette question peut être résolue un jour ou l'autre, elle ne peut l'être que sur ce terrain ; pour lui, tout le reste n'est qu'utopie ou esclavage déguisé.

Lentement il se sent grandir pour cette liberté qu'il a découverte et dont il jouit avec celle qu'il aime malgré le joug qui s'appesantit sur lui pendant la journée. Puis, quand il se retrouve seul, il se sent plus isolé mais aussi plus serein et plus fort que jamais il ne l'a été.

Il continue à considérer Trupp comme son meilleur ami, car il a appris à apprécier sans cesse davantage l'énergie, la ténacité et l'instinctive délicatesse qui sont les grandes qualités d'Otto. Toutefois ils ne se comprennent pas toujours parfaitement. Trupp persiste à voir les hommes tels qu'ils devraient être, Auban en est au contraire arrivé à cette certitude que rien n'est plus difficile que de rendre heureux des hommes se refusant à le devenir.

Il espère tout du lent progrès de la raison humaine et Trupp n'attend rien que de la révolution; Auban est rentré en possession de lui-même tandis que son ami s'enfonce, se noie de plus en plus dans les généralités et dans la masse; Trupp s'est voué tout entier à la cause qu'il a embrassée et sait ne plus s'appartenir, Auban se dit que la liberté n'oblige à rien.

C'est ainsi que l'un déploie une activité de plus en plus dévorante, semblable au coursier que harcèle constamment l'éperon du cavalier ou au soldat que poussent en avant les ordres de son

capitaine, et que l'autre prend de plus en plus confiance dans la tactique diamétralement opposée qui consiste à laisser l'ennemi donner l'assaut pour le battre plus sûrement. Pour l'un le salut viendra de la lutte sanglante et pour l'autre d'un combat où pas une goutte de sang ne doit être versée.

V

LES CHAMPIONS DE LA LIBERTÉ

Auban se redressa vivement, car on avait frappé. Le boy du bar venait, ainsi qu'il le faisait tous les dimanches, d'entre-bâiller la porte avec un respectueux :

— Sir ?...

— Repassez dans une demi-heure, répondit Carrard.

Il tira sa montre et vit qu'une grande heure s'était écoulée dans ces songeries. Cinq heures n'allaient pas tarder à sonner ; il alluma une grosse lampe qu'il posa sur la cheminée et qui éclaira la chambre entière déjà envahie par les ombres de la nuit tombante ; il ranima le feu et

traîna la table devant la fenêtre de manière à laisser libre le centre de la pièce où une dizaine de personnes au plus auraient maintenant la place suffisante pour s'asseoir en hémicycle.

Et il promena son regard autour de cette chambre à laquelle les rideaux bien clos des fenêtres, la flamme claire du foyer et la lumière douce de la lampe donnaient un aspect presque confortable.

Mais que l'aspect était bien différent de celui que présentaient les deux petites pièces du logement occupé dans Holborn au temps où sa femme vivait encore... Elle savait mettre tout le monde à l'aise, faire causer le plus taciturne, contraindre le plus bavard à écouter, éveiller l'intérêt du plus indifférent sans qu'aucun pût se douter de l'influence qu'il subissait. Il arrivait souvent alors que des femmes assistassent aux réunions, mais celles-ci n'en gardaient pas moins leur bon air de franchise décente et de cordiale simplicité.

Ces réunions avaient dû forcément s'interrompre pendant la courte maladie de la pauvre chère et la mort de celle-ci y avait laissé ensuite un vide immense. Carrard n'avait pu se décider à y renoncer définitivement toutefois, car c'était elle qui en avait eu la première idée.

On revint donc; personne ne parla de celle qui

manquait à tous ceux qui l'avaient connue. Que de gens déjà avaient franchi son seuil en ces deux années — une centaine peut-être... Presque tous étaient plus ou moins engagés dans le mouvement social international mais, avec des idéaux aussi variés que les voies par lesquelles ils en poursuivaient la réalisation. L'unique point de contact qu'ils avaient réellement entre eux, c'est que tous souffraient du présent état de choses et désiraient l'avènement d'un ordre meilleur.

Certains reprochaient à Auban d'ouvrir trop facilement sa porte et lui en faisaient même une sorte de crime, quelque chose comme une trahison.

— Trahison envers qui ? leur avait-il demandé un jour en souriant ; je n'ai prêté serment de fidélité à personne.

Il n'avait plus revu ces sempiternels phraseurs, ces hommes à partis et ces fanatiques orthodoxes qui veulent bien admettre leur prochain au ciel de la liberté mais à condition cependant que leur idéal de liberté soit adopté par le prochain. Le noyau des assidus était constitué par quelques amis personnels de Carrard ayant reconnu comme lui que la liberté est tout simplement l'indépendance réciproque, la possibilité pour chacun d'être libre à sa façon.

Habituellement on parlait français ; l'anglais

n'était employé que si des personnes de cette langue se trouvaient au nombre des visiteurs, ce qui d'ailleurs était assez fréquemment le cas. Des étrangers venaient souvent aussi, surtout en ces derniers temps. Auban ne demandait à personne de revenir mais la franche poignée de main avec laquelle il prenait congé de chacun laissait entendre suffisamment à tous que le dimanche suivant ils seraient également les bienvenus. Le droit de présentation était accordé à tout le monde et dans la plus large mesure : parfois on en usait si bien que les chaises manquaient. Parfois aussi Carrard n'avait qu'un ou deux de ses amis.

Ordinairement la conversation était générale et roulait sur une question à l'ordre du jour, mais il arrivait aussi que la discussion s'émiettait et que de petits groupes se formaient : deux ou trois idiomes différents bourdonnaient alors dans l'air.

Un jour il était même venu un individu que personne ne connaissait et qui plus tard fut démasqué — un espion. La rage de découvrir partout des complots, des bombes, des comités exécutifs l'avait égaré là. Après s'être ennuyé ferme pendant quelques heures, il s'était éclipsé — se jurant bien sans doute qu'on ne le reprendrait plus dans un pareil guêpier, car il n'avait plus reparu.

Quelques cerveaux brûlés avaient éprouvé la même déception. Pour eux qui considéraient comme un exploit héroïque le fait de lancer une bombe explosive, c'était perdre un temps précieux que de s'attarder à la recherche des causes de la misère humaine. Et rien n'égalait le souverain et compréhensible mépris avec lequel ils traitaient l'anarchisme philosophique, cinquième roue du char dans la question de l'affranchissement des peuples.

En règle générale, Auban se tenait en dehors de la discussion. S'il se décidait à intervenir de temps à autre, c'était quand il voyait l'entretien dégénérer en une de ces vaines querelles de mots qui s'éternisent et n'aboutissent à rien.

Mais cette fois il avait résolu de céder aux instances de ses amis et de montrer clairement les antinomies de deux doctrines dont la confusion illogique produit un enchevêtrement inextricable de contradictions et de lois obscures. Il voulait cette fois dissiper les derniers malentendus qui pouvaient exister encore sur lui et sur ses convictions, engager ainsi une lutte à laquelle il comptait bien vouer désormais ses forces les plus précieuses.

Auban regarda l'heure avec une certaine impatience ; au même instant on frappa de nouveau et un homme qui lui était complètement inconnu

s'avança vers lui en se nommant et en lui présentant une lettre.

Carrard le fit asseoir et parcourut rapidement la missive. Elle était vive et spirituelle, émanant d'ailleurs d'un écrivain qui était une personnalité dans la presse parisienne et qui s'y était fait redouter par sa causticité doublée d'un grand talent. Il dirigeait maintenant uu journal antiministériel très important, mais Auban s'était autrefois trouvé fréquemment avec lui dans la défense des droits des travailleurs.

Mitigée de regrets et de railleries, cette épître passait avec une grâce parfaite des souvenirs encore vivaces aux résultats acquis de son auteur. Elle recommandait à la bienveillance d'Auban un ami qui se sentait attiré par l'étude du mouvement social « comme le papillon par la flamme » et désirait profiter d'un court séjour à Londres pour s'édifier aussi complètement que possible sur l'anarchisme : nul plus qu'Auban n'était à même de le renseigner exactement. Lui-mêmc, disait-il, était trop absorbé par le présent pour être séduit encore par un avenir regardé comme perdu. Puis, après des vœux pour le succès de l'entreprise littéraire confiée à Auban et une dernière allusion pleine de fine ironie à de communes folies « dépouillées de tout leur charme par la main brutale de la vie », la

lettre se terminait par les politesses d'usage.

Auban adressa quelques questions à son visiteur au sujet de cet ancien compagnon de lutte qu'il avait quelque peu perdu de vue et se mit tout à la disposition du nouveau-venu. Celui-ci était d'une élégance sobre, d'un tempérament calme et ferme qui le rendaient très sympathique à Carrard. Puis n'apportait-il pas dans cette chambre un peu de l'atmosphère de Paris ?...

— Vous désirez, dit Auban, que je vous donne quelques explications sur les théories de l'anarchisme : auriez-vous l'obligeance de me dire d'abord ce que vous avez entendu par anarchie jusqu'à présent ?

— Volontiers, mais je dois vous avouer que mes idées ne sont pas bien nettes à ce sujet — je pourrais même affirmer que c'est tout le contraire. Un chaos plein de sang et de fumée, un amoncellement de ruines, la dislocation de tous les liens qui rattachaient les hommes entre eux — le mariage, la famille, l'Eglise, l'Etat — une humanité s'entre-déchirant dans un désordre inouï...

Auban souriait à cette description qui ne lui était que trop familière.

— ... Voilà à peu de chose près ce que serait l'anarchie si l'on en croit notre presse, nos politiciens, nos encyclopédies et nos professeurs d'é-

conomie sociale. J'avouerai encore que tout cela m'a paru ou des calomnies de gens intéressés à compromettre la cause, ou des contes à dormir debout répandus parmi les masses.

— Et vous aviez raison.

— D'un autre côté, la société idéale, idyllique et paradisiaque composée d'individus vivant dans la plus parfaite harmonie, sacrifiant leurs propres intérêts à l'intérêt commun me semble bien irréalisable et bien en contradiction avec la nature humaine.

— Je suis de votre avis, fit Auban qui continuait à sourire.

— Vraiment? reprit son interlocuteur qui ne pouvait en croire ses oreilles, n'est-ce pas là pourtant l'idéal de l'anarchiste?

— Non, c'est l'idéal de son antipode, l'idéal du communiste.

— Je pensais que l'un et l'autre avaient le même but...

— Ils sont aussi différents l'un de l'autre que le jour et la nuit, la vérité et l'erreur, l'égoïsme et l'altruisme, la liberté et l'esclavage.

— Mais tous les anarchistes que je connais sont communistes.

— Erreur : ce sont des communistes qui se disent anarchistes.

— Alors, suivant vous, il n'y aurait pas d'anarchistes en France ni même en Europe?

— Il y en a, mais en très petit nombre et dispersés çà et là. Cependant tout individualiste convaincu est un anarchiste.

— Et le mouvement actuel qui fait tant parler de lui?...

—... N'est pas autre chose qu'un mouvement anti-individualiste, par conséquent anti-anarchiste. Je vous le répète, il est essentiellement communiste.

Auban s'aperçut de l'étonnement dans lequel ses paroles plongeaient l'étranger : celui-ci était venu s'enquérir de la direction et de la distance le séparant d'un but déterminé, et voilà que dès les premiers pas on lui criait casse-cou. Ses traits exprimaient une telle gravité et trahissaient une telle tension d'esprit que Carrard ne mit plus en doute un seul instant l'intérêt que son interlocuteur portait à cette thèse.

Il y eut une courte pause pendant laquelle Auban attendit tranquillement que le visiteur reprît la conversation.

— Me permettez-vous de vous demander à présent ce que vous entendez par anarchie? dit-il enfin.

— Certainement. Vous savez que « anarchie » est un mot dérivé du grec et signifie exactement

« absence d'autorité ». L'état d'anarchie est donc identique avec l'état de liberté, car il est évident que je suis libre si je n'ai au-dessus de moi aucune autorité à laquelle il me faille obéir. L'anarchie c'est par conséquent la liberté. Reste maintenant à définir celle-ci et je reconnais que je ne puis le faire qu'en ces termes : la liberté est constituée par l'absence de toute violence agressive et de toute contrainte.

Il s'arrêta quelques secondes comme pour laisser à l'autre le temps de bien saisir le sens de ces mots prononcés d'une voix nette détachant soigneusement les syllabes, puis il poursuivit :

— L'État, c'est la violence organisée. Il a pour essence même la violence et le vol pour privilège. Il s'appuie sur la spoliation de l'un en faveur de l'autre. L'anarchiste considère l'État comme son plus grand, voire même comme son seul ennemi. La première des conditions de la liberté c'est que chacun puisse prétendre au produit intégral de son travail. Et, de fait, l'indépendance économique est la première chose que réclame l'anarchiste. Il veut avant tout la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme. Cette exploitation deviendra impossible le jour où chacun pourra se procurer librement et gratuitement les moyens nécessaires à l'échange des produits du travail, le jour où le capital ne sera plus grevé de l'intérêt

reconnu et défendu par la loi, le jour où le crédit sera gratuit, organisé sur le principe de la mutualité; le jour où le marché sera libre et ne connaîtra plus aucune entrave à l'échange d'individu à individu ou de pays à pays; le jour où le sol sera libre et laissé à la disposition de quiconque voudra l'utiliser sans qu'un autre puisse le revendiquer pour lui-même; le jour enfin où la liberté du travail sera.

— Si je vous comprends bien, dit l'étranger après un nouveau silence, vous tendez au « laissez faire, laissez aller » des partisans de la concurrence libre.

— L'inverse conviendrait mieux : ce sont eux qui marchent dans notre sillon, mais nous les avons de beaucoup distancés. S'ils veulent être logiques avec eux-mêmes, ils en arriveront infailliblement là où nous en sommes arrivés. Ils prétendent préconiser la concurrence libre; en réalité ils n'intercèdent qu'en faveur de la concurrence entre pauvres, puisqu'ils monopolisent le capital et le soustraient à la concurrence en le plaçant sous la protection de l'État. Nous autres, au contraire, nous voulons le populariser, nous voulons que chacun puisse être capitaliste grâce à la liberté du crédit, nous voulons forcer le capital à ne pas se désintéresser de la concurrence.

— Ces idées sont nouvelles...

— Pas autant qu'on se le figure généralement, mais elles semblent très neuves à une époque où l'on n'attend plus le salut que d'en haut et où l'on ne veut pas voir que la question sociale, pour être résolue, exige l'initiative de l'individu se décidant à faire ses affaires lui-même au lieu de s'en rapporter aux autres pour ce soin.

— Il ne m'est pas possible en ce moment de pénétrer jusqu'au sens le plus intime de vos déductions, vous le comprendrez, mais je ne crois pas me tromper toutefois en concluant que vous répudiez toute obligation de soumission à la volonté d'un tiers et tout droit, quel qu'il soit, d'imposer une volonté à un tiers?

— Je réclame le droit de disposer de ma propre personne comme je l'entends, répliqua Auban en soulignant énergiquement chaque mot pour ainsi dire ; je ne demande aucun droit à la société : qu'elle agisse de même envers moi. Notez que je dis société comme j'aurais dit État, communauté, patrie ou humanité ; le terme m'importe peu.

— Vous allez loin : ce n'est ni plus ni moins qu'un reniement de l'histoire entière.

— Je renie le passé dont j'ai fait mon profit — et il n'en est pas beaucoup qui peuvent en dire autant ; — je renie toutes les institutions

humaines basées sur la violence. Elles ont moins de valeur à mes yeux que mon individualité.

— Mais elles vous dominent...

— Pour le moment, oui ; mais un temps viendra où elles succomberont à leur tour. Car leur force ne réside-t-elle pas dans la folie générale ?

Auban se leva ; ses traits anguleux dénotaient un orgueil paisible et serein.

— Vous croyez donc au progrès de l'humanité dans la voie de la liberté ?

— Je n'y crois pas ; malheur à celui qui croit... Je le vois, je le vois comme l'on voit le soleil éclairer la terre.

Le visiteur se leva à son tour ; Auban le retint en disant :

— Si vous en avez le temps et l'envie, restez encore quelques instants. Comme tous les dimanches, j'attends un certain nombre de mes amis et la discussion de ce soir sera de nature à vous intéresser — du moins je le suppose.

— J'accepte avec le plus grand plaisir. Je ne me serais pas consolé d'avoir manqué un régal semblable après des prémisses aussi alléchantes.

La conversation retomba sur Paris et sur quelques personnalités du monde parisien. Auban se renseignait surtout à propos des dessous qu'il y a en toutes choses et que les journaux ne donnent pas toujours.

Puis les habitués arrivèrent. Ce fut d'abord le docteur Hurt, un médecin anglais qui avait soigné la femme d'Auban et qui ne manquait pas une réunion depuis cette époque. Assez brusque de façons et peu causeur, il se montrait sans artifices ce qu'il était réellement : volonté inflexible, ironie facile, scepticisme impitoyable. Auban l'estimait infiniment et ne s'entretenait plus volontiers avec personne qu'avec cet impassible Anglo-Saxon dont la logique ne reculait devant aucune conséquence.

On causa en anglais pendant quelques minutes, car le Français connaissait cette langue. Hurt avait pris sa place favorite au coin du feu et chauffait son large dos tout en maugréant contre les brouillards et la fumée de Londres qui recèlent toutes les maladies dans leurs profondeurs.

Il fut interrompu par l'arrivée de M. Marell accompagné d'un jeune homme de quelque vingt ans qui, partagé entre la timidité et la curiosité, osa à peine mettre sa main dans la main tendue d'Auban.

— Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Marell ?

— Well, je vous présente une jeune recrue de la lutte sociale — un poète allemand que vous avez vu, si je ne me trompe, au meeting de pro-

testation et qui brûle de faire connaissance avec vous.

Auban sourit : c'était l'habitude du bon vieillard d'amener sans cesse de nouveaux adeptes qu'il avait découverts on ne savait où. Non seulement l'excellent homme était incapable de répondre par un refus à une demande quelconque, mais il allait souvent encore au devant des vœux qu'il pressentait. C'était sans doute ce qui avait eu lieu en cette occasion. Constamment en route d'un continent à l'autre pour ainsi dire, M. Marell connaissait personnellement la plupart des gens marquants engagés dans le mouvement social des deux mondes comme la plupart le connaissaient et l'aimaient. Aussi c'était lui qui usait le plus largement du droit de présentation — ce dont Auban ne pensait nullement à lui faire un crime d'ailleurs.

— Je comprends cela, riposta celui-ci, les poètes ont toujours été les partisans et les défenseurs de la liberté et je sais que les poètes allemands ne font pas exception à la règle, tant s'en faut. Je me souviens avec plaisir des vers magnifiques de Freiligrath ; connaissez-vous rien de plus beau que les poèmes « La Révolution » et « Les Morts aux Vivants » ?

— Et « La Bataille du Poirier » ? intercala le jeune homme dont les yeux étincelèrent.

— Drôles de corps que ces Allemands, grommela le docteur, ils viennent au monde sur la terre de l'individualisme et se conduisent en véritables chiens couchants. Je ne comprends pas qu'un homme puisse se tenir debout au milieu de tous ces pleutres.

— Aussi émigrent-ils en quantité, fit l'Américain ; ils arrivent chez nous par régiments.

La porte s'ouvrit de nouveau et Trupp entra. De son air grave habituel, il salua d'un léger signe de tête. Il fut suivi immédiatement d'un nihiliste russe dont personne ne savait le nom mais dont les coreligionnaires faisaient le plus grand cas et enfin d'un partisan de la « Liberty » de New-York avec lequel Auban s'entendait encore moins qu'avec Trupp, mais qu'il n'en recevait pas moins avec un plaisir visible.

Quelques minutes plus tard apparaissait le dernier de ceux qui devaient se trouver réunis chez Auban ce soir-là. C'était un véritable colosse dont les yeux bleus et les cheveux blonds révélaient l'origine scandinave : il appartenait au parti tout jeune encore du socialisme suédois mais avait les plus vives sympathies pour l'anarchisme. A l'entendre il n'y avait entre les socialistes de son pays et les anarchistes qu'une divergence bien faible : les uns tendaient par des réformes politiques au but que les autres pour-

suivaient par la violence. Comme il commençait à trouver les réformes trop lentes, il était assez tenté d'opter pour la violence. C'était le type parfait de ce que l'on est convenu d'appeler le socialiste par sentiment.

On forma le demi-cercle autour de la cheminée et le boy vint s'informer à nouveau de ce que ces messieurs désiraient. Auban avait adopté cette manière de procéder parce qu'il la jugeait fort commode et que chacun restait libre de prendre ce qui lui convenait. Tout le monde s'en trouvait bien.

La conversation s'anima rapidement.

Auban évitait les présentations cérémonieuses entre ses visiteurs ; il avait en revanche une façon à lui de les faire connaître suffisamment l'un à l'autre au cours de l'entretien. Chacun ne tarda donc pas à être renseigné sur ceux d'entre eux qui ne lui étaient pas encore connus. Le docteur parlait peu et écoutait bien, ce qu'on était accoutumé à lui voir faire d'ailleurs. Le Russe se tenait également en dehors de la discussion : il restait songeur, les yeux baissés, ne perdant pas un seul des mots qui lui frappaient les oreilles, paraissant chercher un sens mystérieux et plus profond dans chacun d'eux. C'était la quatrième réunion à laquelle il assistait, bien qu'il fût venu chez Auban pour la première fois

quatre semaines auparavant. L'amabilité de M. Marell dont la grave douceur était inaltérable, et le sans-façon cordial de Carrard mettaient tout le monde à l'aise et ne permettaient pas à la conversation de tomber.

Comme le plus grand nombre fumaient, la chambre fut bientôt pleine d'une fumée épaisse dont les spirales blanches s'enroulaient autour de ces fronts sévères avant d'aller ouater le plafond.

Une pause venait de se produire et les verres d'être remplis quand Auban, qui était assis entre le visiteur français et le poète allemand, se pencha en avant et dit :

— Nous avions l'intention, Trupp et moi, de vous demander, messieurs, de donner une heure à l'examen de cette question : Qu'est-ce que l'anarchisme ? Il ne s'agit pas, je dois vous en prévenir, de l'examen d'un point nettement déterminé mais bien d'une discussion sur les principes fondamentaux de l'anarchisme. Nous sentons tous deux qu'une explication sur ce sujet est devenue absolument nécessaire.

Il se tut, attendant un assentiment. Le silence se fit aussitôt et les assistants ayant consenti d'un simple mouvement de la tête, Auban reprit :

— Quoi ! pense peut-être l'un ou l'autre de vous, une discussion sur les principes fondamentaux

de l'anarchisme ? Mais ces principes sont fixés depuis longtemps, cela ne fait l'ombre d'un doute pour personne. Eh bien, je vous l'affirme, il y a doute et vous pouvez m'en croire. Bien que ce mot d'anarchisme ait été prononcé pour la première fois il y a de cela une cinquantaine d'années, bien qu'au cours de ce demi-siècle il ait eu droit à figurer dans l'histoire de la civilisation de toutes les nations européennes, bien qu'il ait commencé à avoir sa propre histoire, bien qu'il y ait actuellement dix mille personnes en Europe et autant en Amérique se disant anarchistes, malgré tout cela il est infiniment restreint le nombre de ceux qui comprennent bien l'anarchisme.

Je vous dirai sans plus tarder quels sont ceux-là. Ce sont les penseurs de l'individualisme assez conséquents avec eux-mêmes pour appliquer leur système philosophique à la société ; ce sont quelques hommes hardis, ayant leur valeur, ne s'inféodant à aucun parti et vivant là-bas à Boston, la cité la plus intelligente et la plus cultivée de l'Ouest américain, la ville qui posséde le seul organe anarchiste ; ce sont enfin de rares disciples de Proudhon éparpillés à travers le monde pour lesquels n'est pas mort ce génie que le socialisme s'imagine bêtement avoir enterré.

— Vous pourriez ajouter, fit Hurt, que cer-

tains des accapareurs du capital se rendent à peu près compte de ce qui les maintient sur l'eau et qu'ils ont le bon esprit de ne pas faire tout à fait fi de leur plus redoutable ennemi.

— Alors nous autres ouvriers qui avons porté fièrement le nom en dépit de toutes les persécutions nous ne serions pas des anarchistes ? demanda Trupp avec vivacité.

— D'abord l'anarchisme n'est pas une question de classe : il relève de tout individu, ouvrier ou non, à qui la liberté est chère. Ensuite — et Auban se leva et vint se placer dans le demi-cercle de ses auditeurs pour continuer le front haut, la voix forte : — ensuite je prétends que ces ouvriers dont tu parles, Otto, ne sont pas des anarchistes. C'est pour le démontrer que je vous ai priés de m'écouter : une demi-heure me suffira.

— Parle le premier, répliqua Trupp qui paraissait fort calme; je répondrai quand tu auras fini.

— Je puis dire que je n'ai jamais voulu qu'une seule chose : la liberté. J'ai suivi jusqu'au bout plus d'une théorie, j'ai compté parmi les fervents du socialisme, mais je me suis finalement retiré de tout pour me livrer à de nouvelles études et je sens que je touche au terme suprême de toutes les recherches — le *moi*.

« J'éprouve maintenant une certaine répugnance

à parler en public. Il est passé le temps où les mots coulaient comme de source chez moi précisément parce que les idées y étaient moins abondantes, et j'ai renoncé à un privilège dont usent et abusent les jeunes gens, les femmes et les communistes. Mais l'heure est venue de réduire impitoyablement à leur valeur de puérils efforts tendant à grouper théoriquement des principes qui hurlent de se voir réunis. Il s'agit de prendre position, nettement, d'opter pour l'un et par conséquent contre l'autre — d'être pour ou contre la liberté. Mieux vaut un franc ennemi qu'un ami déloyal. »

Tout cela était dit d'un ton si énergique que l'impression produite fut considérable : chacun sentait que le moment était grave. Chacun écouta donc avec la plus grande attention, non seulement les explications mais encore la discussion avec Trupp qu'entraînèrent ces explications et, à l'exception de rares interruptions, les deux antagonistes prirent seuls la parole.

Les mots tombaient lentement, soigneusement accentués des lèvres d'Auban ; tout malentendu était d'autant plus difficile avec lui qu'il appuyait encore d'une façon très sensible sur les expressions ou les phrases auxquelles il attachait une importance particulière. Trupp parlait au contraire avec toute l'ardeur vibrante d'un cœur

assoiffé de justice. Quand il se heurtait à des obstacles que la raison ne pouvait lui faire franchir, il s'envolait audacieusement sur les ailes d'espérances que rien ne décourageait. L'un et l'autre s'exprimaient en français; il n'était personne parmi les assistants qui ne comprît suffisamment cette langue.

Auban reprit — si lentement qu'il semblait lire ou réciter:

— J'affirme que le mouvement social contemporain est en proie à des déchirements intérieurs chaque jour plus grands et plus visibles. L'idée nouvelle de l'anarchisme se sépare de l'idée ancienne du socialisme. Les partisans de l'une et les fidèles de l'autre forment maintenant deux camps bien distincts. Il s'agit, ainsi que je vous le disais, de prendre ses quartiers dans l'un ou dans l'autre et c'est ce que nous ferons aujourd'hui si vous le voulez bien. Voyons donc d'abord à quoi tend le socialisme et à quoi tend l'anarchisme.

Quel est le but du socialisme?

J'ai constaté qu'il est très difficile de donner une réponse satisfaisante à cette question. J'ai suivi attentivement le mouvement depuis une dizaine d'années et je l'ai étudié de près dans deux pays bien différents, et cependant je ne suis pas arrivé à me faire une idée claire et nette des

fins du socialisme. S'il en avait été autrement je compterais encore probablement au nombre de ses adeptes.

De quelque côté que je me sois tourné, j'ai obtenu deux réponses qui sont loin de se confondre. L'une dit : « Il serait ridicule de vouloir fixer dès à présent un avenir que nous ne faisons que préparer ; laissons ce soin à ceux qui viendront après nous. » L'autre affiche moins de modestie ; elle fait de l'homme un ange et de la terre un paradis où règnent la liberté, la paix et le bonheur : le tout se développe avec la rapidité d'un champignon et constitue la société future. La première de ces deux réponses est celle des collectivistes, des démocrates socialistes et des socialistes d'Etat ; la seconde est celle de ces communistes libres qui s'intitulent anarchistes et de ces rêveurs imprégnés de christianisme qui n'appartiennent à aucun parti et sont plus nombreux qu'on ne le croit généralement. La plupart des philanthropes et des fanatiques religieux doivent être rangés dans cette dernière catégorie. Il me faudra forcément ne pas en tenir compte dans ce rapide exposé où je veux ne point sortir de la plus stricte réalité et prendre par conséquent les hommes tels qu'ils ont été, tels qu'ils sont et tels qu'ils seront toujours. Bien qu'ils aient fait peau neuve tous les dix ans au cours

de notre siècle et se soient réclamés de Bakounine après avoir juré par Babeuf, par Cabet, par Weitling et par tant d'autres, les communistes libres ou révolutionnaires n'auraient jamais pu revendiquer une si large place s'ils n'avaient eu recours à une tactique qui, en ces douze dernières années, a traîné dans la fange et dans le sang ce nom d'anarchistes dont ils se sont affublés. Quant aux utopistes de la philanthropie, c'est là une espèce qui ne disparaîtra pas tant que l'Etat sera là pour cultiver la misère.

En laissant donc de côté les fantaisistes et en ne prenant en considération que ce qui relève directement de la raison, je pense que l'on peut interpréter ainsi les aspirations des socialistes : mise en commun de tous les moyens de production et réglementation systématique de la production dans l'intérêt de la généralité. Cette mise en commun et cette réglementation devront se faire conformément aux vœux de la majorité absolue par l'intermédiaire de délégués désignés par elle.

Tel est le premier article du credo des socialistes de tous les pays. J'entends, et j'insiste sur ce point, j'entends des socialistes qui ne passent pas par-dessus les exigences de la vie réelle.

Je ne puis m'étendre, vous le comprendrez, ni sur la possibilité de réaliser ces théories — dont

l'application ne pourrait se faire qu'au prix d'un terrorisme sans exemple et d'un écrasement complet de l'individu auxquels je ne crois pas — ni sur les conséquences incalculables qu'une dictature absolue et même passagère de la majorité aurait dans la marche de la civilisation.

A quoi bon d'ailleurs? Il me suffira de rappeler à votre souvenir les conditions sociales dont nous souffrons tous en ce moment, de vous citer les privilèges que l'Etat reconnaît au capital et à la propriété, les luttes intestines du travail laissé à la merci du capital. Il me suffira de faire allusion à ces choses pour vous montrer combien serait nulle et de nulle valeur la liberté économique et individuelle le jour où ces monopoles particuliers se fondraient dans un monopole unique, général, absolu au profit de la communauté. Ce qui est aujourd'hui une exploitation violente de la majorité par la minorité serait demain une exploitation ni moins violente ni plus justifiée de la minorité par la majorité. L'oppression du faible par le fort deviendrait l'oppression du fort par le faible. Et dans les deux cas on se trouve en présence d'un pouvoir privilégié ne faisant que ce qui lui plaît.

Le meilleur des résultats que le socialisme puisse atteindre se réduit donc à une interversion des pouvoirs.

Par contre, quel est le but de l'anarchisme?

En poursuivant la succession logique des idées émises, je répondrai que l'anarchisme tend à la suppression de toute autorité ayant pour conséquence la classification des hommes en exploiteurs et en exploités.

Toute autorité se base sur la violence et qui dit violence dit injustice. Il n'y a de justice qu'en la liberté, absence de toute violence et de toute contrainte. La liberté repose sur l'égalité des conditions de la vie pour tous les hommes. Dresser sur cette base de l'égalité un homme libre, indépendant, maître de lui-même, ne demandant à la société que le respect de sa liberté, ne reconnaissant d'autre loi que la loi qu'il se fait de respecter la liberté d'autrui : voilà l'idéal de l'anarchie.

Quand cet homme s'éveillera à la vie, l'Etat aura vécu. La société se substituera aux gouvernements, les associations libres à l'Etat, les contrats libres aux lois coërcitives. La concurrence libre, la lutte de tous contre tous commencera alors. Les notions factices de force et de faiblesse s'effaceront dès que les voies seront libres et que l'on aura éprouvé le sincère égoïsme en vertu duquel le bien-être de l'un ne va pas sans le bien-être de l'autre. Dès que les privilèges maintenus par l'Etat auront disparu avec lui, l'individu

pourra prétendre au produit intégral de son travail et ainsi se trouvera réalisée la première des conditions de l'anarchisme — condition qui lui est commune avec le socialisme.

Vous voulez savoir quand je serai à même de m'assurer le produit intégral de mon travail? s'interrompit Auban qui avait rencontré le regard interrogateur de son compatriote ; quand il me sera possible d'échanger ce produit contre un autre de même valeur, au lieu d'être dans la nécessité comme aujourd'hui de le vendre, c'est-à-dire de m'en laisser voler une partie.

Avec la disparition de la violence, le capital se voit dans l'impossibilité d'arracher au travail le tribut que celui-ci lui paie actuellement; force lui est donc de prendre part à la lutte, de s'utiliser en prêts contre une rémunération que la concurrence réduira à la plus infime proportion. Car les banques rivaliseront entre elles dans la multiplication des moyens d'échange et rendront impossible l'accumulation des capitaux dans la main de celui-ci ou celui-là.

La fructification du capital tue le travail; c'est un vampire qui l'épuise. Supprimez-la et le travail est libre.

Et vous verrez combien elle est riche la nature, notre mère, quand elle ne sera plus tenue en bride par les institutions antinaturelles d'une

organisation tyrannique qui, sous prétexte de veiller au bien public, achète au prix de la misère d'une population tout entière le luxe effréné d'une dérisoire minorité. Vous verrez que le bien-être individuel correspond au bien public, avec cette nuance cependant que le second dépend du premier et non le premier du second.

L'anarchisme veut cela — et rien que cela : la disparition de tous les obstacles artificiels qui se dressent entre l'homme et la liberté, l'homme et et son semblable sous les formes toujours les mêmes du communisme, avec ce mensonge, le plus abominable de tous les mensonges, que l'individu ne doit pas vivre pour lui mais pour la collectivité.

J'ai confiance dans la puissance de la raison qui a déjà commencé son œuvre de déblaiement et j'attends tranquillement l'avenir. Il se peut que la liberté soit lointaine encore, mais elle viendra. Elle est la nécessité inéluctable à laquelle l'homme pris individuellement a toujours aspiré et aspirera toujours. Car la liberté n'est pas un état de repos mais bien un état d'activité, de même que la vie est non un état de sommeil mais un état de veille dont nous ne sommes relevés que par la mort.

La liberté sous le nom de l'anarchisme pose sa condition suprême en exigeant l'indépendance de

l'individu. C'est sous ce nom qu'elle livrera sa dernière bataille avec tout homme disputant sa propre personne à l'univers socialiste en voie de formation à l'heure actuelle. Nul ne pourra se désintéresser de la lutte, chacun sera contraint de prendre parti pour ou contre : la question de la liberté est une question économique. »

Depuis longtemps déjà Auban n'avait plus son air d'indifférente supériorité, et ces dernières phrases avaient été prononcées avec une vivacité émue. Ses auditeurs semblaient partagés entre des impressions diverses : aucun d'eux ne lui donna la réplique immédiatement.

— J'ai donc agi en conséquence pendant ces deux dernières années, ajouta-t-il encore, et je vous ai dit où j'en étais. Ai-je été assez clair pour me faire comprendre? je l'ignore, mais je sais que ma place est en dehors de tous les partis de l'époque. Ce que je cherche et ce que je trouverai, c'est l'individu... toi, et toi, et toi... tous ceux qui après être passés par les mêmes alternatives sont arrivés aux mêmes conclusions. Nous nous trouverons et, quand nous serons assez forts, nous agirons à notre tour... Mais j'en ai dit suffisamment.

Et il se rassit.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles on échangea diverses observations en at-

tendant que Trupp prît la parole. Le coude sur le genou, le menton dans la paume de la main, il n'avait pas perdu un seul des mots de Carrard; il se décida enfin et parla d'un ton bref et vibrant de conviction après avoir promené sur l'assistance son regard pénétrant.

— Il vient d'être question de deux anarch...ismes dont l'un ne serait pas de l'anarchisme. Moi, je n'en connais qu'un, celui qui a formé un parti chez les ouvriers et dont la nouvelle s'est répandue un peu partout. Il est du même âge que le siècle, il est même plus âgé puisque Babeuf le connaissait. Des bourgeois libéraux en ont peut-être inventé un autre, c'est possible, mais ça m'est égal... ça ne m'intéresse pas, ça n'intéresse pas les travailleurs. Quant à Proudhon, auquel le compagnon Auban en revient toujours, il y a beau temps qu'on ne parle plus de lui — pas même en France — et qu'on l'a remplacé par l'anarchisme communiste et révolutionnaire du vrai prolétariat.

Si les compagnons désirent savoir ce que veut cet anarchisme qui est le contraire du communisme d'État, je vais le leur dire en quatre mots.

D'abord, nous regardons l'individu comme le produit de la société à laquelle il doit tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Il ne peut donc pas se

mettre en dehors de la société parce qu'il est obligé de lui rendre, sous une autre forme c'est possible, tout ce qu'il a reçu d'elle. Pour la même raison, il ne peut pas dire : ceci ou cela n'appartient qu'à moi. La propriété privée ne doit plus exister; tout ce qui est produit et tout ce qui sera produit est propriété collective. L'un y a autant de droits que l'autre parce qu'on ne peut pas déterminer rigoureusement d'une façon quelconque la part de chacun dans la production. Voilà pourquoi nous proclamons la liberté de jouissance, c'est-à-dire le droit pour chacun de prendre tout ce dont il a besoin. Voilà pourquoi nous sommes communistes.

Mais cela ne nous empêche pas d'être anarchistes. La preuve, c'est que nous voulons une forme sociale qui permette à chacun de développer pleinement et entièrement son « moi », c'est-à-dire ses talents, ses facultés, ses désirs et ses besoins. Pas de gouvernement, pas d'administration qui tournerait vite au gouvernement, pas de toute cette balançoire de votes et d'élections, pas de ces farceurs qui ne demandent qu'à se mettre à la tête des travailleurs pour les filouter.

Communistes, nous disons : « A chacun suivant ses besoins » ; anarchistes, nous disons : « A chacun suivant ses capacités ».

Si Auban vient me soutenir que cet idéal-là ne

peut pas se réaliser, je lui répliquerai qu'il ne connaît pas les travailleurs, qu'il devrait connaître pourtant, car il a vécu assez longtemps avec eux pour ça. Les travailleurs ne sont pas d'aussi sales égoïstes que les bourgeois : ils sauront bien se débrouiller quand la dernière révolution sera faite et qu'ils auront réglé leurs comptes avec tout le monde. Je crois qu'après l'expropriation des exploiteurs et la suppression des banques, ils mettront tout à la disposition de tous. Les palais vides retrouveront vite des locataires et les magasins bondés de marchandises, des clients : ce n'est pas de ça qu'on peut se mettre en peine.

Puis, quand chacun aura de quoi manger, se couvrir et se loger, quand ceux qui jeûnaient seront rassasiés, quand ceux qui étaient nus seront couverts, les travailleurs se grouperont pour produire en commun, et chacun consommera suivant ses besoins. Chacun recevra de la société l'équivalent de ce qu'il lui aura donné, jamais moins en tout cas. Que voulez-vous que celui qui est fort et qui produit plus qu'il ne consomme fasse de son excédent s'il n'en fait pas profiter celui qui est plus faible ? Et on me dira que ce n'est pas la liberté, cela ?... Car on ne demandera pas à un tel et à un tel combien ils consomment, combien ils produisent. Non, ils s'en

iront porter le produit de leur travail aux magasins généraux et ils prendront ce qu'il leur faudra... »

Trupp en était là quand il fut interrompu par un formidable éclat de rire du docteur Hurt. Il y eut un mouvement de surprise; la plupart ne savaient trop que penser, mais Auban était franchement indigné.

— Vous riez, docteur, dit-il; c'est assez triste pourtant de voir un homme courir ainsi à sa perte de gaieté de cœur.

Trupp se leva, et l'on devinait que toutes les fibres de son corps musculeux étaient tendues à se rompre. Il n'était pas froissé cependant, car il se rendait bien compte que ses idées et non sa personne étaient en jeu.

— Avec des gens comme vous, s'écria-t-il, on n'y va pas par trente-six chemins...

Mais le docteur qui avait repris toute sa gravité habituelle ne parut même pas l'entendre.

— Voyons, fit-il d'un ton brusque, sommes-nous sur la terre ou dans la lune? Quelle espèce d'hommes avez-vous donc rencontrée? Vous ne verrez donc jamais clair?....

Et, se détournant, il eut un nouvel accès d'hilarité.

— Il faut entendre ces choses-là pour y croire, je vous en réponds! Et dire que le Christ est

mort depuis près de deux mille ans, que nous avons derrière nous deux mille ans d'expérience chèrement acquise, deux mille ans de souffrances dues à des doctrines qu'on vient nous resservir sous les mêmes formes...

Soudain la scène changea : le cercle d'auditeurs attentifs et silencieux devint une réunion bruyante où chacun prenait part à une discussion passionnante.

Trupp s'était contenté de hausser les épaules. Son succès le consolait car son succès était visible et Auban lui-même le constata avec un certain étonnement. Les assistants avaient accueilli froidement un froid exposé d'arguments serrés ; ils aspiraient à un bonheur parfait et Trupp le leur promettait.

La promesse serait-elle tenue ? C'était là ce que personne ne semblait se demander.

L'espérance a ses mauvais côtés, se disaient Carrard et Hurt dont les regards se croisèrent. Ne fait-elle pas fi de la raison qui, péniblement, lentement, infatigablement aussi, démolit pierre à pierre le colossal édifice de l'erreur ?

Le poète allemand avait bu les paroles qui tombaient des lèvres de Trupp ; il était encore fort ignorant en matière d'anarchisme et avait en conséquence l'enthousiasme facile. Pour lui, ces choses ne faisaient pas l'ombre d'un doute : tout

serait bon, tout serait généreux, tout serait grand. Il tendit la main à Otto et dit avec élan :

— Permettez-moi d'être des vôtres.

Le Russe n'avait en rien modifié son attitude et son visage, si jeune encore mais déjà si grave, gardait son impénétrable impassibilité. L'ouvrier venu avec lui attendait tranquillement l'occasion de parler.

— Croyez-moi, cher monsieur, dit au docteur M. Marell dont la voix tremblait d'émotion contenue, le cœur doit entrer en ligne de compte dans cette affaire du socialisme. Les fondements de la morale...

Mais l'incorrigible docteur l'arrêta net, sans respect aucun pour les cheveux blancs de l'excellent vieillard.

— Je n'ai cure des fondements de la morale, sir, car je suis matérialiste. La vie n'est pas tendre pour l'homme et j'ai appris à mes dépens que si je veux être libre je dois y employer toutes mes forces et que de plus la sentimentalité est le pire de tous les défauts.

La discussion s'échauffait rapidement ; c'était à qui ferait entendre l'expression des sensations auxquelles tout le monde paraissait être en proie. Il s'était formé autour de Trupp un petit groupe composé du poète, de M. Marell, d'un second compatriote de Trupp et enfin du Suédois qui

s'efforçait consciencieusement de ne rien perdre de ce qui se disait, chose ardue pour lui qui possédait vaguement la langue utilisée. On était là tout oreilles pour le mécanicien qui continuait à faire défiler devant les yeux émerveillés les tableaux enchanteurs de son avenir idéal.

Le docteur s'était mis à causer avec l'étranger arrivé le premier à la réunion ; le Russe examinait Auban comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'aux plus secrètes pensées de celui-ci. Quant à Carrard, il promenait un regard scrutateur sur ses hôtes et songeait aux saisissants contrastes de ces quelques physionomies : profil doux et bon de patriarche à barbe blanche chez le vieil Américain, traits fins d'éphèbe chez le poète germain, face blême et sinistre dans l'ombre d'une chevelure inculte chez le Russe, lignes élégantes et spirituelles chez le Français, masque d'empereur romain au front puissant chez le docteur, tête de roi chevelu chez le Scandinave dont les yeux clairs gardaient leur éternelle expression tendre au fort des discussions les plus emportées...

— Autant d'individus, autant d'êtres différents, se disait Auban. Et l'on voudrait leur imposer une loi unique?... Non, non, la liberté en tout et partout, dans les choses les plus infimes comme dans les plus grandes.

— Je regrette que l'on t'ait interrompu, Otto,

fit-il tout haut comme le groupe entourant son ami se disloquait.

Mais Trupp ne le laissa pas aller plus loin.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire.

— Tant mieux. Veux-tu que nous essayions de faire connaître plus complètement notre manière de voir? Cela sera facile en nous posant réciproquement quelques questions sur certains points particuliers.

On redevint attentif, mais le calme était plus apparent que réel et plusieurs des auditeurs ne purent s'empêcher de se mêler à cette ardente controverse.

— Je veux tenter, commença Carrard, de démontrer combien l'anarchisme et le communisme diffèrent et sont peu conciliables même dans leurs conclusions.

Tu réclames l'autonomie de l'individu, tu réclames pour lui l'indépendance et la libre disposition de soi-même, tu veux qu'il puisse se développer librement dans toute sa plénitude, tu veux qu'il soit libre : sur ce point nous sommes absolument d'accord.

Seulement, tu t'es arrangé un avenir idéal en harmonie avec tes goûts, tes désirs et tes habitudes. Tu lui as donné le nom d'idéal de l'humanité et tu es convaincu que tout homme véritablement digne de ce nom sera aussi heureux

avec cet idéal que tu es sûr de l'être toi-même. Il faut que ton idéal devienne l'idéal de tout le monde.

Moi, je veux au contraire que chacun puisse prendre l'idéal qui lui conviendra le mieux. Je veux qu'on me laisse tranquille, je veux qu'on ne vienne pas me demander ceci et cela au nom de l'idéal de l'humanité. Il me semble que nous ne sommes plus autant d'accord.

Je me dégage, tu t'engages; je me tiens sur la défensive, tu prends l'offensive; je lutte seul pour ma propre liberté, tu batailles pour ce que tu appelles la liberté des autres.

Passons au second point, à l'abrogation ou, pour dire le vrai mot, à la suppression violente de certaines institutions. Tu parles de supprimer la religion : tu chasseras les prêtres, tu interdiras l'enseignement religieux, tu persécuteras les fidèles.

Moi, j'ai confiance dans la reconnaissance philosophique qui va sans cesse croissant et qui substituera la science à la croyance. Le défaut de liberté économique oblige aujourd'hui la plupart des hommes à s'affilier à l'une ou à l'autre des Eglises existantes et à ne pas s'en séparer. Que le travail soit libre et les temples ne tarderont pas à être désertés, la foi se perdra d'elle-même et les prêtres ne trouveront plus à qui

parler. Aussi je serais le dernier à approuver tout attentat commis contre la liberté individuelle de celui-ci ou de celui-là pour lui défendre de regarder Dieu comme son unique consolation, le pape comme un être infaillible. Qu'il ait la foi ou qu'il soit athée, peu m'importe pourvu qu'il ne s'avise pas d'attenter lui-même à l'identique liberté que je revendique pour moi sous ce rapport.

On se mit à rire autour d'Auban : cette extrême tolérance envers l'ennemi amusait les uns et irritait les autres. Auban ne se laissa pas arrêter par ces rires, car il était bien résolu à aller jusqu'au bout.

— Comme moi, tu veux l'amour libre : reste à savoir ce que tu entends par amour libre. Le devoir pour la femme de se livrer à tout homme qui la désire, le devoir pour l'homme de ne pas se refuser aux désirs de la femme, le devoir pour la société d'élever les enfants issus de ces unions; le devoir pour la famille individuelle de se fondre dans la famille universelle : c'est cela, n'est-ce pas, que tu appelles l'amour libre? Eh bien, je frémis à la seule pensée qu'un tel état de choses pourrait se réaliser. Nul ne hait le mariage plus que moi parce qu'il contraint l'homme et la femme à se vendre l'un à l'autre, parce qu'il empiète sur la libre élection des êtres, parce qu'il

est un obstacle, — souvent insurmontable, — à la séparation et qu'il crée ainsi un enfer à deux auquel la mort seule peut mettre un terme : voilà pourquoi j'ai l'horreur du mariage. Jamais je n'oserai objecter quoi que ce soit contre la libre réunion de deux individus qui se sont librement choisis et qui restent fidèles l'un à l'autre toute leur vie. Mais en revanche je comprends aussi bien ces hommes ou ces femmes qui aiment le changement dans les objets de leur tendresse et je vois les unions d'une nuit, d'un printemps aussi légitimes que les unions à perpétuité seules approuvées par l'opinion publique actuelle. Les exigences de la morale me paraissent tout simplement ridicules et nées d'un besoin maladif qu'ont certains individus de faire des règlements à propos de tout et hors de tout propos.

Enfin vous faites table rase de la propriété privée avec une désinvolture et une suffisance dont le communisme ne donne que trop souvent des preuves. Vous dites : supprimons l'État, nous supprimerons du même coup la propriété qui est protégée par l'État et nous aurons la propriété que l'État opprime. Vous n'avez aucun égard pour la propriété, j'en suis convaincu : si vous pensiez autrement ne seriez-vous pas plus soucieux de la propriété qui est vôtre?

Pas un jour ne se passe qui ne vous en enlève une bribe. Supprimez la propriété inique, celle qui met votre bien aux mains d'autrui, mais arrangez-vous pour en redevenir les propriétaires. Voilà le seul moyen de la supprimer réellement, le seul bon, le seul juste, le seul qui conduise en même temps à la liberté. A bas l'État pour que le travail soit libre et que la propriété soit. Quand l'argent ne sera plus grevé de privilèges conservés par la violence...

Mais la patience de Trupp avait des bornes.

— Comment, s'écria-t-il avec indignation, vous gardez l'argent, ce misérable argent qui nous salit tous, qui nous ravale, qui nous rend esclaves?

Auban haussa les épaules; il prit le parti de rire au lieu de se laisser emporter comme il avait été bien près de le faire.

— Permets-moi de te demander une chose : cela te révolterait-il d'être en même temps ton ouvrier et ton patron? D'être le salarié, le salariant et l'associé au lieu d'être le simple domestique du capital comme tu l'es maintenant? Je ne le pense pas. Ce qu'il y a de révoltant, c'est qu'il puisse y avoir comme à notre époque des gens qui touchent des bénéfices sans avoir fourni aucun travail.

— A ton avis, comment déterminera-t-on la valeur du travail?

— Par l'utilité plus ou moins grande que le travail aura et qui s'établira d'elle-même avec la concurrence libre. Toute autre détermination, qu'elle vînt d'en haut ou d'en bas, serait arbitraire et injuste. Suivant son habitude le communisme en prend plus à son aise là-dessus : il met tout en tas.

— Mais nous avons déjà la concurrence libre, s'exclama Otto.

— Erreur : nous avons bien la concurrence du travail, nous n'avons pas la concurrence du capital. Vous voyez les conséquences désastreuses de cette concurrence partielle et celles des privilèges reconnus à la propriété; alors vous criez : A bas la propriété. Mais vous ne voyez pas que c'est la propriété qui fait l'indépendance, vous ne voyez pas qu'il s'agit uniquement de la rendre accessible à tous et d'écarter ainsi l'inégalité entre maîtres et serviteurs. Crois-m'en, l'organisation du crédit libre, c'est-à-dire la possibilité pour chacun de se procurer les moyens du travail, cette révolution pacifique, radicale, la plus grande de toutes les révolutions aura pour suite une transformation si considérable des conditions de la vie qu'on peut difficilement s'en faire une idée exacte.

Il se tut et remarqua que ses explications éveillaient peu de sympathies. La plupart étaient im-

patients, seul le docteur restait pensif comme s'il eût médité longuement ce qu'il venait d'entendre. Car pour la plupart qui disait révolution, disait amoncellement de ruines et de cadavres, et ils hochaient la tête d'un air de doute. Ce fut pour ceux-là qu'Auban tenta de se faire plus clair encore :

— Savez-vous ce qui résulterait de l'abolition de l'intérêt — partant de l'usure? Une demande constante dans le travail humain, l'équilibre entre l'offre et la demande, la réduction aussi complète que possible de tous les prix et par conséquent une prodigieuse augmentation de la consommation, l'échange à valeurs égales et par conséquent la plus juste des répartitions de la richesse, un bien-être toujours croissant pour l'individu autant que pour le pays...

Cette fois Trupp éclata de rire.

— Elle est jolie, ta révolution. Et ce sont des blagues pareilles que tu veux faire croire aux travailleurs? Si je ne t'avais pas là sous les yeux, je penserais que je viens d'entendre un bourgeois. Eh bien! mon cher, la révolution que nous ferons un jour marchera plus rondement que toutes tes évolutions économiques. Nous n'y mettrons pas tant de façons; nous arriverons et nous reprendrons tout ce qu'on nous a volé par la force ou par la ruse.

— A moins que la bourgeoisie y mette encore moins de façons avec vous, riposta le docteur; *exempla docent*. Cela veut dire : lisez l'histoire.

Hurt n'avait pas oublié, on le voit, la menace que Trupp lui avait lancée précédemment et qu'il avait paru ne pas entendre.

— En somme, dit à son tour l'Allemand qui se rattachait à la « Liberty » de New-York et appartenait à la première section de la « Société communiste pour l'éducation des travailleurs », il n'a pas encore été question de l'anarchisme proprement dit qui existait déjà à une époque où on ne connaissait ni le clan des Bostoniens ni la secte fanatique des autonomistes. C'est pourtant l'anarchisme qui compte le plus grand nombre de partisans. Il se propose le communisme dans la société libre reposant sur une organisation coopérative du travail; il ne repousse pas l'obligation du travail puisqu'il pose ce principe : Point de droits sans devoirs. Il demande que les produits de valeur égale soient échangés par les associations productrices elles-mêmes, sans aucun intermédiaire ni bénéfice, et que les communes règlent toutes les affaires publiques à l'aide de contrats libres. L'État n'a plus sa raison d'être dans une société ainsi organisée dont la plupart des membres se trouveront on ne peut mieux.

— Alors vous reconnaissez à la majorité le droit de recourir à la force pour imposer sa volonté?

— Sans doute : l'individu ne passe qu'après la société dont les intérêts sont autrement grands.

— Vous emboîtez le pas au socialisme...

— C'est singulièrement allèchant pour un anarchiste, intercala Trupp. Et la liberté de l'individu, qu'est-ce que vous en faites? Tout cela, ce n'est pas autre chose que le communisme centraliste et nous n'en sommes plus là aujourd'hui. — Le vent de discorde qui soufflait dans les clubs depuis quelque temps et avait provoqué la venue d'un nouveau journal menaçait de s'élever encore. — Quant à moi, je crois et je n'en démords pas que dans la société future chacun fournira volontairement sa quote-part de travail.

— Mais admettez, fit le Français de son air plein de courtoisie, que les hommes ne le fassent pas : que devient votre droit à la jouissance?

— Ils le feront, soyez-en persuadé, répliqua Trupp avec une conviction imperturbable.

— Je crois que ce serait plus sage de ne pas y compter.

— Vous ne connaissez pas les travailleurs.

— Mais les travailleurs ne seront plus que des bourgeois quand ils se verront en possession et ils seront les premiers à crier si on parle d'expro-

priation. Vous ne faites pas assez grand cas de la nature humaine, monsieur; vous paraissez oublier que l'égoïsme est le mobile de toutes nos actions. Supprimez ce mobile et la machine du progrès cesse de fonctionner; le monde s'écroule et la civilisation a vécu. La terre se transforme en un marais croupissant... mais tout cela est impossible tant que les hommes y vivront.

— Pourquoi ne prêchez-vous pas d'exemple? demanda-t-on encore à Trupp. Ce serait le meilleur moyen de démontrer la possibilité de mettre vos théories en pratique.

Trupp se dispensa de répondre en retournant la question à celui qui la lui posait. Auban ne fut pas dupe de l'artifice et releva la balle au bond.

— Parce que l'Etat est maître de la circulation et n'hésiterait pas à user de la violence à notre égard si nous voulions nous en créer une, répliqua-t-il. Aussi toutes nos attaques se tournent-elles contre l'Etat et contre l'Etat seulement.

Tout semblait être dit entre Auban et Trupp et la discussion ne pouvait plus que s'égarer : Auban prit une dernière fois la parole pour tenter de ramener à la simple, à la modeste réalité des choses que des aspirations mal définies transportaient dans le domaine de la fantaisie.

— Ecoute-moi, Otto, et réponds nettement à ce

que je vais te demander, reprit-il de sa voix claire et dure. Dans l'état social que vous désignez sous le nom de communisme libre empêcheriez-vous les individus d'échanger leur travail entre eux à l'aide d'un moyen d'échange créé par vous? Les empêcheriez-vous de prendre personnellement possession du sol dans un but d'intérêt personnel?

Trupp s'attendait peu à ce coup droit; s'il disait oui, il avouait que la société pouvait faire violence à l'individu et il renonçait purement et simplement à cette autonomie de l'individu qu'il revendiquait quand même; s'il disait non, il admettait le principe de la propriété dont il avait dit ne pas vouloir entendre parler.

Tous voyaient son embarras et avaient hâte de savoir ce qu'il allait répliquer.

— Tu vois tout cela en homme qui a les yeux pleins de ce qui se passe autour de lui. Dans la société future chacun aura à sa disposition tout ce dont il aura besoin et le commerce tel qu'on le comprend maintenant n'existera plus; ma conviction est que dans ces conditions personne ne prétendra à l'occupation absolue et exclusive du sol...

Auban se leva; il était encore plus pâle que d'ordinaire.

— Otto, nous avons toujours été sincères l'un

envers l'autre et ce n'est pas le moment de changer. Tu sais aussi bien que moi que ta réponse n'en est pas une : tu te dérobes, voilà tout. Mais j'insiste et je te demande de me répondre catégoriquement par oui ou par non si tu veux que nous continuions nos relations.

Trupp était toujours perplexe quand il rencontra le regard d'un compagnon qui jamais ne lui avait entendu mettre en doute le principe de la liberté individuelle. Et ce fut contraint et forcé pour ainsi dire qu'il riposta :

— L'anarchie accorde à tout groupe d'individus la faculté de s'organiser comme ils le veulent et de passer ainsi de la théorie à la pratique. Je ne vois pas comment on pourrait expulser régulièrement quelqu'un de la maison qu'il s'est bâtie...

— Nous y voilà. Ce que tu viens de dire réfute complètement les principes du communisme que tu défendais si bien tout à l'heure. Tu reconnais la propriété, la propriété du sol et des matières premières, tu as revendiqué le droit pour chaque travailleur au produit intégral de son travail : tout cela, c'est bel et bien de l'anarchie. Ta phrase du « Tout à tous » n'a plus de sens, c'est toi qui le déclares.

Maintenant un exemple pour rendre tout malentendu impossible.

J'ai un coin de terre dont j'utilise le produit. Le communiste me dit : Tu as volé la société. Mais l'anarchiste Trupp — ce nom lui revient à présent — l'anarchiste Trupp proteste : Pas le moins du monde et il n'y a que la violence pour se permettre de me chasser et de me prendre, ne fût-ce qu'un centime, du produit de mon travail.

Je conclus, car j'ai atteint mon but en prouvant ce que je tenais à prouver — à savoir qu'il n'y a pas de conciliation possible entre les deux grands courants se partageant l'humanité, entre l'individualisme et l'altruisme, l'anarchisme et le socialisme, la liberté et l'autorité.

J'affirmais que toutes les tentatives de concilier l'inconciliable perdraient rapidement pied et tomberaient là où sont tombées toutes les utopies; que tout homme sérieux se verrait dans la nécessité d'opter ou pour le socialisme — c'est-à-dire pour la violence contre la liberté — ou pour l'anarchisme — c'est-à-dire pour la liberté contre la violence. Trupp a essayé d'échapper à cette nécessité : il n'a pas pu. Il me serait facile de recommencer l'expérience avec chacun de vous, je sais qu'elle donnerait les mêmes résultats. Trupp s'est prononcé pour la liberté : Trupp est anarchiste, ce que je m'étais toujours refusé à croire jusqu'à présent.

Auban se tut. Trupp dit encore :

— Oui, mais nous mettrons nos principes communistes en pratique et notre exemple sera si convaincant que vous nous imiterez et que vous renoncerez de vous-mêmes à votre propriété individuelle...

Carrard ne jugea pas nécessaire de riposter. Il se rendit parfaitement compte que cette conciliation apparente était le suprême effort de son ami pour masquer la divergence survenue depuis longtemps entre eux et maintenant visible aux yeux de tous. S'entêterait-il à vouloir sauver quelqu'un qui s'y refuserait obstinément? A partir de cet instant il ne prit part à la conversation qu'autant qu'on l'interpellait directement. L'animation était très grande; huit heures sonnèrent que personne n'avait encore pensé à se retirer. Jamais cependant on n'était resté aussi tard et ce furent le docteur et le Français qui se levèrent les premiers.

— Mon cher ami, je ne viendrai plus à vos dimanches, dit Hurt à demi-voix en prenant congé. On y assiste à des choses qui donnent le vertige : votre compagnon cabriole en plein ciel et je ne me sens pas la tête assez solide pour le suivre si haut.

Et il s'en alla pendant qu'Auban le regardait en souriant. Le Français voulut le remercier en-

core d'un accueil aussi aimable, mais il ne le lui permit pas.

— Nous n'avons fait que dresser la carcasse de l'édifice, mais cela suffit pour aujourd'hui. Une autre fois nous finirons.

— Vous vous engagez dans une voie hérissée de mille difficultés, toutes plus redoutables les unes que les autres. Vous auriez pu vous les éviter en laissant de côté un mot qui fera reculer bien des gens tout disposés à vous suivre, peut-être même déjà gagnés à votre cause.

— Ce mot anarchie définit admirablement ce que nous voulons et ce serait lâche et maladroit de le repousser pour faire plaisir aux trembleurs. Quand on ne se sent pas le courage de prendre un mot et de le retourner pour voir ce qu'il signifie, on n'aura pas le courage d'avoir une opinion et d'agir suivant son opinion.

— Je rentre à Paris dans quelques jours; puis-je vous rappeler aux souvenirs de notre ami, M. Auban?

— Certainement. Dites-lui qu'il se comporte en mauvais égoïste puisqu'il trahit ses propres intérêts. Il a consenti à assumer sur lui une lourde responsabilité et l'égoïste ne veut aucune responsabilité en dehors de celle de sa personne.

— Qui est-ce? demanda Trupp lorsque l'étranger se fut éloigné.

— Il est arrivé un peu avant vous et c'est pour la première et la dernière fois qu'il vient, fit Carrard après avoir donné le nom de son visiteur.

— Alors tu ne le connais pas? reprit le mécanicien avec humeur.

— Pas plus que cela.

— Tu aurais dû me prévenir tout de suite.

— Tu oublies, Otto, que nous n'avons rien à cacher, riposta Auban d'un ton sévère. Tout le monde aurait pu entendre ce que nous avons dit.

Il se rassit à la place que le docteur avait laissée libre au coin du feu et il plongea sa tête dans ses deux mains, ne prêtant plus qu'une attention bien distraite à la discussion qui était générale et à laquelle le Russe lui-même s'intéressait. Tout ce qu'il en saisissait affirmait sa propre défaite et la victoire incontestable de Trupp.

— Il est possible que moins de génies se produisent, s'écria le Scandinave avec enthousiasme, mais ce ne sera pas un grand malheur. Nous verrons les talents se multiplier et chacun sera en même temps artisan et intellectuel. Les facultés se distribueront au lieu de se concentrer et la moyenne sera encore de beaucoup supérieure.

— Et mille ânes seront ensemble plus fins que

dix sages, ajouta mentalement Carrard; pourquoi? Par la bonne raison qu'ils sont mille.

En réalité on ne se souvenait même plus de lui. Pendant tout le temps qu'il avait parlé, on avait senti passer dans l'air le souffle glacial de la raison, mais maintenant on revivait devant la perspective enchantée d'un avenir merveilleux. Tous rivalisaient d'entrain et d'imagination pour décrire cette vie future sous les plus riants aspects, tous se grisaient de leurs propres paroles, tous oubliaient le lieu où ils se trouvaient. Ils ne manquèrent pas de se moquer agréablement de l'objection soulevée par les adversaires : par qui les travaux déplaisants seront-ils faits? Pour l'un, les gens de bonne volonté ne feraient jamais défaut; pour l'autre, il n'y aurait plus de travaux de ce genre : on inventerait des machines qui s'en chargeraient.

Jamais Auban n'avait été plus convaincu que le pire ennemi de l'homme c'est le plus souvent l'homme lui-même; jamais il n'avait ressenti plus vivement combien la tyrannie de l'amour est autrement redoutable que la tyrannie de la haine. Il aspirait à renverser les privilèges, eux niaient toutes les qualités et toutes les valeurs, même celle du travail. Ses efforts étaient tournés contre l'homme et ce que l'homme avait fait dans des jours de folie ou d'erreur : il vain-

crait, c'était inévitable; eux s'en prenaient à la nature elle-même : leur espoir de triompher n'était-il pas chimérique ?

L'abîme qui s'était ouvert entre lui et eux se creusait de plus en plus. La bataille était engagée entre deux ordres d'idées diamétralement opposés et c'était contre le christianisme sous ses formes multiples que les jeunes marchaient. L'humanité n'avait pas eu d'ennemi plus dangereux ni plus néfaste que son prétendu Rédempteur : il avait enseigné l'humilité et le renoncement de soi-même, il avait fait surgir toute cette misère épouvantable qui à présent appelait le libérateur... Il faudrait écarter Dieu dans toutes ses manifestations.

Une heure se passa ainsi. Insensiblement la conversation s'en alla vers les événements à l'ordre du jour; les exécutions de Chicago, des troubles graves imminents à Londres occupaient tous les esprits. On résolut de suspendre pour quelque temps les réunions du dimanche.

Quand l'Américain se leva enfin et donna le signal de la retraite, ce fut une surprise générale de constater combien la soirée était déjà avancée. Auban serra la main de chacun, mais il garda celle de Trupp un peu plus que d'habitude dans une étreinte plus vigoureuse, comme pour lui dire : réfléchis et décide-toi. Car Auban avait

vraiment la plus grande estime pour lui. Quant à Otto il était assez mécontent de son ami et ne faisait aucun effort pour le dissimuler. Carrard sourit en s'en apercevant. M. Morell se montra encore plus aimable que de coutume.

— Well, Auban, lui dit-il en lui prenant les deux mains, vous êtes un homme singulier. Il y a beaucoup de vrai dans tout ce que vous avez dit, mais c'est d'un froid glacial. Pas un mot qui réchauffe le cœur...

— Oh! monsieur Marell, je crois que vous vous trompez : la liberté réchauffe autant que le soleil. Il n'y a de glacial que le froid du cachot. Notre cœur n'aura que plus de trésors à prodiguer le jour où il pourra battre en toute liberté, mais il ne faut pas que nous retirions à notre raison le soin de diriger notre vie : nous venons de prouver à l'évidence que notre cœur est incapable de suivre notre raison sur le terrain économique...

Auban était seul. Il ouvrit les deux fenêtres et resta immobile et songeur, les regards dans le noir de la rue, tandis que la fumée se dissipait dans la chambre et que le garçon enlevait les verres. Maintenant que la fraîcheur nocturne lui cinglait le visage, il se rendait compte combien la lutte avait été chaude et combien elle l'avait épuisé au physique... Et c'était pour en arriver à cela qu'il avait donné toute sa jeunesse... Cette

fois encore comme tant d'autres, il était tenté de trouver le sacrifice trop grand en comparaison avec les résultats acquis. Oui, l'Américain avait raison de trouver que cette certitude faisait froid au cœur ; mais au fond ne produisait-elle pas sur lui l'effet salutaire d'un bain intellectuel au sortir du long engourdissement de la foi et de l'espérance passive ?

Il se souvenait combien il était jeune encore et combien encore il avait devant lui de bonnes années d'activité. Alors même que toute cette activité eût dû rester en apparence aussi stérile que la soirée de ce jour, il ne s'en fût pas moins senti pénétré d'une grande force et d une joie profonde.

Et ce fut d'un accent mâle et convaincu qu'il dit tout haut en se retournant :

— Oui, toute ma jeunesse pour cela...

VI

LE ROYAUME DE LA FAIM

L'East-End de Londres est l'antre de la misère.

Ainsi qu'un monstre noir et sans mouvement, elle s'est blottie là dans un silence inquiétant et de ses bras gigantesques de pieuvre elle étreint dans un embrassement formidable tout le faste de la Cité et du West-End. Ceux de gauche traversent la Tamise et englobent tout le sud de la capitale avec les quartiers de Rotherhite, de Deptford, de Peckham, de Camberwell, de Lambeth ; ceux de droite se ramifient à travers les confins du nord pour aller rejoindre les premiers au point où Battersea se soude à Chelsea et à Brompton.

L'East-End est un monde à part, aussi distant du West-End que le valet peut l'être du maître. Parfois, on en entend parler, vaguement, comme d'un pays fort éloigné où vivraient d'autres hommes ayant d'autres coutumes et d'autres mœurs...

Auban avait promis à Trupp d'aller lui rendre visite le premier samedi de novembre. Il comptait profiter de cette sortie pour faire avec son ami une promenade dans l'East-End qui se terminerait au club des révolutionnaires russes. Le samedi avait été choisi parce que ce jour-là les transactions s'arrêtent à Londres plutôt que les autres jours de la semaine; le samedi, la librairie de Carrard et la fabrique d'Otto fermaient pour trente-six heures.

Il n'était pas loin d'une heure lorsque Carrard quitta son bureau situé dans l'une des voies latérales de Fleet-Street. L'affairement et l'encombrement semblaient être dix fois plus considérables encore qu'en temps ordinaires et ce fut avec la plus grande peine qu'il se fraya lentement un chemin au milieu des camions de marchandises et de ballots de journaux, du grouillement des passants. Comme il avait résolu de ne pas rentrer d'abord chez lui, pour s'éviter une perte de temps assez forte, il alla déjeuner dans un restaurant du voisinage où il trouva foule, et tout en mangeant il parcourut rapidement les journaux : tous étaient

pleins des faits et gestes des unemployed et des choses de Chicago. Trafalgar Square : charges de policemen, dispersion des manifestants, nombreuses arrestations pour propos séditieux... Hyde-Park : femmes sans asile, seize nuits en plein air, morts causées par le froid et la faim, malheureuses dirigées sur les workhouses ou sur les hôpitaux... Préparatifs pour l'exécution des condamnés de Chicago : embarras occasionné par le nombre insuffisant des potences, pendaison de quatre anarchistes d'abord et des trois autres ensuite, mesures d'ordre extraordinaires, recours en grâce signé par quatre des condamnés et rejeté par le gouverneur... Auban n'en lut pas davantage.

Et voilà où l'on avait ravalé la vie humaine... Pas de jour ne se passait sans que quelques-uns n'eussent à remplir leur rôle d'égorgeurs et les autres leur rôle de victimes expiatoires. Et les uns aussi bien que les autres étaient poussés par la même folie... Et la situation était sans issue pour les uns aussi bien que pour les autres, car tous sacrifiaient à une idole sortie des mains de l'homme : le Devoir. Et c'était parce que le Devoir l'exigeait d'eux que les uns tuaient et que les autres mouraient...

Auban prit le premier omnibus qui partait pour la station de Liverpool Street. De l'impériale où il était monté, il put voir les statues de la reine

et du prince de Galles érigées sur l'emplacement de cette porte de Temple Bar qui était si gênante pour la circulation et du haut de laquelle on montrait jadis au peuple les têtes toutes sanglantes des suppliciés. Cela le fit songer à la lente ascension de l'humanité vers la lumière. Que de temps encore, sans doute, il lui faudrait pour atteindre jusqu'à la liberté... Mais si long que cela pût être, cela serait cependant et ces monuments seraient renversés, balayés avec les couronnes, les manteaux de pourpre et les sceptres — vestiges démodés du moyen âge. Il s'agirait alors de lutter contre un autre tyran, bien plus aveugle encore : le peuple souverain. Une période de malaise général se produirait, période d'accoutumance à l'égalité, de surveillance réciproque, de petites querelles incessantes et de perpétuelles contradictions. Le quatrième état devenu troisième, l'ouvrier passé bourgeois, les traits caractéristiques de celui-ci se reporteraient sur celui-là qui s'assimilerait la platitude des idées, la suffisance pharisaïque des gens infaillibles à la vertu repue. Et les sincères en seraient de nouveau réduits à se liguer pour engager encore la lutte et défendre leur moi menacé.

L'omnibus n'avançait qu'avec les plus grandes difficultés; l'affluence était énorme, surtout dans Ludgate Hill. Une brume montait du côté de Hol-

born Viaduct et déjà le pont de fer de Farringdon Street en était tout enveloppé; dans la direction opposée, là où la Tamise fumait sous le pont de Blackfriars, le ciel était encore libre. Quand le massif véhicule s'engouffra sous le pont de la ligne Londres-Chatham-Douvre, il semblait absolument impossible de se frayer un passage dans la masse grouillante... Voici enfin Saint-Paul se profilant en tons plus clairs sur un fond noir; voici le monument de la reine Anne; voici le cœur de la grande cité. L'omnibus allait de sa marche lente mais régulière; on passa. Cheapside ressemblait à un large fleuve charriant des têtes humaines. La Banque apparut ensuite, morne et triste avec ses murailles sans fenêtres et ses portes déjà closes. Les innombrables établissements financiers groupés autour d'elle, comme des petits sous l'aile protectrice de la mère, étaient également fermés : tout le monde courait dîner, rentrait chez soi, se hâtait d'aller prendre un peu de repos. Des milliers et des milliers de personnes se coudoyaient, fatiguées du labeur de la semaine, talonnées par leurs désirs individuels, désireuses d'oublier pendant quelques heures les colonnes de chiffres qui remplissaient toute leur vie et bondaient jusqu'aux dernières cellules de leur cerveau. Grooms, commis, comptables, gros négociants, spéculateurs, usuriers, rois de l'or

auxquels rien ne s'avise de résister, tous pressaient le pas, se croisant, se dépassant, dans un chaos qui n'était qu'apparent, car le mouvement ne subissait pas le moindre ralentissement.

L'omnibus s'arrêta; des gens descendirent, d'autres montèrent. Une cohorte entière s'était précipitée vers les marchepieds; la plupart durent se retirer pour se rejeter sur les voitures suivantes qui se succédaient à de très courts intervalles et formaient comme une sorte de convoi.

Auban de sa place dominait la foule et parfois suivait machinalement des yeux l'un ou l'autre des piétons. Tantôt c'était un étranger ne sachant plus trop de quel côté se tourner au milieu de ces flots pressés ; tantôt un gentleman mis avec une simplicité raffinée dont les traits pétris d'orgueil et d'intelligence paraissaient dire : « Le monde m'appartient, je l'ai payé. C'est moi qui vous entretient tous autant que vous êtes, souverains et courtisans, capitaines et soldats, savants et penseurs, et vous travaillez tous pour que je sois. Les hommes ne sont que des imbéciles, je les connais, mais moi j'ai su m'arranger autrement... »

Auban reporta ses regards sur la Banque ; là dormait le secret de tous les bonheurs et de toutes les souffrances. C'était pour le plus grand nombre une énigme indéchiffrable que l'essence

de cette puissance supérieure présidant à leurs propres destinées. Le plus grand nombre restaient confondus en entendant parler de ces fabuleuses richesses dont ils n'avaient aucune part : d'où venaient-elles ? ils l'ignoraient; où s'en allaient-elles ? dans les mains des riches, ils le voyaient. Mais comment s'accumulaient-elles là? Par suite de quel mystérieux travail recevaient-elles le pouvoir de modeler le monde au gré de leurs caprices? Et l'énigme pour le plus grand nombre gardait son mot. Il était cependant là, accroupi au milieu d'eux, le vampire qui buvait leur sang, poussait leurs femmes à la boue, étouffait leurs enfants... Ils passaient sans réfléchir sous ces murs derrière lesquels s'entassait tant d'or fait de leur chair.

Lorsqu'on leur disait que leur pays était grevé d'une dette publique s'élevant à des centaines de millions, quand on leur affirmait que chacun d'eux était solidairement responsable de cette somme formidable, ils restaient indifférents ; se doutaient-ils de ce qu'est un milliard ?... Mais la semaine de loyer à payer, une note de quelques shillings chez le boucher les plongeaient dans des transes mortelles pour plusieurs jours.

Le socialisme trouvait en quelques-uns d'entre eux des auditeurs bien préparés. Le socialisme annonçait qu'il n'est d'autre valeur que celle du

travail ; en constatant que toutes les richesses étaient accaparées par ceux qui ne travaillaient pas, ils en tiraient naturellement cette conclusion que les autres s'enrichissaient de leur travail à eux, donc qu'on leur volait leur travail. Comment cela était-il possible? Beaucoup ne le comprenaient pas: les volés n'étaient-ils pas cent fois, mille fois supérieurs aux voleurs par le nombre? Les plus intelligents se dirent que les voleurs s'entendaient et se soutenaient et que par conséquent les volés n'avaient qu'une chose à faire — les imiter. Et ils se faisaient socialistes.

Pour Auban le secret n'en était plus un depuis que ses études avaient fait tomber un à un tous les voiles dont le sphinx s'était affublé. Il avait pu reconnaître que l'idole devant laquelle tous se prosternaient n'était qu'un vulgaire épouvantail ; des mains habiles l'avaient pourvue d'une mécanique compliquée et des mouvements automatiques lui donnaient les apparences de la vie.

L'insouciance des masses avait mis entre les doigts rigides de ce mannequin des armes aussi redoutables que les privilèges et les prérogatives de toute nature. La Banque était une de ces armes avec son droit conféré par l'Etat d'émettre du papier-monnaie. Par elles s'amoncelaient ces richesses inouïes bien faites pour donner une fausse idée du bien-être réel dont le pays pou-

vait jouir. Son monopole la mettait en dehors de la concurrence et s'opposait à l'application du principe de la liberté des transactions, annihilait toute confiance en dehors d'elle et faisait obstacle entre l'offre et la demande, créant cette épouvantable inégalité des richesses, élevant les uns au rang de maîtres, abaissant les autres au rang d'esclaves.

Supprimer le monopole de l'argent, retirer à la caste privilégiée la faculté de maintenir un unique moyen d'échange, c'était supprimer l'Etat et donner son libre essor au trafic humain.

L'omnibus reprit enfin sa marche, laissant derrière lui la Banque et la Bourse au fronton de laquelle brillaient comme une sanglante ironie ces paroles de la Bible : « *The earth is the Lord's and the fulness thereof* ». Il quitta Broad-Street où là circulation semblait pour ainsi dire impossible et s'engagea dans des rues étroites beaucoup moins fréquentées qui lui permettraient d'atteindre plus rapidement la station terminale malgré un détour assez considérable. Auban sentit tomber sur ses épaules un froid noir entre ces hautes bâtisses revêches et taciturnes.

La voiture fit enfin halte devant la gare de Liverpool Street et Auban entra au bar qui se trouvait à l'angle de la rue. On s'y écrasait; beaucoup buvaient debout, parlant, discutant, gesticulant,

criant pour essayer de se faire entendre. Les portes battaient constamment et l'argent ne cessait de tinter sur les tables. Auban parvint à découvrir un coin libre où il but à petits coups un « half and half », avant de pénétrer à l'intérieur de la station.

Dans un grouillement de crieurs de journaux, de commissionnaires, de décrotteurs, de marchandes de fleurs et de camelots de tout genre et de tout âge, il aperçut un pauvre gamin dont personne ne semblait se soucier ; adossé à la grille, les mains dans les trous de la loque infâme qui lui servait de pantalon, le visage ravagé par les vices, il ne bougeait pas, s'entêtant à regarder ses maigres pieds nus rougis par le froid. Auban n'eut aucune peine à deviner la faim qui devait ronger les entrailles du malheureux et il s'en fut acheter quelques oranges qu'il lui donna. L'enfant y mordit avidement sans même relever les yeux : on eût dit un chien affamé qui se jette sur un os. Depuis combien de temps était-il là ? Depuis combien de temps n'avait-il rien mangé? Auban eut un frisson, avant-coureur de toutes les sensations horribles qui l'attendaient dans cet East-End, refuge de toutes les misères et de tous les déshérités.

Pendant qu'il roulait vers la station de Shoreditch, Auban voyait surgir dans son esprit mille

souvenirs qui se groupaient, se coordonnaient et finissaient par former une sorte de gigantesque et sinistre panorama des misères de l'East-End.

Il songeait à tant d'autres promenades de ce genre au cours desquelles il avait sillonné dans tous les sens le vaste empire de la faim à Londres : l'après-dînée d'été passée à visiter l'île des Chiens tout entière et à admirer les travaux cyclopéens qu'on y avait exécutés dans les vingt dernières années — et aussi à se sentir le cœur serré devant ce dédale de rues perdues aux bicoques disloquées et branlantes où une race épuisée cachait d'instinct le pullulement de ses maux ; puis la soirée passée à Poplar à assister aux plaisirs de ces pauvres diables dans un beuglant de dernier ordre parmi des garçons en bras de chemise et des filles en chapeau à plumes qui, un bock d'ale à la main et la pipe à la bouche, accompagnaient souvent les chanteuses aux voix de rogomme et les simili-nègres. Puis encore cette autre demi-journée prise par des flâneries à travers Wapping avec un vieux matelot qui lui montrait les docks et l'emmenait le soir dans Sanct-George Street, le rendez-vous bien connu des gens de mer ; ils étaient entrés dans un bastringue fameux où des Malais, des Danois, des Chinois et quantité d'autres dansaient et se saoûlaient fraternellement... Et la visite à la fumerie d'opium,

un trou noir et sinistre près de la Monnaie, où un silence de mort pesait sur des individus aux facies cadavériques?... Et les courses nocturnes et solitaires dans les cloaques de Whitechapel et de Bow dont pas une ruelle ne lui était inconnue?... Que de dégoûts il avait éprouvés par là devant les choses qu'il avait vues... que d'épouvantes il éprouvait encore en songeant à tout ce qui était caché dans ces quartiers, honte de la grande cité...

Auban n'avait ni passions ruineuses ni penchants de nature à lui prendre beaucoup de sa vie. La plus grande partie de sa journée était absorbée par le travail; ses soirées étaient consacrées à ses études sociales ou au mouvement qui l'intéressait; ses dimanches appartenaient à ses amis: ce qui lui restait de temps disponible était employé à faire plus ample connaissance avec la capitale anglaise. Ces excursions *intra-muros* étaient son unique distraction et de plus la plus vive de ses jouissances. Il était heureux quand il pouvait avoir quelques heures à lui pour faire un de ces tours pédestres; il prenait un plan de Londres et fixait soigneusement son itinéraire, puis il partait. Il se plongeait avec une véritable ivresse dans cette vie prodigieuse qui n'avait pas un seul instant de trêve, il se sentait entraîné, emporté par le souffle si puissant de son époque

et il rentrait brisé en proie, à une espèce de prostration désespérée devant cette activité sans égale qui portait les uns au sommet de toutes les joies et jetait les autres au fond des plus navrantes détresses.

Souvent déjà il s'était proposé d'aller planter sa tente, pour un certain temps du moins, au milieu de ces déchus afin de les étudier plus à loisir, mais toujours le temps lui avait fait défaut. Bon gré mal gré, il devait donc s'en tenir à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait dans ces occasions — ce qui d'ailleurs était déjà bien suffisant.

Trupp venait de faire ce qu'Auban n'avait pu réaliser. Il avait écrit à son ami que, par suite d'une discussion avec son patron, il avait demandé son compte et qu'il mettait la circonstance à profit pour se loger plus près de Whitechapel; il lui avait donné rendez-vous en même temps à Shoreditch. Le rendez-vous était pour quatre heures et la demie sonnait comme Auban descendait de wagon : il attendit sans impatience.

Trupp fut exact. Avec sa large carrure il arrivait aisément à se frayer un passage à travers la foule et il ne tarda pas à apercevoir son ami qui, les deux mains sur la poignée de la canne, avait encore la même attitude que le soir où il l'avait rencontré à l'improviste dans Soho : seulement cette fois Carrard était tout à ce qui se passait

autour de lui au lieu de s'abîmer dans ses propres pensées. Ils échangèrent un salut : ni l'un ni l'autre ne parlèrent de la dernière réunion.

Otto raconta d'une voix amère la brutalité insolente de son patron et la misérable docilité de ses camarades de travail. Les compagnons s'endormaient dans une apathie lâche, un exemple devenait nécessaire si on ne voulait pas voir tout le monde s'endormir pour de bon. Inutile de dire que Trupp avait un air encore plus sombre que de coutume ; il était très pâle, de cette pâleur particulière que donnent les nuits blanches, et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Ils se dirigèrent du côté de Hackney Road, rue interminable, rue morne s'il en fut, rue habitée par les petits « shopekeepers » ; puis Trupp prit dans la direction de Bethnal Green.

Brusquement la vie parut se retirer devant eux ; les voies se firent plus étroites, plus sombres, plus abandonnées : plus rien que des portes et des fenêtres closes dont les vitres enduites de crasse ne devaient laisser passer que bien parcimonieusement la lumière. De loin en loin, une lamentable boutique de bric-à-brac. Ils parcoururent quelques-unes de ces rues avant de tourner sous une voûte au bout de laquelle le jour semblait moins gris : les constructions y étaient moins hautes. Ils débouchèrent sur une petite

place d'où partaient trois ruelles; les maisons, toutes à deux étages, étaient étroites mais assez régulières et leurs cours se touchaient sur les derrières des immeubles. Ils n'avaient pas mis cinq minutes pour arriver là.

Trupp s'étant arrêté sans rien dire, Auban devina qu'ils se trouvaient à la première des haltes dont serait coupée leur promenade. Il se posta sur un tas de terre éventré et de là examina le tableau désolant qui s'offrait à lui.

Jamais il n'avait rien vu de plus triste, de plus navrant que cette succession de trous symétriquement alignés dont le vingtième allait se perdre là-bas dans les brumes de cette froide journée de novembre. Les cours, séparées l'une de l'autre par de petits murs à hauteur d'appui qui tombaient en ruines, les cours étaient à peine assez larges pour qu'on pût s'y tenir les bras étendus; des trous pleins d'eau croupie en défonçaient le sol, des tas d'ordures s'amoncelaient dans les coins, de la vaisselle cassée gisait partout, des loques d'un blanc plus que douteux et des morceaux d'étoffe minable pendaient çà et là. Les marches de pierre conduisant aux seuils étaient usées, les volets tenaient à peine dans leurs gonds descellés, les croisées n'avaient plus que de rares carreaux dont pas un seul n'était intact : celles qui étaient ouvertes ne laissaient voir que

les quatre murs. Pas un être vivant aux alentours : on eût dit que la mort avait soigneusement visité tous ces pauvres logis et emporté tous les habitants.

Cependant Auban finit par remarquer que quelque chose remuait au loin : était-ce une bête? était-ce un homme? Il crut reconnaître une femme baissée, mais la distance était trop grande pour qu'il fût certain de ne pas se tromper. Un mince filet de fumée s'échappait de l'une des nombreuses cheminées et allait se perdre dans les teintes grises et floconneuses du ciel. Le peintre qui eût voulu rendre ce « coin de Londres » n'aurait pas eu besoin d'une palette chargée, car tout y était du même gris sale.

Auban prêta l'oreille et il saisit un grondement sourd et ininterrompu qui se percevait nettement dans cette solitude et ce silence : il était formé de tous les bruits de la grande cité et venait mourir là sans y éveiller le moindre écho.

Trupp allait et venait, s'efforçant de voir quelque chose; il s'était arrêté un moment devant le cadavre en putréfaction d'un chien, puis avait regardé le réverbère planté au bout de la rue et veuf de tous ses verres, et avait en vain cherché un peu de verdure dans toute cette désolation. Partout rien que l'abandon le plus complet, l'abandon qui trahissait la nécessité de lutter

sans relâche contre les exigences de la faim.

Ils prirent la ruelle du milieu et la suivirent lentement. De place en place une fenêtre s'entre-bâillait, une tête échevelée se penchait, des yeux curieux attachaient un regard mélangé de haine et de crainte sur ces inconnus. Un homme réparait une charrette qui obstruait complètement le passage; il ne répondit pas quand ils le saluèrent et se borna à leur montrer un visage ahuri autant que s'il se fût trouvé inopinément en présence de deux revenants. Une femme accroupie dans l'encoignure d'une porte se leva précipitamment à leur approche et serra instinctivement son jeune enfant contre sa poitrine mal protégée par quelques guenilles; instinctivement aussi elle s'arc-bouta sans les perdre un seul instant de vue, comme prête à se défendre. Seuls, des gamins qui jouaient avec de la terre ne parurent pas remarquer la présence des étrangers : ils faisaient si peu de bruit qu'on eût été tenté de les prendre pour de pauvres petits idiots.

Auban et Trupp pressèrent involontairement le pas; ils se sentaient tombés en intrus dans les secrets de ces existences pitoyables et ils avaient hâte de se soustraire à tous ces regards chargés de haine, de terreur ou de convoitises.

A l'extrémité de la ruelle, une autre troupe d'enfants s'amusait des convulsions suprêmes

d'un chat auquel ils avaient crevé les yeux et qu'ils avaient pendu par la queue. Cruels comme ceux de leur âge qui se délectent volontiers du spectacle des souffrances physiques, ils tapaient sur la malheureuse bête quand elle se débattait désespérément pour essayer de se dégager.

— Voulez-vous le lâcher, cria Trupp en s'avançant au milieu d'eux.

Ils ne parurent pas l'avoir compris plus que s'il eût parlé allemand; ils tournèrent vers lui leurs faces stupéfaites sans faire mine d'obéir, de sorte qu'il fut obligé de rendre lui-même la liberté à l'animal martyrisé. Et comme il revenait à Auban en donnant cours à son indignation, Carrard eut un haussement d'épaules plein de tristesse en répliquant :

— Qu'on les élève dans de meilleures conditions et ils feront preuve de meilleurs sentiments. Tout le reste sera inutile.

Trupp semblait connaître jusqu'aux moindres recoins de ce quartier si singulier : tantôt il signalait à l'attention de son compagnon des masures en si lamentable état que, malgré soi, on devait éviter d'en frôler les murs percés à jour par crainte de les jeter bas; tantôt il le promenait par de longs et noirs couloirs où dormaient des flaques aux odeurs nauséabondes. Trupp semblait connaître jusque dans les moindres recoins

ce quartier si singulier où l'on ne voyait que misère, de quelque côté que l'on se tournât.

Ils arrivèrent ainsi dans une sorte de cour étranglée entre de hautes maisons sales : « Gibraltar's Gardens » portait la plaque indicatrice.

— Les Jardins de Gibraltar, gronda Otto, peut-on se moquer plus ouvertement des malheureux qu'on laisse mourir de faim?

Des enfants couraient en patins à roulettes sur l'asphalte craquelé de ces jardins où pas un brin d'herbe ne poussait.

Les deux amis s'enfoncèrent de nouveau dans un labyrinthe de ruelles bordées de vieilles habitations dont les portes étaient si basses qu'il fallait se baisser pour entrer; presque toutes étaient occupées par des brocanteurs dont les marchandises débordaient sur le passage, puis Auban et Trupp se trouvèrent brusquement en plein Church Lane, dans tout le brouhaha d'une voie très fréquentée. L'animation était d'autant plus considérable qu'on se trouvait au samedi soir.

Auban, fatigué par une aussi longue marche, boitait plus fortement : il proposa à Trupp d'entrer au premier public-house et de s'y reposer une demi-heure. Ils s'installèrent dans un coin, continuant de se montrer peu causeurs, se bornant à échanger de temps à autre une observation. L'établissement était un véritable assom-

moir de la plus basse catégorie; il avait pour enseigne « The chimney sweep », ainsi que Carrard le remarqua en souriant. Le sol, semé de sciure, était couvert d'une épaisse couche de boue et de crachats; le comptoir disparaissait sous une croûte de crasse. Derrière le comptoir, des garçons n'avaient pas une seconde à perdre pour répondre à toutes les demandes, et l'air était saturé de fumée de tabac et d'odeurs alcooliques ou animales qui prenaient à la gorge.

Le public était bien le public de l'East-End; des hommes et des femmes — celles-ci en nombre presque aussi grand que ceux-là — beaucoup avec des nouveau-nés serrés contre leur poitrine efflanquée. Des enfants se faufilaient partout entre les jambes des consommateurs. La plupart des clients étaient déjà dans un état de demi-ébriété, mais la journée n'était pas finie. Auban montra à Trupp une pancarte accrochée au mur; elle portait cette inscription : « Swearing and bad language strictly prohibited. » Cette défense était tout simplement dérisoire en un pareil lieu, et tout le monde paraissait parfaitement l'ignorer.

Le tapage était assourdissant, sans une seule minute d'accalmie. Un ivrogne s'obstinait à donner la réplique à un vieux qui criait comme un brûlé en prétendant qu'on lui avait vidé son verre; les éclats de rire hébétés par lesquels on les

encourageait étaient encore dominés par la voix aiguë d'une femme accablant d'injures son mari qui ne voulait pas la suivre. Des jeunes gens, presque des enfants, groupés dans un coin, chantaient des gaudrioles à leurs amoureuses ou leur montraient des danses nègres en battant du pied le plancher sonore et en se déhanchant d'une façon cynique. Mais soudain l'attention de toutes les femmes fut ailleurs : un baby se mit à pleurer et toutes accoururent près de la mère, se penchant avec tendresse sur le pauvre petit être, prodiguant les conseils et les moyens de le calmer. Le mioche n'en continuait pas moins à hurler et il hurla jusqu'à ce que les forces vinssent à lui manquer.

Cette scène, à la fois touchante et burlesque, n'avait rien de nouveau pour Auban : combien d'autres identiques s'étaient jouées devant lui dans ces débits de gin où l'apparition d'un homme convenablement vêtu constitue un événement à sensation.

Ils avaient passé à peu près inaperçus ce soir-là parce que tous les clients étaient déjà suffisamment gris ou trop occupés par leurs discussions ou leurs querelles. Cependant Trup p eut à se défendre contre les obsessions opiniâtres d'une affreuse vieille qui, tout en titubant et en hoquetant, lui bégayait ses propositions dans un jargon

particulier à l'East-End dont le mécanicien ne comprenait pas un traître mot. Il paraissait même ne pas la voir; quand elle tombait sur lui, il la repoussait d'un geste tranquille, sans que son visage trahît le moindre dégoût ou le plus léger mépris : cette femme était pour lui un membre de la grande famille humaine, une sœur.

Une jeune fille toute débraillée était assise sur un banc, en face d'Auban; ses grands yeux noirs lançaient à Trupp des regards furieux : était-ce par haine de l'étranger qu'elle devinait en lui? était-ce colère contre la vieille? était-ce jalousie? Il n'était pas possible de le démêler dans les injures que de temps à autre elle lui criait. Ses traits fatigués exprimaient le mépris et la haine et la vulgarité des instincts; ils étaient réguliers et beaux cependant, malgré la large égratignure qui lui balafrait la joue droite, et ses dents étaient admirables. Son corsage de toile malpropre était ouvert et laissait voir une gorge blanche à peine formée, comme dans une sorte de provocante insouciance, et tous ses mouvements semblaient dire : Pourquoi me gênerais-je pour vous?...

Pendant combien de temps encore conserverait-elle ces derniers vestiges de jeunesse et de séduction? Combien de temps faudrait-il pour faire d'elle une vieille pareille à cette horrible mégère qui venait de s'écrouler lourdement sur

Trupp et à laquelle celui-ci criait dans l'oreille qu'il était Allemand, qu'il ne comprenait pas l'anglais?...

— Are You, darling? bredouillait-elle en lui parlant sous le nez.

Mais au même instant l'ivresse eut complètement raison d'elle : elle tomba tout de son long et resta étendue sur le sol boueux, la face à demi couverte par les mèches de ses cheveux gris. Les hommes se mirent à rire et la fille à faire pleuvoir les propos orduriers sur Otto qui n'y prit même pas garde.

Auban s'était levé : il voulut relever la vieille, mais Trupp s'y opposa.

— Laisse-la, dit-il, elle est bien là où elle est. D'ailleurs si tu voulais ramasser toutes les femmes saoûles que nous rencontrerons aujourd'hui, tu aurais fort à faire.

La vieille dormait déjà.

— Allons-nous-en, reprit Carrard.

La jeune fille s'était levée à son tour; elle vint se planter devant Trupp en le regardant fixement de ses grands yeux où brûlait un désir maladif. Elle ne dit rien cependant. Trupp l'évita en se dirigeant vers la porte.

— Vous êtes un imbécile, murmura-t-elle d'un accent indéfinissable.

Et Auban put la voir qui retournait à sa place et se cachait le visage dans les mains.

Bien que la rue fût extrêmement animée, ils la trouvèrent calme et respirèrent plus librement au sortir de ce bouge.

La nuit venait et avec elle la fraîcheur nocturne; l'air était saturé d'humidité. A mesure que l'obscurité se faisait, la vie semblait prendre une intensité de plus en plus grande : les petites voitures des marchands ambulants encombraient de plus en plus la chaussée, les vendeurs s'enrouaient de plus en plus pour attirer le client. Les montagnes de légumes et d'oranges s'éventraient, les tas de chaussures et de vêtements au rabais s'éparpillaient dans un désordre indescriptible sous les centaines de mains qui les fouillaient, les livres des bouquinistes gisaient pêle-même, lâchés brusquement par les curieux dont les ténèbres interrompaient forcément les lectures de hasard. Au coin des rues, les marchands de moules et d'escargots étalaient leur marchandise si peu appétissante que la seule vue en soulevait le cœur d'un insurmontable dégoût.

— Brick Lane, dit Trupp tout-à-coup.

Car ils se trouvaient à l'entrée de cette voie qui a sa célébrité.

Whitechapel, East-End de l'East-End, enfer des enfers, où commences-tu, où finis-tu ? Ton

nom s'est étendu bien au-delà des limites premières de ton district et ne fait plus penser aujourd'hui qu'aux parties les plus sombres de la grande nuit pesant sur l'East-End. C'est là surtout que les corps humains s'entassent dans un épouvantable enchevêtrement, c'est là que se terrent des multitudes d'individus ayant à peine un nom et vivant dans un grouillement bestial, c'est là que la bête humaine se montre dans toute sa hideur et que son haleine empestée charge de miasmes délétères l'atmosphère d'un quartier de la cité immense.

Brick Lane se dirige du nord au midi en s'infléchissant légèrement. Elle commence à l'endroit où Church-Street devient Bethnal Green Road pour aller aboutir au musée de Bethnal Green créé en vue de concourir à l'éducation des classes inférieures — comme le Victoria Park a été créé non loin de là pour leur assurer la gorgée d'air salubre qui leur est indispensable. Elle se termine au carrefour d'Aldgate d'où partent les interminables Whitechapel Road et Mile End Road pointant au nord, la large Commercial Road East se prolongeant jusqu'aux docks des Indes.

En est-il qui veuillent savoir à quel degré s'arrête la résistance de la nature humaine à tous les maux conjurés contre elle? Qui veuillent se convaincre de l'inanité de cette croyance attri-

buant à l'amour le pouvoir de racheter le monde, à la bienfaisance le pouvoir d'adoucir la pauvreté, à l'Etat le pouvoir d'éteindre le paupérisme? Qui veuillent sincèrement juger jusque dans leurs dernières conséquences les actes de ce meurtrier qui s'appelle l'Etat? Eh bien, que ceux-là s'en aillent visiter ce champ de la bataille sociale que forme Brick Lane; s'ils n'y trouvent pas de cadavres aux crânes fendus ou aux poitrines trouées, ils y rencontreront en revanche à chaque pas les squelettes de ceux que la faim a jetés à terre.

Il faut du temps pour descendre Brick Lane dans toute sa longueur : Auban et Trupp allaient silencieux, entre les deux rangées de maisons toutes pareilles dont les entrepôts et le viaduc du Great Eastern Railway visible au loin coupaient seuls l'exaspérante monotonie. La foule était si compacte que souvent ils avaient beaucoup de peine à continuer leur route et tant d'odeurs pénétrantes envahissaient l'air que parfois ils se croyaient sur le point de suffoquer : poissons pourris, café brûlé, matières en décomposition, les relents les plus fades se mêlaient aux exhalaisons les plus âcres. Boucheries aux viandes rouges, « vins et spiritueux » à chaque coin de rue, bandes de jeunes gens criant et chantant, ivrogne solitaire se tenant aux murs

pour ne pas perdre l'équilibre et rouler dans la fange... Sans cesse l'aspect se faisait plus désolant, ils atteignirent ainsi le quartier juif, le plus pauvre, le plus misérable de tous : là se concentrent les populations de tailleurs et d'autres ouvriers qui sont la meilleure et la plus facile des proies pour les exploiteurs impitoyables. D'une frugalité qui tient du prodige, d'une résistance à la fatigue dont on se ferait mal une idée, ils sont parfaitement capables de fournir dix-huit heures de travail en se contentant d'un salaire illusoire — six pence, voire même quatre pence. Aussi les patrons les tiennent-ils en très grande estime et les habitants du district en haine profonde, car ils sont parvenus à pousser la concurrence jusqu'aux limites extrêmes — en même temps que la diminution des prix. Eux seuls ont pu prendre pied d'une façon stable dans Whitechapel et leur masse forme comme un monstrueux champignon à la base d'un arbre. Puis les deux rangées de maisons toutes pareilles avec leurs deux étages obliquèrent vers l'est et s'y enfoncèrent dans l'ombre. Tel est Brick Lane dont Auban et Trupp venaient d'atteindre enfin l'extrémité.

Il pouvait être six heures au moment où les deux amis avaient pénétré dans le boyau infect d'Osborne-Street qui donne accès à Brick Lane ; ils se heurtèrent à des flots épais d'ouvriers qui

sortaient de leurs ateliers et qui remontaient Whitechapel et Mile-End pour rentrer en ville. L'encombrement était tel qu'on n'avançait qu'avec la plus grande difficulté en remontant le courant : la chaussée était accaparée dans presque toute sa largeur par les petites voitures et les étalages en plein vent au milieu desquels la foule se pressait, s'écrasait, se piétinait avec des cris et des jurons.

Car Whitechapel Road est la grande foire permanente de l'East-End où l'on trouve tous les plaisirs accessibles aux bourses les plus modestes : vastes cafés-chantants où s'engouffrent des colonnes entières, petits beuglants où l'on ne peut rien voir ni rien entendre tant on y fume et tant on y fait vacarme, marchands d'onguent guérissant tous les maux — se prend aussi bien à l'intérieur — homme hercule, femme-poisson, chien à griffes de lion : le tout visible pour la somme minime d'un penny...

Chose incroyable, Otto et Carrard n'accordaient aucune attention à toutes ces merveilles plus mirifiques les unes que les autres. Tout en se maintenant dans la direction du nord, c'est-à-dire en revenant lentement vers leur point de départ, ils parcoururent deux ou trois ruelles noires, puis un de ces passages étranglés entre les constructions où la poussière, la chaux et le mortier pleuvent sur le passant assez étourdi pour effleu-

rer la paroi. Brusquement ils se trouvèrent dans l'une de ces cours reculées qu'il faut habiter pour s'y aventurer jamais. Rien ne se distinguait plus que les hautes murailles des maisons dont les toits s'effaçaient dans le vague du ciel et elles se pressaient tant l'une contre l'autre que le jour, le grand jour ne devait jamais descendre jusqu'au fond de ce puits suintant la tristesse et l'humidité. Auban fut près de croire que la tombe s'était refermée sur lui.

Tout à coup il sentit que la main de Trupp lui prenait le bras et l'entraînait : c'était dans ce coin que le mécanicien avait pris son nouveau domicile, une chambre au rez-de-chaussée non loin de la porte. Quand Otto se fut procuré de la lumière, Carrard ne vit que quatre murs nus, une paillasse une table et une chaise : la table était couverte de papiers, de brochures et de journaux.

Pendant qu'il passait en revue ce mobilier plus que précaire, Trupp allait de long en large, la tête basse et la main dans les poches, ainsi que c'était son habitude lorsqu'il était en proie à une vive émotion. Finalement, il contraignit Auban à s'asseoir sur la chaise tandis que lui-même prenait place sur une malle tirée d'un coin. Puis, comme pour faire diversion aux pensées qui l'assaillaient en foule, il se mit à raconter ce qu'il avait vu en ces derniers jours.

— Je parie que ma chambre te semble pauvre, très pauvre? Eh bien, mon cher, mets-toi bien dans l'esprit que je suis logé comme un prince auprès de quantité d'autres locataires de ce « Family Hotel ». Mon trou n'a rien de bien séduisant, c'est vrai, mais encore est-il à moi, à moi seul; mes voisins du rez-de-chaussée et du premier étage sont déjà toute une famille pour le même espace. Quant à la manière dont on s'arrange plus haut, je ne puis t'en rien dire : j'ai voulu un jour me rendre compte par moi-même, mais j'ai été obligé de rebrousser chemin tant cela sentait mauvais et tant c'était sale. Ils sont deux ménages, paraît-il, dans chaque chambre; je ne sais pas s'ils font sur le plancher le fameux trait à la craie, mais en tout cas ils ont l'air de ne pas se manger entre eux. Figure-toi deux familles dans un réduit de dix pieds de long sur six pieds de large et viens dire après ça que je ne suis pas comme un coq en pâte. On y mange, on y fait la cuisine, on y couche, on y meurt : tu comprends, quand on n'a qu'une pièce, on n'a pas le droit de se montrer difficile. Il y a des chambres qui sont occupées par six, huit, dix, douze ouvriers — des tailleurs qui travaillent là-dedans quatorze ou seize heures par jour — quelquefois davantage; pour dormir, ils s'allongent sur un tas de chiffons — lorsqu'ils ne sont pas forcés de passer la

nuit sur la besogne qui presse. Des jours, des semaines s'en vont sans qu'ils se soient déshabillés. Sais-tu combien ils gagnent? Deux pence à l'heure, peut-être? Il n'y en a pas beaucoup qui arrivent à ce résultat. La plupart mettent de trois à six heures pour y avoir droit, et quand ils se sont fait un shilling ou un shilling et demi avant de tomber de fatigue, ils se considèrent comme très heureux. La façon d'un vêtement qui se vend deux guinées leur est payée cinq shillings, quatre shillings, trois shillings, parfois même deux shillings, un shilling si une grève vient permettre aux patrons d'offrir n'importe quel prix. Veux-tu d'autres chiffres? Il y a quantité de métiers qui ne sont pas mieux traités. Les ouvrières qui font les boîtes d'allumettes reçoivent deux pence par grosse — c'est un travail de trois à quatre heures; — la douzaine de chemises est cotée de deux pence et demi à quatre pence; le polissage d'une grosse de crayons, deux pence. Et on trouve plus qu'on n'en veut des gens assez bêtes pour travailler dans ces conditions-là...

Auban l'interrompit, car il savait que Trupp, une fois lancé sur ce terrain, ne s'arrêtait plus; que pendant des heures entières il entasserait document sur document, saignant à chaque iniquité signalée, n'en éprouvant pas moins une sorte d'âpre jouissance à s'étendre complaisamment

sur ces plaies de la société moderne. Et toujours, fatalement, pour en arriver à ce mot : révolution. A tant de maux Trupp ne voyait qu'un remède efficace : la destruction de tout ce qui est.

Rien alors ne le retenait plus dans sa course furibonde ; à tout instant il rencontrait de nouveaux obstacles, c'est vrai, mais il savait en faire jaillir autant de sources de faits venant confirmer ses théories. Si on l'interrompait, il repartait sur un autre terrain, emportait tout ce qui se trouvait sur son passage, aveuglait impitoyablement jusqu'au moindre rayon de lumière, écrasait sous le monceau de ses accusations jusqu'au plus faible espoir de remédier à la situation par des moyens pacifiques. Puis, quand il avait entraîné ses auditeurs dans la profondeur de son propre désespoir, il leur soufflait un mot, toujours le même : Révolution... et les laissait seuls dans la nuit avec cette seule étoile pour guide. Aussi Trupp était-il un agitateur dont le succès n'était jamais plus éclatant que dans l'improvisation ; pas un ne pouvait rivaliser avec lui dans l'art de secouer la torpeur morale des indifférents, de fomenter les mécontentements, de faire éclater les haines et les révoltes. Jamais il ne s'était adressé en vain à ceux qui étaient restés apathiques spectateurs, mais Trupp n'était pas un organisateur. On le voyait de moins en moins dans les clubs, il

évitait volontiers les discussions théoriques, car il n'avait pas le don de convaincre. Dans la monotonie des jours, qui semblait démontrer la stérilité de la lutte et l'impossibilité de la victoire, beaucoup de ceux qui s'étaient le plus enthousiasmés retombaient plus bas dans la résignation à subir les choses inéluctables : Trupp indiquait la voie à suivre, il ne pouvait y guider personne.

Quand Auban l'eût arrêté dans son élan, il se rejeta fiévreusement sur un autre thème : il parla des enfants procréés dans cette misère, pauvres êtres qui naissent dans un coin et meurent dans l'autre, dont nul ne se soucie — pas même la mère le plus souvent, — qui jamais ne sont ni bien rassasiés ni chaudement couverts : trente sur cent disparaissent dès l'âge le plus tendre. Il s'appesantit sur la cherté exorbitante de tout ce que les malheureux parents devaient se procurer : cinq shillings par semaine pour le propriétaire quand la famille entière n'arrivait pas à se faire douze shillings dans le même laps de temps ; les frais si élevés de l'école où les trois quarts des petits n'allaient pas par économie. Il n'eut garde de laisser de côté les embarras cruels dans lesquels le moindre fait sortant de l'ordinaire les plongeait et il cita pour exemple les cas de décès. Les journaux avaient vaguement parlé en ces derniers temps de choses épouvantables qui se seraient

produites, si épouvantables que beaucoup les avaient prises pour divagations d'un cerveau malade : ces choses existaient.

Ce n'était pas un fait excessivement rare que la présence prolongée d'un mort dans la chambre exiguë où toute la famille vivait nuit et jour.

— Quand je suis venu demeurer ici, dit Trupp, un jeune homme d'une vingtaine d'années venait de mourir dans une maison voisine. Je ne me souviens plus de quelle maladie ; je crois que c'était d'une fièvre scarlatine — en tout cas, je suis sûr que c'était d'une affection contagieuse. Le père était sans ouvrage ; la mère, poitrinaire jusque dans la moelle des os, toussait constamment. Ils avaient quatre enfants mais l'aînée des filles ne rentrait à la maison que quand elle n'avait pas trouvé de gîte ailleurs. Il ne faut pas oublier que la femme a encore sa mère qui est folle et qui ne bouge pas de son coin. Le garçon a été malade une huitaine de jours ; naturellement ils n'ont pas fait venir le médecin ; pas de médicaments, pas de soins ; le pauvre diable ne pouvait en revenir, tu comprends. Ils ont laissé le corps sans y toucher et le père, au lieu de chercher du travail, s'est occupé de remplir des formalités. Il s'est promené de bureau en bureau, on l'a renvoyé de district en district : celui-ci n'a pas de cimetière, celui-là ne veut pas l'accepter, le décès n'est pas de sa cir-

conscription. Le pauvre hère est étranger et n'arrive pas toujours à se faire comprendre. En attendant, le cadavre était encore sur la paillasse dans la chambre. Au bout de trois jours, on en parlait dans la maison, au bout de cinq jours l'odeur était si insupportable que les locataires des chambres voisines commençaient à se plaindre; huit jours s'étaient passés quand un policeman entendit parler de l'affaire pour la première fois et on n'enleva que le neuvième jour le corps en pleine décomposition. Les journaux n'en ont pas soufflé mot ; à quoi cela aurait-il servi d'ailleurs? Neuf jours, cela est d'un effet saisissant dans un faits-divers, mais je parie tout ce que tu voudras que tu ne peux pas te faire une idée de ce que devait être la chambre pendant ces neuf jours.

Il se tut un instant; Auban, secoué par un frisson, se serra dans son manteau. La bougie étai pour ainsi dire usée et menaçait de s'éteindre avant peu.

Cependant Trupp n'avait pas tout dit et il reprit :

— Quelquefois ils font moins de façons ; ils jettent le cadavre dans un coin de la cour et ne s'en inquiètent pas davantage. Il y a tout près d'ici une rue qui n'est habitée que par des voleurs, des souteneurs ou des assassins — tous gens de sac

ou de corde. Tu ne peux te figurer le nombre d'enfants qu'on y trouve. Dernièrement un de ces pauvres petits y est mort : on l'a laissé là où il avait rendu l'âme parce qu'on ne savait pas à qui c'était. Tiens, un autre fait encore. Dans la maison même, nous avons un ivrogne qui est marié et qui a sept enfants ; la femme travaille pour nourrir toute la famille. L'autre jour, un des mioches meurt de cette maladie si commune dans le quartier : insuffisance de nourriture. La mère fait argent de tout, de tout absolument, pour lui avoir un cercueil et une méchante petite couronne; inutile de te dire que cela n'a pas marché tout seul et qu'il lui a fallu plus de vingt-quatre heures pour y réussir. Un soir le père rentre saoûl à ne plus tenir debout; il trébuche sur le cercueil et, sans plus de gêne, il le lance par la fenêtre, contenant et contenu, du haut d'un troisième. Le lendemain matin les femmes ont failli le mettre en pièces, mais les hommes riaient du tour en prenant leur mesure de gin et appelaient cette ignoble brute un « smart fellow ». Voilà l'East-End.

Auban se leva.

— Cela suffit, Otto. Peux-tu me montrer la rue dont tu me parlais tout à l'heure ?

— Le soir ? Je m'en garderais bien : nous y laisserions notre peau.

— Alors, allons-nous-en... J'espère que tu ne vas pas te loger longtemps ici? reprit-il en regardant fixement son ami.

— Pourquoi pas? Est-ce que je vaux mieux qu'eux? Est-ce que je mérite d'être mieux traité qu'eux? Va, un de plus ou un de moins, qu'est-ce que ça peut faire?

— Tu te trompes; mieux vaut un de moins qu'un de plus dans la fange.

Comme ils sortaient, la porte de la chambre située en face de celle de Trupp s'ouvrit également et un mince filet de lumière raya l'obscurité du corridor : une jeune femme avait paru qui murmura quelques mots au mécanicien en lui désignant du geste l'intérieur de son galetas. Ils s'avancèrent sans entrer toutefois, car il s'échappait de ce taudis une odeur abominable, grâce à la malpropreté insigne qui y régnait. Une sorte de buée l'emplissait, bien que cette pièce ne fût pas chauffée, et permettait à peine de découvrir un lit qui occupait l'un des côtés dans presque toute la longueur; sur ce lit se démenait comme un fou furieux un être dans lequel on n'eût certainement pas deviné un homme s'il n'avait vomi des torrents de propos orduriers dans la direction de la porte. Les traits étaient ravagés par le vice et la maladie, le front bandé d'un chiffon ensanglanté, les membres vaguement couverts de

loques ; quand il fut retombé sur son grabat, épuisé par son accès de rage imbécile, cet être ressemblait plus à un moribond qu'à toute autre chose. Auban crut comprendre qu'il était question de le faire admettre dans un hôpital, ce paradis des pauvres. Comme il se sentait accablé par la fatigue, Carrard passa et son compagnon ne tarda pas à le rejoindre ; le plancher était si mauvais et si fréquemment défoncé qu'Otto le prit par le bras pour lui éviter une chute fort possible.

— En voilà encore un que la police pourra diriger quand elle voudra sur un dépôt, dit Trupp ; je lui défends bien de justifier de ses moyens d'existence. Le dépôt, il en a une peur...

La cour était toujours déserte : si silencieuse qu'on eût été tenté de croire que toutes ces maisons qui l'entouraient étaient inhabitées.

— C'est toujours comme ça, ajouta encore l'ouvrier, même pendant la journée. Les enfants s'arrangent de manière à jouer sans faire de bruit.

Au tournant de la première rue, ils vinrent donner dans un rassemblement. Des hommes et des femmes causaient avec animation et quelques-uns paraissaient en proie à une vive émotion. Une femme s'avança à la rencontre des deux promeneurs nocturnes en poussant de véritables hurlements, les hommes s'écartèrent pour les

laisser passer et, après avoir traversé une voûte, Auban et Trupp se trouvèrent dans une cour étroite, à demi-noire, où un autre groupe de curieux stationnait également : deux agents allaient tranquillement de long en large, autant que ce genre d'exercice leur était possible du reste dans un espace aussi restreint.

Auban se disposait déjà à revenir sur ses pas, quand, à la clarté trouble d'une lanterne posée à terre, il aperçut une forme humaine étendue sur une botte de paille. Il s'approcha et cette fois encore on s'empressa de lui faire place : on le prenait évidemment pour un médecin. Auban se trouva en présence du corps d'un homme pouvant avoir une cinquantaine d'années, couché sur le dos avec les bras à demi repliés et les yeux retournés. Pour tous vêtements il avait une grande redingote noire dont le col relevé cachait le cou et un pantalon noir aussi, élimé, effrangé, crotté, qui laissait voir deux pieds nus bleuis par le froid et couverts de boue. Un vieux chapeau haut de forme aux bords déchiquetés avait roulé à quelques pas ; les cheveux gris pendaient sur le front et la main gauche était fermée dans une crispation. Pas de linge sous la redingote qui montrait la peau par une déchirure sur la poitrine.

Auban se pencha et constata que le mort était

d'une effrayante maigreur : les côtes saillaient d'une façon extraordinaire, les poignets et les chevilles étaient si minces que des doigts d'enfant eussent pu les enfermer facilement dans leur étreinte, les joues rentrées accusaient énergiquement la proéminence des pommettes, le nez s'était aminci et les lèvres complètement exsangues s'entr'ouvraient dans une sorte de rictus douloureux en laissant voir des dents assez belles. Mais ce qui frappa surtout Auban, ce fut la dépression incroyable des tempes et de la gorge. On eût dit que le corps avait séjourné un certain temps dans un lieu à l'air raréfié, tant la peau cireuse se tendait sur les os.

— *Starved ?...* dit Auban à demi-voix en relevant la tête vers le policeman qui s'était arrêté près de lui.

L'agent ne répondit que par un signe affirmatif plein de la plus belle indifférence.

Un mouvement se produisit dans le groupe des spectateurs et le mot passa de bouche en bouche avec des intonations de secrète épouvante : mort de faim... N'était-ce pas le destin qui attendait la plupart d'entre eux ? Et instinctivement les enfants se serraient contre leurs mères et les femmes contre leurs maris. Un jeune vaurien osa risquer une exclamation ironique ; on s'indigna et on le chassa. Il s'ensuivit un instant de

confusion dont quelques-uns profitèrent pour se rapprocher et mieux voir le mort ; leur exemple ne fut pas perdu : tous voulurent examiner de près les résultats finals de la faim sur l'homme. Cela les intéressait.

Les deux agents reprirent leur faction en laissant tomber de temps à autre un regard distrait sur l'assistance. Auban qui s'était agenouillé se redressa : tout secours était inutile car il ne restait plus le moindre indice de vie dans ce corps inerte. Il allait se détourner quand il se sentit saisi au bras par la poigne de fer de Trupp et il vit que les traits de celui-ci étaient bouleversés. Le mécanicien attachait sur le cadavre un regard pénétré d'horreur, comme si de lugubres souvenirs se fussent réveillés en lui.

— Tu le connais? lui demanda Auban.

Otto ne répondit pas; il semblait sous le charme de quelque diabolique fascination. Et tout à coup l'un et l'autre crurent voir un dernier flot de vie passer dans les prunelles éteintes du mort : ils crurent y lire l'histoire d'une de ces chutes morales qui précipitent un homme des rangs les plus élevés de la société moderne aux bas-fonds les plus honteux...

Trupp s'arracha brusquement à ce spectacle lamentable et entraîna Carrard; les assistants les regardèrent s'éloigner, rien n'étant venu les ren-

seigner sur la véritable situation d'Auban. Seuls les policemen ne prêtèrent aucune attention à cette retraite : ils attendaient le collègue qui allait revenir avec un fourgon. Le lendemain le corps serait sur une table d'amphithéâtre.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, il y a de ça quatre semaines à peu près, disait Trupp d'une voix étranglée par l'émotion pendant qu'ils s'éloignaient ; il descendait Fleet-Street, moi je m'en allais dans la direction opposée. Il était tel que tu viens de le voir : il n'avait pas de souliers, pas de linge, mais il portait le tuyau de poêle et des gants. Ce jour-là, il m'a semblé que je rencontrais la mort en personne se promenant dans les rues de Londres : ce n'était plus qu'un squelette, une ombre. Il se glissait le long des murs en regardant toujours tout droit devant lui et en ne voyant sûrement pas les gens qui passaient à côté de lui. Je ne sais pas pourquoi, j'avais l'envie de ne pas paraître le voir, puis ç'a été plus fort que moi : je me figurais qu'il ne devait pas avoir mangé depuis une éternité. Je l'ai accosté en lui demandant quelque chose ; il n'a pas eu l'air de me comprendre. Je crois bien même qu'il ne m'avait pas entendu. Quand j'ai voulu lui donner un shilling, il a d'abord regardé mon argent, puis il m'a regardé d'un air méprisant et furieux. Ensuite, sans dire un mot, il a jeté mon shilling

— mon dernier shilling — à un malheureux qui se trouvait à quelques pas. J'en suis resté tellement ahuri, tu comprends, que je l'ai laissé partir sans souffler mot...

— Et tu es certain que c'est le même individu? fit Carrard en hochant la tête.

— Si j'en suis certain?.. Crois-tu qu'on puisse oublier une figure pareille quand on l'a vue, ne fût-ce qu'une seule fois?

Auban garda le silence. La coïncidence, pour être bizarre, n'en était pas moins possible. Trupp pouvait se tromper, c'est vrai, mais Auban pensait cependant que son ami n'était pas dans l'erreur en ce moment. Lui aussi maintenant était tout bouleversé. Cette figure... Trupp avait bien raison : on ne l'oubliait pas quand on l'avait vue, ne fût-ce qu'une seule fois. Mais ce qui l'émouvait plus encore que ce facies blême et décharné, c'était la maigreur inouïe de ce corps émacié, épuisé, vidé par la faim. Avec quelle longue et infatigable patience n'avait-elle pas dû s'acharner sur cet homme pour le réduire ainsi à l'état de squelette ambulant... Un mois auparavant il avait encore eu des forces suffisamment pour donner cette preuve d'orgueil indomptable; mais il avait fini par succomber, naturellement, et il était venu mourir dans ce coin le plus noir et le mieux caché. Il avait voulu ne pas avoir de témoin pour

cette lutte suprême engagée avec celle qui le harcelait depuis si longtemps, — la faim.

— Mort de faim, mort de faim, mort de faim, ne cessait de se répéter le mécanicien qui dit enfin à Auban :

— Voilà encore une chose que nous ne nous attendions pas à voir... Comme tout vient à l'appui de ce que je te disais... Mais la vengeance que nous prendrons effacera tout ça.

— Moins la folie, songea Carrard qui se garda bien de penser tout haut. Il n'y a de faute nulle part : est-ce la faute de l'aveugle s'il ne voit pas? Folie, folie partout, — et folie dont les vengeances seront terribles.

Soudain ils se retrouvèrent dans Whitechapel Road.

Ils avaient marché sans trop savoir de quel côté ils dirigeaient leurs pas, tant ce qu'ils avaient vu leur avait fait oublier tout le reste. La clarté dont ils furent brusquement frappés en plein visage les surprit; ils promenèrent leurs regards autour d'eux et remarquèrent que la grande artère se gonflait encore d'une vie aussi intense. La vie débordante, la vie triomphante après les affres de la mort...

— Allons au club, dit Auban.

Il se sentait les jambes rompues, l'estomac vide, mais il n'avait rien perdu de son impassi-

bilité habituelle. Trupp paraissait insensible à la soif aussi bien qu'à la fatigue ; tout en guidant son compagnon par le chemin le plus direct, il allait sans rien dire, sans relever les yeux, indifférent en apparence mais rongé au fond par une souffrance aiguë que traversaient des accès de fureur révoltée.

Après avoir coupé Commercial Road, ils atteignirent en quelques minutes l'entrée d'une rue qui était plongée dans l'obscurité la plus complète : c'était Berner-Street, E-C. Les maisons s'y entassaient confusément et la nuit y était si noire que l'on distinguait à peine les portes et les fenêtres. Il fallait une connaissance parfaite des lieux pour parvenir à découvrir un numéro déterminé dans cette succession de masses sombres. Auban en était réduit à tâter le terrain devant lui avec sa canne avant d'y aventurer le pied.

Cependant Trupp ne s'arrêta pas moins sans hésitation aucune à l'entrée du club des révolutionnaires israélites : il laissa retomber le lourd marteau de fer et la porte s'ouvrit aussitôt. Des têtes émergèrent d'une salle située à droite et des mains se tendirent cordialement dès que Trupp eût été reconnu. Auban vit qu'il les serrait toutes avec un réel plaisir. Lui-même devait être à peu près inconnu maintenant dans ce milieu où il n'avait pas paru depuis plus d'un

an : il n'espérait guère retrouver des personnes avec lesquelles il pût prendre langue. Pourtant il venait à peine de se mêler aux groupes qui, debout ou sur les bancs, remplissaient les petites salles basses du rez-de-chaussée, qu'une main s'abattit sur son épaule et qu'une joyeuse exclamation partait à ses oreilles :

— Auban...

— Baptiste, s'écria-t-il en voyant surgir devant lui les traits d'un bon camarade dont l'amitié datait de la période d'effervescence que Carrard avait eue à Paris.

Et de même qu'une bande folle d'oiseaux chanteurs dont un hasard vient d'ouvrir la cage, les souvenirs de toute nature montèrent en foule aux lèvres des deux anciens amis qui s'étaient perdus de vue depuis plusieurs années.

L'International Working Men's Club était avec « Les Aurores » — troisième section de l'Association communiste pour l'éducation des Travailleurs, — le seul groupe révolutionnaire de l'East-End. Ses membres, au nombre d'environ deux cents, étaient pour la plupart des émigrés russes ou polonais et son vaste champ de propagande comprenait tout Whitechapel, habité en majeure partie par leurs compatriotes.

Auban se fit traduire par Baptiste des passages du journal que le groupe publiait toutes les

semaines au prix des plus grands sacrifices, car personne ne lui venait en aide dans cette coûteuse entreprise : les riches coreligionnaires du West-End ne la voyaient pas d'un fort bon œil et étaient même parvenus à force d'argent à faire suspendre la publication pendant un certain temps. Ce journal avait pour titre « The Worker's Friend » : imprimé en caractères hébreux, il était rédigé dans ce singulier mélange d'allemand, de polonais et d'anglais qui est particulier aux Polonais émigrés et qui n'est guère compris que d'eux.

Tout en soupant, Carrard répondait aux mille questions dont Baptiste ne se lassait pas de l'accabler. Que de choses déjà vieilles mais encore nouvelles pour eux ils s'apprirent mutuellement... Un tel se trouvait là maintenant, un autre ici ; le mouvement social avait tout remué, tout bouleversé, tout transformé dans un laps de temps relativement peu considérable.

Auban se faisait plus grave à mesure que tous ces faits lui étaient révélés. Il semblait entendre ronfler de plus en plus menaçante la roue du Destin qui passait à travers les multitudes humaines en broyant tout sur son chemin. Sans doute à présent il n'avait plus rien à craindre pour sa tête : il combattait pour lui seul et cette attitude était pour lui une sauvegarde. Mais les

blessures reçues autrefois se rouvraient chez lui dès qu'on y touchait.

Baptiste, lui, rappela encore un autre de leurs compagnons : Auban s'en souvenait sans doute? Eh bien, cet individu n'était qu'un mouchard et on avait fini par le démasquer. Auban en croyait difficilement ses oreilles.

— La canaille, conclut Baptiste.

— Il n'était peut-être que malheureux, fit Carrard; mais Baptiste ne voulut pas se ranger à cette manière de voir.

Une heure se passa de la sorte. Puis ils gravirent l'étroit escalier conduisant à la salle de réunion : elle était de proportions très modestes et ne devait pas fournir place à plus de cent cinquante personnes. De simples bancs sans dossier tenaient lieu de sièges : tout cela sentait la pauvreté, une pauvreté profonde, mais trahissait aussi un constant et sérieux effort pour échapper à cette misère. Quelques gravures décoraient les murs : les portraits de Proudhon, de Marx, de Lassalle — celui-ci renversant le veau d'or du capitalisme — et une charge représentant Mrs Gundry, la bourgeoisie envieuse, égoïste et cupide, qui est chargée de trésors et qui refuse un penny à un meurt-de-faim.

Une réduction de scène servait de tribune ; Trupp avait la parole et s'y tenait à côté de la

table du président quand Auban arriva. Celui-ci manœuvra de façon à s'approcher et à voir son ami. Pour l'entendre, il ne s'en préoccupait pas, car Otto parlait allemand et Carrard ne comprenait qu'un mot de loin en loin. Tout au plus devinait-il le thème choisi par son ami : celui-ci semblait raconter les choses qu'il avait vues pendant cette journée. Mais Auban se rendit aisément compte de la passion entraînante qui menait Trupp et avec lui tous ceux qui l'écoutaient. L'auditoire entier ne respirait plus pour ainsi dire ; un courant électrique semblait faire bondir à l'unisson les cœurs de ces jeunes gens qui étaient encore des enfants, de ces femmes qui succombaient sous un labeur incessant, de ces hommes qui étaient venus se rassembler là après tant de déceptions. Auban avait rarement vu une salle plus empoignée par l'orateur, mais cela ne le surprenait pas. Il les connaissait bien, ces imaginations exaltées, ces cerveaux en feu s'emballant avec autant de fougue sur une puérilité que sur une question de vie et de mort ; ils étaient misérables entre tous et ceci ne les empêchait nullement de prendre le Paradis terrestre pour but idéal. Le communisme le plus parfait était seul capable de leur donner satisfaction : la paix universelle, la fraternité, l'égalité, il ne leur en fallait pas moins. Des chrétiens, des idéalistes,

des rêveurs, des fous que tous ces révolutionnaires juifs de l'East-End...

Trupp avait dit; la discussion s'engagea immédiatement.

— Mais soyez donc des égoïstes, fut tenté de leur crier Auban ; soyez des égoïstes, je vous répète. L'égoïsme est la seule arme avec laquelle vous puissiez lutter contre vos exploiteurs. Servez-vous-en avec calme, avec prudence, avec énergie et vous êtes certains de vaincre.

Il se tut cependant. Des années d'expérience avaient suivi les temps déjà lointains où, vibrant lui-même d'enthousiasme, il provoquait l'enthousiasme au sein des foules tourmentées. Il s'était voué à une étude unique — celle des hommes et, depuis qu'il les connaissait, il savait que pour être applaudi par eux, il suffit de tenir un langage répondant aux secrètes aspirations de leurs cœurs. C'est la phrase aux périodes sonores qui charme et qui entraîne ; le mot net et précis, dépourvu de tout artifice, n'ayant pour lui que sa portée, ne se comprend pas et passe inaperçu. N'en avait-il pas fait encore l'expérience le dimanche précédent? S'il avait pris la parole ce soir-là, il n'eût fait naître que des mécontentements au lieu de recueillir des applaudissements.

Cependant la discussion allait son train ; tous

ceux qui défilaient sur la petite scène montraient le plus ardent désir de convaincre l'auditoire dont l'attention se soutenait, Trupp passa dans le fond de la salle où il fut bientôt entouré ; c'était à qui lui demanderait quelque explication sur tel ou tel point de son allocution, et il répondait à tout le monde avec une patience inépuisable. Baptiste se sépara d'Auban qui s'assit au milieu de ces gens dont la langue lui était inconnue mais dont les visages trahissaient les sensations. Un léger brouillard, fait de fumée de tabac, emplissait l'air.

— Aujourd'hui ils sont exaltés et tout pleins d'enthousiasme, pensa-t-il, demain ils seront accablés et découragés... Aujourd'hui le meeting, demain la potence ; aujourd'hui la révolution, demain nouvelle erreur imposant sa domination...

En ce moment Trupp lui demanda de loin s'il voulait l'accompagner aux Aurores : Otto venait d'apprendre qu'on y tenait réunion également et il avait l'intention d'y parler. Auban refusa.

On entonna la *Marseillaise des Travailleurs* et ce fut comme le signal du départ général ; la plupart se levèrent et un brouhaha se produisit pardessus lequel on distinguait pourtant la voix mâle et forte du grand gaillard aux cheveux blonds et aux yeux bleus disant les couplets, son

verre à la main. Le refrain se répétait en chœur. Auban fredonnait la *Marseillaise* en français. Que de fois déjà il l'avait entendue et que d'hommes l'avaient chantée aux heures de désespoir, de révolte ou d'espérance... Mais qui d'ailleurs ne la chantait pas? Par un simple hasard il remarqua qu'un jeune homme attachait sur lui un regard méfiant; il ne put s'empêcher de sourire. Devait-il se nommer? A peine si on le connaissait encore; son nom eut suffi certainement à faire cesser toute méprise, mais il jugea inutile de le dire. Il tira sa montre et vit qu'il devait s'en aller s'il ne voulait pas manquer le dernier train pour King's Cross à la station d'Aldgate. La *Marseillaise* finissait comme il sortait.

Auban se dirigea comme il put dans les ténèbres vers le point où convergeaient les voies principales du quartier : il n'était pas encore arrivé aux premiers réverbères quand un gigantesque cube de maçonnerie se dressa brusquement devant lui, ouvrant à chacun de ses quatre étages une vingtaine de larges baies éclairées pareilles à autant de prunelles enflammées ouvertes sur le mystère de la nuit. C'était une de ces manufactures dont chaque paroisse de l'East-End possède une quarantaine, peut-être une filature de soie. Des ombres fugitives glissaient derrière les vitres, le bruit des machines s'entendait distinc-

tement de la rue; cette construction lourde et laide n'incarnait-elle pas très bien une époque où l'industrie prenait le pas sur tout le reste?

Quand Auban atteignit le carrefour, une recrudescence de vie semblait se produire dans les deux grandes voies de Whitechapel. Le moment approchait d'ailleurs où tout ce mouvement allait s'apaiser ; l'heure de la fermeture des public-houses n'était plus éloignée, déjà les rues latérales se sillonnaient de noctambules qui regagnaient le gîte: le repos et le calme obligatoire du dimanche tomberaient bientôt et la foule se hâtait de jouir fiévreusement de ses derniers instants de plaisir.

La station était à cinq minutes de là.

Auban avait encore une demi-heure à lui avant le départ de son train et il ne put résister à l'envie d'errer dans l'inconnu de ces régions. Il s'enfonça dans le silence d'une voie à peu près déserte.

De rares becs de gaz trouaient l'obscurité de loin en loin; de rares passants pressaient le pas dans cette pénombre incertaine; Auban quitta la rue qu'il suivait pour s'engager dans une rue transversale pointant à l'ouest.

Il rencontra une bande de jeunes gens qui paraissaient se quereller mais en mettant une sourdine à leurs voix pour éviter d'attirer sur eux l'attention des policemen : ils ne virent même pas

Carrard qui marchait dans l'ombre des maisons. Tout à coup un flot de lumière tombant d'une fenêtre grillée le frappa au visage : il regarda et reconnut, à travers des vitres sales et ternes, le *common kitchen*, la cuisine d'un lodging-house; c'est dans cette pièce que les clients se tiennent avant de gagner la chambre ou le dortoir où ils passeront la nuit. Il y avait là plus de soixante personnes formant différents groupes; les uns étaient assis, les autres debout, quelques-uns encore accroupis dans les coins. Un certain nombre se bousculaient au bout de la cheminée pour y faire leur thé ou cuire un poisson, un morceau de basse viande représentant leur souper. Dès qu'un récipient était enlevé du feu un autre récipient l'y remplaçait. Le feu ne devait être que d'une ardeur excessivement modérée d'ailleurs, car, malgré la quantité des individus entassés là, beaucoup d'entre eux grelottaient sous leurs guenilles.

Sur les bancs qui s'adossaient aux murs bien peu avaient pris place ; par contre, la table occupant le centre de la cuisine était accaparée par des dormeurs de tout âge et de tout sexe : hommes, femmes, enfants s'y serraient étroitement. Le sol était couvert de détritus et des bambins échappés aux mains lasses des mères s'y traînaient avec la gaucherie de petits chiens qui ne voient pas en-

core. Le feu ne donnait plus qu'une flamme bien maigre et les deux lampes accrochées aux parois n'allaient sans doute pas tarder à s'éteindre. Auban avait vu dans cette journée bien des choses lamentables, mais aucune n'avait produit sur lui une impression aussi saisissante que la vue de ce common kitchen silencieux et morne. Subissait-il inconsciemment l'influence de l'heure? Son cerveau surchauffé était-il devenu plus irritable? Car ce n'était certes pas la première fois qu'il se trouvait en présence de ce spectacle désolant.

L'imagination la plus fantasque n'eût pas créé de lieu plus nu et plus froid, de poses ni de rapprochements plus burlesques : un vieux à cheveux blancs avait laissé tomber son bâton et dormait à demi replié sur lui-même, une fille encore jeune se faisait toute petite devant son souteneur qui l'injuriait d'un air féroce, une famille tout entière se tenait à l'écart — le père sans ouvrage, la mère dévorée par les soucis, les enfants jouant avec un tesson. Les autres avaient cédé à un sommeil si pesant qu'ils semblaient morts. Leur sort à tous était le même : vivre ainsi tous les jours de leur vie dans l'ordure et dans la famine. Pas une joie, pas une espérance et ainsi les jours succéderaient aux jours, les nuits succéderaient aux nuits...

Auban fit un effort sur lui-même et passa.

Il les connaissait depuis longtemps ces garnis où l'on couchait à la nuit et l'inscription en lettres blanches sur la façade peinte en rouge ne lui apprenait rien. Bons lits à 3 pence, à 4 pence, à 6 pence... Pour ce dernier prix on avait une chambre avec un lit et des draps qui étaient changés tous les quinze jours peut-être après avoir hébergé une vingtaine de corps différents : pour 4 pence, c'était déjà la nuitée en commun, mais pour 3 pence, ce n'était plus qu'un abri préservant du contact humide de la rue — rien de plus, ni paillasse, ni couverture.

Un homme venait de sortir du lodginghouse en trébuchant : il n'avait plus sans doute l'argent nécessaire pour payer sa nuit et on le mettait dehors tout simplement. Auban voulut l'arrêter et lui venir en aide, mais l'autre était tellement ivre qu'il parut ne rien voir, ni rien entendre, et s'en alla en décrivant des zigzags fantastiques : bientôt il se perdit dans les profondeurs de la nuit.

Carrard reprit sa marche; il s'était laissé emporter pas ses réflexions au point d'en oublier le lieu et l'heure. Le souvenir de la réalité lui revint brusquement; il rebroussa chemin et s'orienta : il crut reconnaître la rue qui l'avait amené là et il la remonta, se disant qu'en allant toujours tout droit devant lui il ne pouvait s'égarer.

Les réverbères étaient éloignés d'une centaine de pas les uns des autres, la rue se rétrécissait constamment, le pavé devenait de plus en plus mauvais, les mares de plus en plus fréquentes, les tas d'immondices de plus en plus nombreux. Auban continuait à s'avancer, bien résolu à ne pas se décourager.

Il passa devant une porte ouverte — encore un garni mais d'un genre tout particulier : c'était ce que le peuple appelait une rookerie. Ce que le piéton attardé put voir d'un escalier très raide et très étroit était littéralement couvert de corps humains recroquevillés dans l'ombre. Cet entassement de membres et de torses faisait penser à un monceau de cadavres jetés là au petit bonheur. Il y en avait jusque sur le seuil, accroupis dans les positions les plus impossibles, si sales que la chair visible entre les trous des haillons était de la même couleur terreuse que ceux-ci.

Auban pressa le pas avec un frisson de dégoût. Il traversa une rue et vint se heurter à une colossale construction, quelque maison de rapport à sept étages; il la longea, persistant à maintenir la direction qui lui avait paru la bonne. Plus loin, il rencontra cinq ou six formes vagues qu'à leur silhouette on reconnaissait pour des hommes, mais à cela seulement, car ils ne faisaient ni le plus léger mouvement, ni le moindre bruit : un silence

de mort pesait sur ce coin de Londres. Auban commençait à perdre de son assurance; ce fut pis encore quand il se retrouva par des voies absolument désertes. Cependant il croyait bien connaître le quartier, il y était venu à différentes reprises en plein jour, mais dans ces ténèbres la physionomie en était toute changée. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais remarqué cette muraille qu'il avait maintenant à sa gauche; il s'était donc égaré? C'était impossible, complèment impossible. Et il s'arrêta, le cerveau envahi par une telle anxiété qu'il se figurait le sentir bouillonner sous son crâne. Il réfléchit pendant quelques instants; non, décidément il ne devait pas s'être trompé : en prenant à gauche, il devait se trouver en trois minutes dans Whitechapel High Street; en allant toujours tout droit, le même temps devait lui suffire pour atteindre Commercial Road. Donc il marcherait sans dévier ni à droite ni à gauche.

Il repartit, mais en s'apercevant cette fois combien la lassitude le gagnait; sa mauvaise jambe s'endolorissait : pour un peu il se fût laissé glisser à terre pour dormir. Il se secoua toutefois, car une pensée nouvelle avait surgi en lui : si on l'attaquait, s'il appelait au secours, qui entendrait cet appel dans une solitude aussi grande? Personne certainement, et il devait s'attendre à être fatalement attaqué par le premier escarpe qui

le verrait et serait tenté de le dévaliser. Or, il n'avait d'autre arme que sa canne qui lui semblait bien lourde à présent.

Il resta en proie à un sentiment nouveau ; ce n'était pas de la peur, sans doute, mais plutôt une sorte d'horreur devant la probabilité de ce fait : la nécessité de disputer sa vie à l'un de ses semblables qui d'un moment à l'autre pouvait sortir de la nuit et fondre sur lui comme un fauve aux aguets. Il voyait l'imprudence qu'il avait commise en s'exposant aussi étourdiment à un danger pour ainsi dire inévitable dans ces conditions, il se souvenait de la recommandation que lui avait faite un jour un policeman de ne pas prendre la rue qu'il avait prise ce soir-là — recommandation à l'usage des gentlemen convenablement vêtus sans doute.

Auban prenait une allure de plus en plus rapide et cependant le mur était toujours là, à gauche ; la nuit était si noire qu'à dix pas devant lui Auban n'eût pu distinguer un homme d'une maison. Ses doigts se crispaient sur sa canne dont il ne pensait plus à se servir pour aider à ses jambes rompues ; il croyait à tout instant entendre venir un rôdeur qui se jetait sur lui et voulait le frapper... Mais il était bien résolu à vendre chèrement sa vie. Il se mit à courir en brandissant son fragile jonc et la sueur ne tarda pas à lui ruisseler

sur le front tandis que cette étrange impression de terreur grandissait. Où était-il maintenant? Certainement il avait dû depuis longtemps quitter Whitechapel, s'enfoncer dans une immensité ténébreuse d'où il ne sortirait plus, quelque effort qu'il fît... Tout à coup sa canne heurta une muraille et il reconnut à droite des maisons, des portes, des fenêtres... Une courte ruelle s'ouvrit devant lui, éclairée par un unique réverbère, si étroite qu'elle n'eût pas livré passage à une voiture ; mais elle débouchait dans une seconde plus large... et quelques instants plus tard Auban respirait en revoyant les vastes perspectives de Commercial Road... Cinq minutes encore et il s'arrêtait haletant au guichet de la station d'Aldgate : il avait encore dix minutes à lui pour prendre son billet et descendre l'escalier conduisant aux quais. Vingt minutes seulement s'étaient écoulées depuis son départ du club : il eût juré sans hésiter qu'il en était parti depuis plusieurs heures.

Avant de descendre il resta là un certain temps, le regard tourné vers l'est ; les marchands ambulants remballaient leurs pacotilles, et des gens, ivres pour la plupart, se poussaient, se bousculaient autour de lui avec la crainte de manquer le train.

Pendant qu'il était là songeur, il trouva sans

chercher ce qu'il avait vainement cherché bien des fois : une comparaison rendant aussi exactement que possible l'impression sous laquelle le laissait chacune de ses excursions dans ce quartier.

Whitechapel qui gisait là béant sous ses yeux, Whitechapel n'était pas autre chose que la gueule formidable et toujours ouverte de l'East-End. Tous ceux qui passaient assez près pour aspirer l'haleine empoisonnée du monstre en demeuraient étourdis, perdaient toute notion du danger et s'en allaient tomber dans cette gueule effroyable qui les broyait et ne les rendait plus : les cris d'épouvante et les râles d'angoisse s'étouffaient dans les profondes entrailles du monstre. Et toutes les nations de la terre jetaient un peu de leur lie humaine en pâture à ce minotaure moderne dont l'appétit ne paraissait que se développer sans cesse et semblait ne devoir jamais s'apaiser.

Auban recula involontairement pour se mettre hors de portée de ce souffle pestilentiel, et tout en frissonnant il eut le cerveau traversé par la vision horrible et grandiose des choses qui seraient dans un temps plus ou moins prochain : il vit les machoires colossales s'ouvrir démesurément et vomir un flot irrésistible de fange et de pourriture qui se répandait sur Londres et qui le

noyait... C'était un engloutissement comme jamais il ne s'en était produit : tout y sombrait de ce qui était beau, grand, riche... Et l'orgueilleuse cité se transformait en un cloaque immonde dont les émanations méphitiques lentement faisaient disparaître la vie sous un ciel maudit...

VII

LA TRAGÉDIE DE CHICAGO

Les premiers jours de la seconde semaine de novembre paraissaient s'envelopper d'un brouillard fumeux et sanglant. Pendant qu'à Londres le cri « du travail ou du pain » sonnait plus redoutable que jamais aux oreilles des spoliateurs et de leurs protecteurs, l'attention de tout un monde était tournée vers Chicago : la justice humaine suivrait-elle son cours? La clémence fléchirait-elle ce bras levé pour frapper de mort?

Les événements s'accumulaient et se précipitaient.

Auban travailla avec acharnement pendant ces premiers jours afin de pouvoir disposer des der-

niers comme il l'entendrait. Comme il allait au café le mercredi après avoir lunché, il vit non sans surprise que Fleet-Street et le Strand étaient pavoisés ; cet air de fête contrastait d'une façon assez étrange avec la mélancolie du ciel gris et le noir boueux de la rue. On ne circulait qu'avec les plus grandes difficultés sur les trottoirs encombrés de curieux arrêtés pour assister au défilé du lord-maire et de son cortège. Les élections avaient eu lieu quelque temps auparavant et le plus haut fonctionnaire de la cité allait donner au peuple le spectacle fastueux de la promenade traditionnelle. Le peuple en oublierait sans doute pour quelques heures la faim qui lui tenaillait les entrailles.

— Singulière époque que celle où nous vivons, se dit Auban ; cet inutile bavard reçoit dix mille livres sterling par an pour ne rien faire et, tandis qu'il se goberge à Guildhall des milliers de travailleurs en sont réduits à se serrer la ceinture tous les jours.

Il fit un détour pour ne rien voir de cette mascarade criminelle. Une pluie fine tombait avec une désespérante continuité et finissait par s'infiltrer sous les vêtements les mieux fermés.

Carrard acheta un journal et le parcourut rapidement : Trafalgar-Square... Trafalgar-Square... on ne parlait pas d'autre chose pour ainsi dire.

Meetings incessants des ouvriers sans travail... intervention de la police... arrestations des orateurs... Bruits alarmants sur l'état de l'empereur d'Allemagne ; il s'agirait d'un cancer du larynx... les destinées d'une grande nation tenues en suspens par la guérison ou la mort d'un homme... France : rien. Chicago... détails à propos du recours en grâce présenté par quatre des condamnés au gouverneur de l'Illinois... découverte de bombes explosives dans une cellule... C'était inévitable : l'opinion publique dans certains milieux se montrait beaucoup trop sympathique aux condamnés, il devenait urgent de ne pas la laisser s'égarer davantage... De là la « découverte » de ces bombes dans l'une des cellules... dans une cellule où des gardiens se trouvent nuit et jour... mais l'opinion publique n'y regarde pas de si près et elle revient de ses erreurs... rien ne pouvait se produire avec plus d'à-propos que cette « découverte » au moment où une pétition en faveur des « anarchistes » recueillait des centaines de mille de signatures : la coïncidence ne semble cependant pas faire suspecter la bonne foi plus que douteuse de cette information.

Auban chiffonna le journal et le jeta. Désormais c'eût été se leurrer que d'espérer encore ; il eut la vision nette de ce qui allait survenir et il fut secoué par un frisson comme s'il eût grelotté la fièvre.

Le vendredi onze novembre, Auban était chez lui, assis devant sa table chargée de papiers, de livres et de journaux ; c'était vers cinq heures du soir et le jour baissait. Il avait passé là sa journée tout entière à compulser les documents que M. Marell lui avait remis et à l'aide desquels il voulait se faire une idée précise jusque dans les moindres accidents de cette tragédie se dénouant en ce moment à Chicago. Bien qu'il eût nettes et vivantes devant les yeux toutes ces choses dont il venait de lire le récit et dont il souffrait, il n'en continuait pas moins à fouiller d'une main nerveuse dans la multitude des notes entassées autour de lui comme s'il eût désiré éclaircir encore quelque point sur lequel la lumière ne lui paraissait pas suffisante. L'impossibilité qu'il reconnaissait de ne pouvoir mener à bonne fin la tâche qu'il s'était imposée le désespérait : les contradictions étaient trop nombreuses, jamais les faits ne se révéleraient dans la simple et entière vérité.

Auban les voit cependant autant qu'il peut les voir en de semblables conditions.

Il voit se dresser devant lui Chicago, la seconde parmi les cités des États-Unis, pauvre village il y a cinquante ans, monceau de ruines fumantes il y a vingt ans et aujourd'hui la ville superbe, le grenier du monde, le centre d'un commerce pro-

digieux, le siège d'une force vitale dont les habitants de la vieille Europe se feraient difficilement une idée exacte. Mais cette ville d'une extension si rapide comptant près d'un million d'âmes dont un tiers d'Allemands, cette ville offre le modèle le plus parfait d'une organisation de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'accumulation des richesses aux mains de quelques-uns y est fabuleuse tandis que va grossissant toujours la multitude des misérables ne pouvant plus gagner le morceau de pain nécessaire à la conservation de la vie. L'étincelle des nouvelles doctrines sociales tombe dans cette cité en effervescence et y allume un incendie qui dévore rapidement tout ce qui est à sa portée : les progrès sont si rapides que l'heure décisive de la révolution semble être venue.

Les détenteurs du pouvoir dépêchent en hâte leurs bandes d'agents, le peuple délègue ceux qui le mènent : les premiers assomment ou mitraillent les travailleurs qui font grève, les seconds poussent un cri retentissant : Aux armes... et jurent que le mot d'ordre doit être : Prolétaires, armez-vous. Violence contre violence, folie contre folie...

On lutte avec un égal acharnement des deux côtés à propos de la journée de huit heures, querelle vieille de vingt ans déjà qu'un million de travailleurs — dont 400,000 appartenant aux

Knights of Labour et 400,000 aux Federated Trades Unions — espèrent voir se terminer après les manifestations du 1er mai 1886. Les anciennes revendications ont bien abouti en ce sens que des concessions ont été faites aux ouvriers, mais ces concessions absolument fictives n'ont jamais été réalisées : elles n'existent que sur les procès-verbaux.

L'Association internationale des Travailleurs, fondée en 1883 à Chicago par des révolutionnaires allemands se disant anarchistes, mais soutenant des théories communistes, se rend bien compte que la question du suffrage universel n'est soulevée que pour détourner les travailleurs d'une autre question plus brûlante : celle de l'égalité des droits économiques. Cependant elle s'associe aux grévistes afin de ne pas perdre le vaste champ de propagande qui s'ouvre à elle.

Le 1er mai, des événements inattendus se produisent à Chicago qui est le centre du mouvement des huit heures : un grand établissement industriel ferme ses portes, laissant 1,200 ouvriers sans aucune ressource. Des meetings s'organisent et des conflits ont lieu avec les agents de police et les détectives des patrouilles de Pinkerton gagés spécialement par les capitalistes — ceux que l'on appelle les pinkertoniens.

Le 3 mai, nouvelle collision : un grand nombre

de travailleurs sont blessés. La réunion du lendemain, convoquée à Haymarket par le comité exécutif de l'Association Internationale, n'a pas d'autre objectif que de protester contre ces assassinats commis par le pouvoir. Le même jour, l'un des chefs du parti, le directeur de la grande « Arbeiter-Zeitung », publie une circulaire qui, sous le nom de circulaire de la vengeance, devait acquérir une triste celébrité. Elle est écrite en deux langues : la version anglaise s'adresse aux travailleurs américains qu'elle conjure de se montrer dignes de leurs devanciers ; voici la teneur de la version allemande :

« Vengeance, vengeance...

« Travailleurs, aux armes.

« Travailleurs, les canailles avides de sang qui vous exploitent ont massacré aujourd'hui six de vos frères à Mac-Cormicks. Pourquoi ? Parce que vos camarades ont eu le courage d'être mécontents du sort auquel les exploiteurs les condamnaient. Ils demandaient du pain ; on leur a répondu par du plomb en se disant sans doute qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faire taire les réclamations. Pendant des années et des années vous avez supporté patiemment toutes les humiliations, enduré toutes les privations, peiné du matin au soir, sacrifié même vos enfants ; vous avez fait tout cela pour emplir les coffres de vos

maîtres : tout, tout était pour eux. Et maintenant que vous leur demandez d'alléger un peu le fardeau qui vous écrase, ils lancent sur vous leurs chiens d'agents et vous envoient des balles pour vous faire passer l'envie de réclamer. Esclaves, par tout ce que vous avez de cher et de sacré, nous vous conjurons de venger le crime odieux dont vos frères ont été les victimes et qui peut se répéter sur vous-mêmes dès demain. Peuple, te voici dans la position d'Hercule placé entre le vice et la vertu : que décideras-tu ? Choisiras-tu l'esclavage et la faim ? Choisiras-tu la liberté et le pain ? Si tu te prononces pour ceux-ci, peuple, ne perds pas un seul instant et cours aux armes. Mort à ces brutes humaines qui sont tes maîtres... Mort à tous, le salut n'est qu'à cette condition... Souviens-toi des héros dont le sang a rougi le chemin du progrès, de la liberté et de l'humanité, et efforce-toi de faire comme eux...

« Vos frères. »

Le meeting de Haymarket est si tranquille que le maire engage le capitaine de police à renvoyer les agents, bien que lui-même soit venu avec la ferme intention de disperser les manifestants si le moindre trouble se produit. La voiture du haut de laquelle les orateurs parlent à la foule se trouve à l'entrée de l'une des grandes voies qui

débouchent sur la place ; elle est entourée de quelques milliers de personnes qui écoutent, sans mot dire, le discours de l'auteur de la circulaire. puis un filandreux morceau d'un leader anglais sur le mouvement de la journée de huit heures : ce dernier multiplie les détails tendant à bien caractériser la crise actuelle entre le travail et le capital. Un troisième orateur parle anglais également : le ciel se couvre de nuages qui semblent annoncer une averse et la majeure partie des auditeurs jugent prudent de s'en aller. Le dernier orateur finissait quand les agents, au nombre d'une centaine, tombent à l'improviste sur le reste. Au même instant, une bombe, lancée par une main inconnue, éclate au milieu des assaillants, dont l'un est tué et six autres blessés grièvement. D'autres encore reçoivent des blessures plus ou moins graves ; il y a en tout une cinquantaine de victimes. Les manifestants se dispersent dans les rues avoisinantes sous le feu meurtrier des agents.

La terreur règne à Chicago. Personne ne se dit que cette bombe peut avoir servi d'arme suprême à un malheureux réduit au désespoir. Parmi les travailleurs on admet trop facilement que le fait a pour auteur quelque individu de la police soudoyé par le capital pour fournir à l'autorité l'occasion de porter un coup décisif au mouvement en

faveur de la journée de huit heures ; la presse à la dévotion de ce capital affolé travaille énergiquement l'opinion publique : elle ne cesse de prodiguer les allusions à de mystérieux et redoutables complots dirigés contre le droit et la loi, de recueillir tous les passages d'articles ou de discours qui peuvent augmenter l'épouvante, de recommander l'emploi des balles pour assagir les *tramps* et de l'arsenic à haute dose dans les aliments pour ramener les ouvriers à la raison.

Les trois orateurs du meeting sont arrêtés ; on use de la même rigueur avec quatre autres personnes ayant fait preuve de zèle en faveur des revendications ouvrières ; une huitième personne, le directeur du journal ouvrier *Alarm*, se constitue prisonnier quelques jours plus tard. Beaucoup d'autres arrestations sont faites, mais on ne maintient définitivement que ces huit : ce sont ces huit inculpés qui emporteront les responsabilités dont le pouvoir se décharge avec une parfaite désinvolture.

Tel est le prologue. Une bataille s'est livrée dans la lutte opiniâtre entre le capital et le travail ; les vainqueurs ont fait des prisonniers dont ils se constituent les juges. Il va s'ensuivre forcément une suspension assez prolongée des hostilités.

Voici que le rideau se lève sur le second acte de la tragédie : le procès commence.

Auban a là sous la main tout ce qui peut concourir à lui donner une idée aussi exacte que possible de la marche des faits : les journaux, les plaidoiries, les extraits des pièces remises à la cour suprême de l'Illinois. Le labeur auquel il a consacré toute sa journée était vraiment ingrat, d'autant plus ingrat que l'anglais reste toujours pour lui une langue étrangère malgré l'application qu'il a mise à l'apprendre. Il tenait à s'assurer si les vainqueurs avaient pris du moins la précaution tout élémentaire de mettre de leur côté les apparences du droit et de la légalité.

Mais à ce point de vue même la condamnation n'est pas autre chose qu'un véritable assassinat. S'il y a eu réellement complot pour répondre par des bombes explosives aux attaques furieuses de la police, le fait isolé du quatre mai n'a absolument rien de commun avec ce complot. Nul n'en a été plus étonné que ceux auxquels on l'attribue.

En premier lieu la composition du jury est de la plus haute fantaisie. Bien que la ville fournisse un millier de jurés pour la circonstance, on s'arrange de façon à ce que tous soient connus pour leur antipathie envers le mouvement de la journée de huit heures ; les défenseurs se voient donc dans la nécessité de les récuser et finalement

d'accepter ceux qui restent, c'est-à-dire des jurés avouant fort bien pour la plupart que leur conviction était faite avant l'ouverture des débats. Sur ces mille jurés convoqués, il n'en est que dix appartenant au quartier ouvrier de Chicago qui compte à lui seul cependant le cinquième de la population totale; et encore ces dix habitent-ils dans le voisinage immédiat d'un poste de police. Pour comble de mesure, le ministère public les récuse : il ne veut que des gens dont il est parfaitement sûr. Tel est le jury qui aura à se prononcer sur la vie et la mort des accusés... On trouve toujours des imbéciles pleins de leur propre mérite pour jouer un rôle prêtant au ridicule et au mépris : ils sont doublement à craindre quand ils sentent à leur disposition la force brutale, comme c'était le cas en ces circonstances ; malheur à qui tombe alors sous leur coupe...

Le surplus de la machination comprend l'arrestation et le dressage d'une grande quantité de gens faisant partie des classes ouvrières. Tous les moyens sont bons au chef de la police, un vulgaire ambitieux qui ne connaît pas le scrupule ; pas de violence qui lui paraisse révoltante, pas de ruse qui lui semble indigne, du moment qu'elle peut le servir dans son plan. Il veut amener tout ce monde à déclarer qu'en réalité il y avait bien complot. Il est tout-puissant, arrête

qui veut, relâche qui lui plaît; nul ne songe à lui demander compte de ses actes : il n'est pas d'autocrate jouissant d'un pouvoir plus discrétionnaire que ce tyran au petit pied. Vers la fin de juillet tous ces préparatifs sont terminés et le ministère public dresse son acte d'accusation : les inculpés sont déférés à la justice du chef de complot et de meurtre. Le procès, qui a débuté en juin par la formation du jury, entre dans sa seconde phase : dès le lendemain on procède à l'interrogatoire des témoins au milieu d'une affluence extraordinaire de curieux dont la patience ne se dément pas un seul instant, si longues que ces opérations soient. L'État a fourni les témoins à charge qui forment un mélange assez hétérogène : les uns ont été mis tout bonnement dans l'alternative de déposer contre les accusés ou de prendre place eux-mêmes sur la sellette ; la police leur a glissé des secours et procuré de nombreuses entrevues avec les fonctionnaires de la sûreté publique. Tout ce qu'ils savent réellement, c'est que des bombes ont été faites et distribuées ; ils ont ordre d'ajouter que la distribution n'était pas faite en vue du meeting de Haymarket.

Un autre, et non le moins important, est un louche individu dont la réputation est loin de se trouver irréprochable. Sa déposition représente

l'un des plus forts atouts de l'accusation ; lui aussi n'a fait aucune difficulté pour empocher l'argent de la police. Il a tout vu, et celui qui a allumé la mèche et celui qui a lancé la bombe ; il peut dire qui était là et qui n'était pas là : chose assez surprenante toutefois, il n'a pas entendu un traître mot des discours. En revanche, il connaît le fameux complot jusque dans les détails les plus secrets.

Tous ces témoins officiels s'infligent réciproquement les plus cruels démentis, mais qu'importe? On étale complaisamment sous les yeux des jurés les tuniques sanglantes des dynamités ; le ministère public donne longuement lecture de certains passages empruntés au livre absurde d'un révolutionnaire de profession sur la « stratégie révolutionnaire » ; plusieurs des prévenus ne se connaissent pas, mais quelle importance cela peut-il avoir? Lecture encore est donnée de nombreux discours, d'innombrables articles qui passionnent le jury : il n'en faut pas davantage.

Car c'est l'anarchie qui est à la barre... En sacrifiant ces huit hommes, on entend frapper mortellement le mouvement dans lequel ils étaient englobés : la bourgeoisie veut écraser le prolétariat, on lutte classe contre classe.

Les défenseurs font ce qui est en leur pouvoir

pour arracher leurs clients à la griffe qui s'est posée sur eux, mais ils sont obligés de suivre l'ennemi sur son propre terrain, celui du droit commun, et dans ces conditions leurs efforts doivent fatalement rester stériles : ils succombent. C'est à la fin d'août que le jugement est rendu ; le jury a prononcé son verdict envoyant à la mort sept hommes que la mort ne réclamait pas encore. L'odieuse comédie est jouée ; il n'a pas fallu moins de trois mois pour la mener à bien.

Les accusés ne sont pas restés la tête basse, la bouche close devant leurs juges, on le comprend : ils ont prononcé des discours dans lesquels éclataient hautement, fièrement, simplement, mais aussi un peu confusément, toutes les misères et toutes les souffrances du peuple, toutes ses aspirations et tous ses désirs, toutes ses révoltes et toutes ses rancœurs.

Cependant une année entière se passe avant que le boucher nommé Etat ose retrousser ses manches et procéder à l'exécution de ces nouvelles victimes. Une heure arrive où l'on pourrait même croire que les fleuves remontent vers leurs sources : tandis que les travailleurs ne reculent devant aucun sacrifice pour tenter de sauver leurs frères, un revirement complet s'accomplit dans certaines sphères. L'innocence des condamnés commence à s'affirmer, la sympathie

remplace la peur et la haine, mauvaises conseillères entre toutes.

Au mois de mars de l'année suivante, la cour confirme purement et simplement le jugement; la cour fédérale de Washington fait de même : cette fois le sort en est bien jeté et l'exécution ne se fera plus longtemps attendre. Car un seul homme, le gouverneur de l'Illinois, peut sauver la vie des malheureux en usant de son droit de grâce.

Trois d'entre eux signent une lettre dans laquelle ils déclarent aussi fausse qu'absurde l'accusation portée contre eux ; ils affirment cependant regretter de s'être laissé aller à des intempérances de langage. Les autres refusent en des termes pleins de fierté, de force et de dédain, d'être graciés à propos d'un crime qu'ils n'ont pas commis. Ils exigent «la liberté ou la mort».

« La société, dit l'un, peut pendre quelques partisans du progrès qui ont servi les travailleurs sans chercher leur intérêt personnel : leur sang fera des miracles. Leur mort hâtera la chute de la société moderne et l'avènement d'une nouvelle ère. »

« Quinze années de séjour dans ce pays, dit le second, m'ont permis de remarquer que toutes les fonctions publiques y sont imprégnées de vénalité. J'y ai perdu toute confiance dans l'égalité des droits entre riches et pauvres ; la fa on d'agir

des fonctionnaires, de la police et de la milice me devient un sûr garant que l'état de choses actuel ne se maintiendra plus longtemps. »

« Votre décision fixera non seulement mon sort mais encore le vôtre et celui de ceux que vous représenterez », conclut le troisième après avoir sommé le gouverneur de choisir entre ces deux extrêmes : être le serviteur du peuple ou se faire l'instrument des monopolistes.

D'une main qui ne tremble pas, ils assurent eux-mêmes la couronne des martyrs sur leur front hautain.

Le gouverneur est assailli de toutes parts. On convoque des centaines et des centaines de réunions votant des centaines et des centaines d'ordres du jour protestant contre la condamnation ; des cris d'indignation, des appels pressants à la clémence se font entendre dans tous les coins du monde ; Chicago seul reste muet : la population est muselée par l'autorité qui veille. Enfin cette clémence tant sollicitée commue la peine de trois condamnés : les cinq autres mourront. Mais au moment suprême, alors que l'attitude générale va rendre l'exécution impossible, on « trouve » des bombes explosives dans l'une des cellules : la presse vendue jette à nouveau des clameurs terribles, évitant soigneusement de se demander comment il est possible d'introduire cette dange-

reuse contrebande chez des gens aussi bien gardés... si la police n'y a pas mis un peu de complaisance. Elle parle de projets infernaux; il serait question de faire sauter la prison, voire la ville entière, et l'opinion publique redevient hostile.

Une dernière scène encore. Des femmes en pleurs se traînent aux genoux de celui qui détient la vie et la mort entre ses mains ; une mère infortunée lui demande la vie de son fils, une femme réclame justice, une autre montre ses enfants effarouchés, car la voix lui manque tant la douleur l'étouffe. Mais rien ne peut fléchir ce cœur insensible cuirassé de préjugés. Tout est dit, tout est dit...

Le second acte de la tragédie est fini ; la toile tombe : ces choses appartiennent au passé...

Auban se leva d'un bond et se mit à aller et à venir dans sa chambre. La nuit était complète, le feu s'éteignait. Carrard s'absorba si profondément dans ses réflexions qu'il sursauta en surprenant un froissement de papier : c'étaient les journaux du soir qu'on glissait sous la porte. Il se baissa vivement et déchira une bande : de la vie et de la mort, laquelle avait prévalu enfin ?

Un cri d'horreur lui échappa ; à la clarté mourante du feu, il avait pu lire ce télégramme laconique :

« Edition spéciale, 6 heures 1/4. Chicago,

10 novembre. Suicide épouvantable. L'un des condamnés s'est fait sauter le crâne avec une bombe. La tête est fracassée, la mâchoire inférieure complètement emportée. »

Auban crut qu'il allait s'effondrer sur le sol. De l'air, de l'air... Il s'empara de sa canne et de son chapeau et sortit en courant.

Quand il rentra, il trouva le docteur Hurt assis au coin de la cheminée, un journal dans une main et dans l'autre le tisonnier avec lequel il venait de raviver le feu. Auban fut surpris par cette visite, la première que le docteur lui faisait depuis la mort de la femme de Carrard en dehors des réunions du dimanche.

— Je vous dérange, Auban ? Comme j'avais un client à voir dans les environs, je me suis dit que je ne serais pas fâché de prendre un air de feu et d'échanger quelques mots avec un être raisonnable. Les gens se conduisent comme si la fin du monde était proche.

— Vous ne pouviez pas avoir une meilleure inspiration, docteur, répliqua Auban qui lui serra énergiquement la main.

Il accentuait les mots avec sa netteté habituelle, mais la voix était complètement atone. Le docteur le suivit attentivement du regard pendant qu'il allumait la lampe, mettait chauffer de l'eau et apportait des verres et du tabac. Puis tous

deux prirent place en face l'un de l'autre, les pieds allongés vers la flamme : tous deux gardèrent le silence pendant un certain temps, ni Hurt ni Auban ne pouvant se décider à parler le premier :

— Vous avez lu ? dit enfin Auban en désignant du geste le journal que son visiteur tenait toujours.

Hurt répondit d'un signe de tête affirmatif et grave. Ses yeux ayant rencontré le visage d'Auban, il fut frappé de l'altération extrême qui le décomposait.

— Quelle mauvaise mine vous avez ! ne put-il s'empêcher de lui dire d'un ton plein d'intérêt.

Auban eut un geste vague et, se penchant en avant, cacha sa figure entre ses doigts.

— J'ai traversé la nuit de la folie, murmura-t-il, citant à son insu le vers d'un poète contemporain.

Le docteur se mit brusquement sur pied et son masque impassible tomba pour la première fois depuis longtemps peut-être, pendant qu'il reprenait en frappant sur l'épaule de son interlocuteur :

— Voyons, Auban, mon ami, pourquoi prendre les choses d'une manière aussi tragique? Il fallait en arriver là tôt ou tard... Vous ne voudriez pas sans doute, continua-t-il avec une certaine impa-

tience, vous ne voudriez pas que les gouvernements restent là, les bras croisés, à se laisser dévorer tranquillement ? Non, n'est-ce pas ? Vous savez tout aussi bien que moi que le droit, c'est tout bêtement la force et que la lutte pour la vie, c'est la conquête de ce droit. L'exécution de Chicago n'est pas autre chose qu'un épisode douloureux mais facile à prévoir de la grande lutte que vous trouvez vous-même nécessaire.

Auban le regarda d'un œil étincelant, tandis que ses lèvres frémissaient.

— J'ai une vive horreur de la lâcheté. Or cette boucherie faite de sang-froid me semble la plus grande et la plus odieuse de toutes les lâchetés. Que de courage il faut, n'est-ce pas, pour tuer quand on a des troupeaux d'imbéciles pour vous soutenir, des quantités de préjugés pour vous défendre et la « volonté divine » pour vous couvrir ? Quelle lâcheté il faut avoir pour faire battre les autres... pour se cacher sous le bouclier de la loi ou derrière les baïonnettes des soldats et les biceps des agents, de vraies brutes qui ne connaissent qu'une chose — la consigne... Quelle lâcheté d'avoir une majorité d'idiots et de dire crânement : c'est mon droit... Vous ne pensez pas qu'il faut être lâche au dernier des points pour agir comme cela ?

Comme le docteur ne répondait pas, il poursuivit :

— Il n'y a pour moi qu'une attitude vraiment convenable et digne — l'attitude passive, qu'une démonstration dont les résultats me semblent grands — celle de la force, de l'énergie personnelle. J'ai un respect infini pour ceux qui, sortis d'eux seuls, marchent et tombent logiques avec eux aussi ; mais je me sens une répulsion non moins prononcée pour ceux qui élèvent un jour la bêtise sur le pavois et la laissent s'écrouler le lendemain dans son néant.

— Oui, on confond tout. Le mérite réel et les apparences du mérite.

— Pourquoi y a-t-il encore des souverains? Parce qu'il y a toujours des sujets. Pourquoi toute cette misère? Ce n'est pas parce que les uns montent, c'est parce que les autres se dépouillent. Une idée pèse sur nous, idée contre nature — l'idée chrétienne. Il se peut que nous nous soyons débarrassés en partie de l'attirail encombrant des religions, mais la religion elle-même ne nous a pas encore lâchés. Croyez-moi, docteur, il y a des affinités morales entre le bourgeois et le socialiste : il n'y a rien de commun entre eux et moi. Un abîme sépare les partisans de l'État des fidèles de la liberté.

— Vous êtes avec la nature, fit Hurt pensif

après un silence; c'est pourquoi vous avez la santé et la vérité pour vous.

Et revenant au thème dont ces questions les éloignaient :

— Vous n'avez pas éprouvé la même horreur à propos des attentats à la dynamite?

— Non; je n'y ai vu qu'un acte de légitime défense. La police s'est jetée brutalement à ses risques et périls sur de paisibles citoyens qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun délit, mais cette fois elle a été punie de sa brutalité, alors qu'elle était accoutumée à s'en tirer indemne. Cependant je déplore cet acte que je trouve non seulement inutile mais encore nuisible. Je plains sincèrement ceux qui sont encore assez aveuglés pour ne pas se rendre compte que ce sont là des actes de désespoir ayant pour auteurs des gens qui n'ont plus rien à risquer ni rien à perdre par conséquent : on leur a tout pris.

— Et que pensez-vous de ces individus qui poussent sans cesse les autres à recourir à la violence, tout en se gardant bien d'en user pour leur propre compte?

— Que ce sont de misérables lâches, ni plus ni moins. Il y a quelque temps un journal proposait de fournir un ticket de passage à un personnage habitant New-York pour le mettre à même d'aller prendre la tête du souverain européen qu'il récla-

mait à cor et à cris : je trouve que ce journal-là n'avait pas tort.

Le docteur s'était rassis. Il y eut une pause puis ils parlèrent de choses et d'autres avant que Hurt reprît :

— Je commence à en avoir assez du peuple. Je trouve qu'il ressemble trop à un monstre exigeant sans cesse de nouvelles victimes. On se met à gâter d'une façon ridicule ce grand enfant pour lequel on n'avait jamais assez de verges. Il se fait pubère et il s'étonne de se sentir si fort ; quand il la connaîtra bien, sa force, il broiera sous ses talons tous ceux qui ne se traîneront pas à plat ventre devant lui. Il singe déjà l'autorité ; il pose à l'infaillible, à l'orgueilleux, au fat. Je vous le dis, Auban, le temps n'est pas loin où un esprit viril, libre et indépendant n'osera plus se qualifier de socialiste par crainte d'être confondu avec tous ces cafards et tous ces pleutres qui lèchent les bottes du premier ouvrier venu tout simplement parce que c'est un ouvrier.

C'était autour du docteur de s'animer ; Auban restait en proie à une tristesse d'autant plus noire qu'il devait approuver ce qu'il entendait.

— Chaque époque a son mensonge, continua Hurt ; pour la nôtre, c'est la politique ; pour celle qui vient, ce sera le peuple. Le peuple emportera tout ce qui est faible, petit et manque d'énergie

— tous les hommes d'aujourd'hui. Ils s'en iront à la dérive, s'épuisant dans leurs luttes mesquines et bêtes. Les hommes de demain — et nous sommes de ceux-là — resteront sur la rive ou du moins y reviendront si le torrent a menacé d'abord de les engloutir en les roulant quelques instants dans les flots tumultueux. Et voilà pourquoi nous pouvons assister tranquillement au défilé des événements : nous sommes en dehors du courant, n'est-ce pas, Auban?

Auban était profondément remué : c'était la première fois que cet homme étrange mettait ainsi son cœur à nu devant lui et lui en faisait toucher les blessures anciennes. Que n'avait-il pas dû souffrir pour devenir l'être inflexible et esseulé qu'il était maintenant?...

— Vous avez raison, riposta Carrard; moi aussi j'ai lutté contre le flot, moi aussi j'ai pu gagner la rive. Je vois passer à mes pieds les corps sanglants des condamnés de Chicago.

— Ce ne sont pas les premiers et ce ne seront pas les derniers.

— Oui, vous avez raison, répéta Auban. J'ai été de ceux qui se débattent dans le courant. A l'époque où j'avais vingt ans, où je ne connaissais pas le monde et où les hommes étaient pour moi des monstres d'iniquités d'un côté et de l'autre des anges de pureté, à l'époque où je prenais les

effets pour les causes et les causes pour les effets, alors on m'écoutait quand j'élevais la voix. D'où me venait le courage de faire la roue ainsi devant des centaines de personnes ? je ne pourrais pas le dire à présent. Je servais la cause, je me sentais invulnérable : comment aurais-je pu faillir ? Ma force était là et non en moi-même ; de là souvent mon ardeur infatigable, ma foi inébranlable, mon indifférence à l'égard de moi-même. Plus je m'écartais de la vérité, plus je me rapprochais de mes auditeurs et maintes fois j'allais plus loin que je ne le voulais...

— C'est ce qui est arrivé aussi aux hommes de Chicago : on les poussait en avant, impossible de rebrousser chemin. Ils ont été obligés de faire plus qu'ils ne voulaient pour ne pas être débordés. Et c'est ce qui arrive fréquemment aux hommes qui ont besoin du concours d'autrui pour être fixés sur leur propre valeur.

— C'est ce qui me fût arrivé aussi sans doute. D'ailleurs je n'étais pas heureux. Je ne crois pas que le renoncement de soi-même puisse rendre réellement heureux. Et je n'aurais aimé mourir dans ces conditions, j'en ai la certitude aujourd'hui ; je veux lutter et vaincre sans recevoir une seule blessure.

— On ne manquera pas de vous dire que vous en prenez à votre aise.

— On dira ce que l'on voudra. Moi, je dis que c'est plus difficile que de se sacrifier sans aucun résultat, que de faire plaisir à l'ennemi. Voulez-vous savoir comment j'en suis venu là? Il n'a fallu qu'un sourire sarcastique et dédaigneux. J'étais devant mes juges et je plaidais ma cause; je leur lançais à la face des vérités qui ahurissaient les uns et qui faisaient crier les autres. Je prononçais là un discours pompeux, virulent et inutile, le discours enfantin d'un homme épris d'idéal. Rien n'est plus ridicule que d'en appeler à des idées plus hautes quand on s'adresse à des gens à demi abrutis qui vous répondent par des articles du Code. Pendant que je parlais pour ceux qui ne m'entendaient pas, je vis passer sur les traits intelligents d'un magistrat un sourire plein d'ironie et de pitié qui semblait dire : Imbécile, tant que tu te contenteras de ces mots-là sans en venir aux actes... Mais non, je ne suis pas exact : sur le moment je n'ai pas vu ce sourire, j'étais trop à mon discours. C'est plus tard seulement, en prison, que je m'en suis souvenu. Aujourd'hui encore je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir. Pendant ma réclusion, il me poursuivait nuit et jour; c'était un redoutable ennemi dont j'ai eu beaucoup de peine à me débarrasser. Je n'y ai réussi qu'en lui opposant un sourire absolument identique. Cela m'a demandé du temps, mais ce

n'était pas le temps qui me manquait. Quand j'ai eu le dessus, j'ai vu le monde autrement que je ne l'avais vu jusqu'alors, j'ai vu les hommes tels qu'ils sont. Aujourd'hui on ne sourit plus de moi.

— C'est certainement l'acte le plus courageux de toute votre vie, Auban; il faut une grande force et de grands efforts pour se ressaisir dans ces conditions. Comprenez-vous ces communistes qui crient à la trahison parce que plusieurs des condamnés avaient signé un recours en grâce?... Trahir, m'abaisser parce que je mettrais mon nom au bas d'un chiffon de papier qui peut me tirer des griffes de mon ennemi?... Mais j'en signerais mille, moi, et je rirais dans ma barbe de l'idiot faisant appel à ma loyauté et cherchant à m'entortiller dans ses idées. Auban, ces communistes sont des malades, des détraqués, des fanatiques atteints d'hallucinations...

— J'ai dit dimanche dernier tout ce que j'avais à dire, répliqua Carrard d'un ton placide.

— Et cela vous a bien avancé... Non, voyez-vous, ces gens-là ne s'instruiront qu'à leurs dépens. Le plus sage est encore de les laisser faire.

Et la conversation prit un autre cours; une heure s'écoula sans qu'il fût question de Chicago. Le docteur fumait tout en causant et avec une

hâte si distraite que la chambre n'avait pas tardé à être envahie par la fumée. Une sorte d'engourdissement agréable délassait les membres des deux hommes dans cette pièce que la lampe éclairait doucement et que la flamme du feu emplissait de sa chaleur.

— Vous connaissez sans doute le conte des habits neufs de l'empereur? dit Auban. Il s'applique parfaitement à l'État. La plupart des gens sont convaincus, à mon avis, qu'ils se passeraient fort bien de lui. Ils ne paient les impôts qu'en rechignant, comme s'ils se doutaient qu'on leur vole une partie de leur travail. Seulement on leur répète à tout instant « qu'il faut que ce soit comme ça parce que ç'a toujours été comme ça » et ils ne savent trop que faire; ils se tâtent mutuellement du coin de l'œil, ils doutent, ils hésitent. Il ne faut ni douter ni hésiter, il faut être sûr de soi pour se rendre compte de la nature et de l'importance de la chose. Alors on se dit : Mais ça ne tient pas debout... ce n'est pas autre chose qu'une vaste fumisterie... Une fois là, on touche à l'anarchie.

Le docteur gardait le silence; Auban continua :

— Prenons un exemple. Nous sommes au matin d'une bataille; deux armées sont en présence, deux armées qu'on a amenées là pour se

détruire réciproquement. Le massacre commencera dans une heure : combien resteraient pour y prendre part, pensez-vous, si chacun des soldats était libre de suivre sa propre volonté? Croyez-vous qu'il y en aurait beaucoup pour se servir de leurs armes? Non, ils les jetteraient là, tous, et s'en retourneraient à leurs occupations ordinaires. Tout au plus verrait-on s'entêter ceux qui font de la guerre leur métier. Tous les autres agissent contre leur gré, leur raison, parce qu'ils ne se rendent pas compte des choses : ils marchent contraints et forcés, ils vont poussés par une sorte de folie, quelque chose de mystérieux, d'incompréhensible et d'épouvantable en même temps. Pourriez-vous me dire le nom de ce quelque chose?

— Il y a plusieurs noms : habitude, bêtise, lâcheté, répondit Hurt.

— Je n'ai aucun parti-pris contre la guerre, soyez-en persuadé, poursuivit Auban qui se mit à ranger les papiers encombrant la table pour masquer son trouble ; pas le moindre, je vous assure. De tous temps, il y a eu des ivrognes et des brutes et il y en aura encore. Mais qu'ils vident leurs querelles entre eux, sans y mêler des gens pacifiques ne demandant qu'à vivre en paix avec tout le monde; qu'ils ne viennent pas obliger celui-ci et celui-là à prendre fait et cause

pour eux sous prétexte que l'intérêt général l'exige ou que l'honneur national le veut. Je ne m'oppose pas à la guerre du moment qu'elle est faite par ceux qui la veulent, mais par eux seuls. Bien mieux, qu'ils se battent, qu'ils se déchirent, qu'ils s'exterminent et la terre respirera quand ils auront disparu jusqu'au dernier.

— En attendant, nous sommes toujours dans les cages de l'Etat, nous blottissant dans les coins, nous surveillant sournoisement les uns les autres, nous montrant les dents et finissant par nous entredévorer parce que la place manque et que la nourriture n'est pas bien distribuée.

— Ainsi le veut la lutte pour la vie, mon cher ami, riposta Carrard sur le même ton ironique, le plus fort écrase le plus faible : la nature est là pour nous l'enseigner...

— Heureusement qu'ils ont à leur disposition cette phrase empruntée à une science dont ils ne comprennent pas un traître mot.

— N'est-elle pas tout ce qu'il y a de plus commode pour justifier leur oppression violente? Grâce à elle, ils paraissent tout excusés quand ils compriment la nature en la forçant à se plier sous des lois soi-disant parfaites et admirables. Des lois, une loi plutôt : que le travail se livre à la concurrence jusqu'à ce qu'il meure de pléthore,

le capital doit se tenir, lui, en dehors de toute concurrence.

— Je supporte bien des choses sans murmurer, fit le docteur qui s'animait à nouveau, mais ce qui me révolte, c'est de voir la science si claire, si austère, si haute, faussée et exploitée de cette façon par des cyniques sans foi ni loi.

— Comment, docteur, vous ne vous extasiez pas devant les superbes spécimens de l'espèce humaine que nous donne cette lutte pour la vie? Faut-il vraiment que je rappelle à votre souvenir les dandys de la haute société portant avec tant de grâce le chapeau de soie, le monocle et le soulier pointu? Ils ne font œuvre de leurs dix doigts, mais ils ont un capital assez rondelet qui travaille pour eux et leur sert mille livres sterling de rentes tous les ans; ceci ne les empêche pas d'être paresseux et ignorants et parfaitement vannés quand sonne la trentaine. Maintenant, prenez pour contraste une centaine de jeunes ouvriers, tous gars bien râblés, pleins de force, de courage et de bonne volonté, ne demandant qu'à le prouver. Ils ne sont pas libres de faire ce qu'ils veulent, tant s'en faut; on les parque dans un coin où ils finissent par s'abrutir et, quand ils meurent à la peine, leur existence s'est partagée tout entière entre le travail et le sommeil : ils se couchent en quittant l'atelier, ils travaillent en

sortant du lit. Le dandy a des ressources qui lui permettent de ne pas travailler, l'ouvrier n'a même pas les moyens de travailler. Le premier n'est qu'un vampire se nourrissant du sang du second. Il faut cent de ces vies actives et laborieuses pour faire face au luxe ruineux de cette existence oisive et inutile. Le gommeux s'épuise à ne rien faire, le travailleur s'épuise dans l'excès contraire. Voilà la lutte pour la vie... voilà la divine providence... voilà l'ordre institué par la nature...

Il s'arrêta un instant pour regarder le docteur qui tirait bouffée sur bouffée ; puis il reprit :

— Voulez-vous un autre exemple plus séduisant encore? Voici madame, madame qui passe sa journée à lire des romans ou à changer plusieurs fois de toilette ou à surveiller ses domestiques faisant des besognes auxquelles elle n'entend absolument rien elle-même. Le soir, madame se fait conduire au bal ou au théâtre ; ses brillants n'ont aucune valeur en soi...

— En soi, rien n'a de valeur, interrompit le docteur.

— ... Mais représentent toute une fortune...

— Je vous en prie, restons-en là, Auban, grommela Hurt ; ces choses sont logiques, inévitables aussi longtemps que les travailleurs ne se montrent pas plus intelligents.

Cependant la soirée devait être déjà fort avancée ; le feu baissait, une chaleur lourde et accablante régnait dans la chambre. Le docteur regarda l'heure, puis, avant de se lever pour partir, il se laissa emporter dans un élan de cet amour intense que son cœur si singulier ressentait pour tous les malheureux et tous les opprimés.

— Les fous, les fous ! s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère, ils ne seront donc jamais plus avancés un jour que l'autre ? Ils lancent des bombes, comprenez-vous cela ? Mais il faut être stupide pour jouer ce jeu-là. Ils trouvent donc que les gouvernements n'arrivent pas assez facilement à se débarrasser d'eux ? Ma parole, on dirait qu'ils mettent toute leur ambition à se faire massacrer... Ils ont l'air de se soucier de la victoire comme d'une guigne. Sacrifice sur sacrifice, victime sur victime... Tenez, j'aime mieux ne plus entendre parler d'eux s'ils ne veulent pas se corriger...

Il se mit debout et continua d'un ton fort dégagé en apparence, tandis qu'Auban, l'air navré, regardait machinalement les journaux et les notes éparpillés sur la table comme dans un labeur inachevé :

— Il faut user d'indulgence à mon égard, Auban. Si je ne m'indigne pas autant que vous le désireriez peut-être sur le sort tragique de quel-

ques individus, cela tient sans doute à ce que j'en vois mourir des quantités d'autres. Personne ne les connaît, c'est possible, mais ce ne sont pas moins des victimes... Et elles sont légion et elles n'ont jamais opposé la moindre résistance...

Il tendit la main à Auban tout en ajoutant :

— Lisez l'histoire. Ouvrez-la à n'importe quelle page : partout vous ne verrez que vainqueurs et vaincus. Les chiffres varient, mais c'est tout. Les uns tombent d'une balle sur le champ de bataille, les autres de faim derrière une borne, qu'est-ce que cela fait ? C'est toujours tomber... Ne pas tomber, vaincre : voilà ce que nous voulons.

Auban ne répliqua pas; il se sentait envahi par une sorte d'angoisse en pensant à la nuit dans laquelle il allait se retrouver seul. Le docteur se disposait à se retirer et il tenait déjà le bouton de la serrure, quand il se retourna encore vers son hôte en disant :

— J'ai des remerciements à vous présenter d'ailleurs et ce n'est pas d'aujourd'hui. Vous savez que je suis un sceptique endurci. Je ne crois plus en rien, j'ai horreur de tout ce qui ressemble à une utopie. Je ne crois même pas à la liberté-idéal. Mais vous avez une manière à vous d'expliquer la liberté pratique et je tiens à vous déclarer, pour le cas où cela pourrait vous faire

plaisir, que je suis anarchiste dans le sens que vous donnez à ce mot.

Il serra vigoureusement la main d'Auban et leurs regards se croisèrent : ils se comprirent. Ils ne firent point l'échange du sang, ils ne prononcèrent aucun serment, ils ne se firent aucune protestation d'amitié, mais ils surent que désormais ils pouvaient compter l'un sur l'autre et qu'à l'heure, peut-être prochaine, où ils seraient assez forts pour tenir tête à la violence ils se retrouveraient. D'ici là, ils veilleraient et patienteraient.

Auban était seul. Comme il était en proie à une agitation extraordinaire, il se promenait de long en large pour se calmer ; une heure avait passé ainsi quand la fatigue le prit. Le mot du docteur lui revint : lisez l'histoire, avait dit Hurt ; il ouvrit le premier historien qui lui tomba sous la main. Sa lecture se prolongea jusqu'au point du jour pour ainsi dire. Il pataugea dans le sang dont le passé ruisselle, il assista à l'éclosion et à l'effondrement des nations, il vit les destinées des peuples confiées à quelques hommes dont les uns succombaient sous le fardeau et dont les autres jouaient avec ces responsabilités colossales comme un enfant avec une balle... Il constata comment ceux qui étaient animés des meilleures intentions créaient le mal — l'erreur ; il constata comment ceux qui voulaient le mal faisaient le bien en

anéantissant l'erreur ; il constata que tout ce qui avait été avait dû être et n'aurait pu être autrement. L'essentiel était, non pas de se répandre en lamentations ou en malédictions, mais de chercher et de trouver un enseignement dans ces choses. Connaître l'erreur pour éviter d'y retomber. Voilà ce qu'il fallait faire. Auban lisait et tant de bouleversements lui faisaient oublier Chicago. Puis le sommeil vint lui fermer les yeux et lui arracher le livre des doigts : la lampe brûlait toujours dans la chambre muette.

Des rêves pénibles traversaient sans doute le sommeil de Carrard ; sa poitrine se soulevait irrégulièrement et l'expression de souffrance qui plissait habituellement la commissure des lèvres s'accentuait et gagnait toute la physionomie. La bouche restait entr'ouverte.

Ainsi passa cette nuit qu'il avait tant redoutée. Quand Auban se réveilla, le jour était venu et il put procéder à sa toilette de tous les matins. Il prit enfin les journaux ; comme ses mains tremblaient encore, il fit quelques tours dans sa chambre : il voulait être calme et fort. Puis, tout pâle, il se mit à lire posément ; son cœur battait à peine.

Voici le 11 novembre : le dernier acte de la tragédie de Chicago va se jouer.

La ville est en état de siège. Tous les édifices

publics sont gardés. On s'attend à tout — surtout à l'incendie. Les troupes sont consignées; les pompes prêtes à fonctionner. Les voyageurs qui débarquent sont surveillés, les jurés, les juges, le procureur, les chefs de la police ont des agents pour les protéger. La prison est ceinte d'un cordon serré de gardiens armés. Une scène émouvante se produit ; une femme affolée rôde autour de la vivante muraille en traînant derrière elle ses enfants qui pleurent. Elle veut parvenir jusqu'à son mari avant qu'il soit trop tard ; on la saisit et elle va passer entre les quatre murs d'une cellule les heures les plus atroces de sa vie. Un silence écrasant, le silence de la terreur, pèse sur la cité. La foule s'entasse dans les rues voisines, aucun encombrement ne semble à craindre, aucun rassemblement ne se forme.

Dans la prison, les condamnés s'éveillent. Ils écrivent quelques lettres — les dernières ; ils prennent leur repas — le dernier ; ils échangent de loin avec leurs amis du dehors quelques mots de consolation et d'espoir — les derniers ; ils repoussent les instances d'un prêtre qui vient troubler leur heure suprême. Ils chantent et les strophes qu'ils disent d'une voix retentissante trahissent la nature des sentiments dont ils sont pleins. Et c'est par la Marseillaise des travailleurs qu'ils finissent en chœur.

Le shériff paraît : les condamnés s'embrassent et se serrent la main comme ils peuvent, car ils sont garrottés déjà. On leur donne lecture de l'ordre d'exécution, puérile formalité à l'aide de laquelle la violence essaie de pallier son crime.

Puis le lugubre cortège se met en marche. Les condamnés pénètrent dans la cour de la prison, la potence se dresse devant eux. L'un après l'autre, ils gravissent les marches qui y mènent ; ils sont pâles mais résolus. Des capuchons blancs sont jetés sur leurs têtes sans parvenir à étouffer complètement les suprêmes adieux des victimes.

— Un temps viendra où notre silence parlera plus éloquemment que tous nos discours, dit l'un.

— Hurrah for anarchy... crie l'autre avec un éclat de rire.

— Hurrah for anarchy... répète le troisième, ce moment est le plus heureux de ma vie.

— Me sera-t-il permis de parler ? demande le quatrième. O femmes, ô hommes de ma chère Amérique...

Le shériff fait un signe. Le condamné reprend :

— Laissez-moi parler, shériff ; laissez la voix du peuple se faire entendre...

La trappe tombe... Et des lâches sont là à regarder comment meurent des héros...

Auban ne put en lire davantage, car il eut la

vision nette de la cour de la prison. Il vit nettement les quelque deux cents personnes qui s'y entassaient ; les douze jurés, les magistrats, les gardiens, les reporters, vil troupeau de valets. Il vit la potence, il vit les quatre condamnés dont les physionomies lui étaient bien connues par les portraits donnés dans les journaux, il les vit droits, hautains et grands, il vit leur agonie qui se prolongeait pendant quatorze minutes... Quatorze minutes... Le boucher assomme son bétail d'un seul coup de massue, le bandit abat sa victime d'un coup de fusil : ces assassins sont moins expéditifs et s'accordent le loisir de jouir longuement du triomphe de la justice. Cette justice, ce sont eux qui l'ont faite; dans leur couardise, ils se retranchent derrière cette formule dont se couvre la violence chaque fois qu'elle commet quelque forfait : Que sa volonté s'accomplisse...

Auban vit ces choses avec une telle précision qu'il en fut tout secoué d'épouvante et qu'il laissa tomber son front sur ses bras allongés devant lui, sur la table. Il resta longtemps dans cette attitude. Ne devait-il pas se rendre maître des flots de haine, de fureur, de tristesse et de douleur qui débordaient en lui ?...

Quand il se redressa, il était rentré en possession de lui-même ; ce fut cependant d'un pas encore mal assuré qu'il se mit à aller et à venir.

La tragédie de Chicago... Quel public : toute cette humanité qui se prétend civilisée. Pas un de ses membres qui puisse se désintéresser du spectacle : il faut applaudir ou siffler... D'un côté : une soif de sang apaisée, la joie bestiale, le triomphe bruyant de la force, le soulagement au sortir du péril conjuré, l'exagération du succès acquis, les inquiétudes du remords naissant, l'appréhension de l'avenir, le commencement de la véritable sagesse... De l'autre côté : des cris d'horreur étouffés par la crainte, des révoltes impuissantes, des grincements de dents, la honte de sa propre lâcheté, le mépris de la lâcheté d'autrui, une amertume pénétrant jusqu'au plus profond du cœur, une morne résignation devant l'inéluctable, la ruine de mille espoirs dans la justice de ce monde, l'éclosion de mille espoirs nouveaux dans la victoire finale de la cause après ce baptême du sang, l'exaspération de la soif de vengeance, une mélancolie sentimentale, le commencement de la véritable sagesse...

Tous les sentiments dont le cœur de l'homme est susceptible se ravivent. Toutes les passions entrent en jeu. La raison est réduite au silence, toute réflexion est écartée : voilà la situation qui résulte de ce meurtre.

La tragédie de Chicago... Quelles scènes : au 1er acte, ce frémissement du sol qui précède les

éruptions des volcans, la concentration des troupes pour la lutte, le pressentiment du danger, le fracas des voix hurlant le cri de guerre — la journée de huit heures, — les premières escarmouches, le sifflement des balles, les cris de rage ou de douleur, les râles des mourants, les sanglots des femmes, des torrents de paroles ardentes et impétueuses tombant sur les fronts en feu et les cœurs tumultueux, une détonation formidable, de la fumée, des cris encore, la mort, la destruction, le flot furieux des passions déchaînées... Au 2e acte : après la lutte loyale au grand jour de la rue, la lutte louche et plus dangereuse sur le terrain légal, de vastes salles d'audience, des cellules étroites, des fenêtres grillées et des murs si hauts que le soleil lui-même ne peut les franchir, dix-huit mois de cette nuit avant de descendre dans la nuit éternelle... Et enfin au 3e et dernier acte... le rideau est tombé.

Le rideau est tombé, oui, mais la tragédie n'est pas finie cependant. Elle aura un épilogue qui n'a pas été prévu par les auteurs. Et pour n'avoir pas été prévu, cet épilogue n'en est pas moins logique, nécessaire, fatal. La propagande fera son œuvre et quand des milliers de voix demanderont :

— Pourquoi ces hommes sont-ils morts ?

Des milliers d'autres voix répondront :

— Pour avoir défendu la cause des opprimés.

— Mais, les opprimés, c'est nous. Notre lot n'est-il pas de souffrir ?

— Votre lot est d'être heureux. Le jour de la délivrance est venu et c'est pour hâter la venue de ce jour que ces hommes sont morts. Lisez leurs discours, apprenez à les connaître, sachez ce qu'ils étaient et ce qu'ils voulaient, rendez-vous compte qu'ils furent non des assassins mais des héros.

Et les opprimés s'éveilleront. Ils relèveront leurs fronts courbés par le labeur et ils brandiront leurs poings chargés de fers. Leurs fers sonneront et ils entendront ce bruit et ce bruit les mettra en fureur. Ils se jetteront alors sur leurs oppresseurs et étrangleront les misérables implorant merci. Et s'ils veulent se laisser fléchir, une voix leur criera : Chicago, souviens-toi... Ce seul nom de Chicago écartera d'eux tout sentiment de pitié et ils ne connaîtront pas de miséricorde dans la plus effroyable des luttes que la terre frémissante ait jamais dû subir... Puis les vainqueurs se rendront sur la tombe de leurs martyrs et là, se découvrant, ils diront :

— Vous êtes vengés, reposez en paix.

Et de retour sous leur toit, ils raconteront à leurs enfants la carrière et la fin héroïques de ceux qu'ils vénèrent ainsi dans leur mémoire.

C'est là l'épilogue logique, nécessaire, fatal que les auteurs de la tragédie de Chicago n'ont pas prévu.

Auban couvrait de ses bras étendus et de son corps les journaux épars sur sa table comme s'il eût voulu étouffer les pensées atroces, les odeurs de sang fumant qui s'en dégageaient. Son cœur battait à lui rompre la poitrine ; comment échapper aux angoisses de cette heure terrible ?

— Je deviens fou, fut-il près de se dire.

Mais le mot lui mourut sur les lèvres car il eût manqué de sincérité.

VIII

PROPAGANDE COMMUNISTE

Trupp se rendait à son club.

C'était le soir même de ce jour où les détails les plus complets avaient été donnés par les journaux anglais; depuis qu'il les avait lus, Trupp errait par les rues de Londres, cédant à la poussée de sentiments qu'il ne pouvait définir, fuyant pour ainsi dire devant des ennemis invisibles qu'il ne connaissait pas, marchant, marchant toujours sans savoir ni où il était ni où il allait.

Il ne voyait ni les monuments, ni les maisons, ni les passants. La Tamise s'était trouvée sur son chemin et il était resté plus d'une heure accoudé

sur le parapet d'un pont à regarder couler l'eau noire ; à différentes reprises il avait traversé les voies les plus animées mais sans les suivre, cherchant d'instinct celles où le mouvement et le bruit étaient moins intenses et lui permettaient de s'abandonner plus entièrement à ses pensées. De toute la journée il n'avait rien bu, rien mangé — qu'un morceau de pain acheté en passant chez un boulanger et dévoré tout en courant.

Le mécanicien n'eût pu dire certainement quelles avaient été ces pensées pendant une course aussi désordonnée à travers la grande cité ; elles s'étaient succédé dans son cerveau surchauffé avec une rapidité de plus en plus vertigineuse et ne lui avaient guère laissé le loisir de les reconnaître. Tout ce qu'il savait, c'est que toutes se rapportaient à la même préoccupation — Chicago.

Chaque fois qu'il avait relevé les yeux et rencontré du regard les visages indifférents des gens qu'il coudoyait, une fureur impossible à rendre l'avait envahi : pour un peu, il leur eût sauté à la gorge pour les secouer et les arracher brutalement à leur apathie. Quand il allait le front bas, rien en lui ne trahissait les bouffées de rage folle et impuissante qui à tout instant lui montaient à la tête.

Il ne s'était ressaisi qu'à la nuit tombante,

dans une prostration plus grande encore que celle du fumeur d'opium au sortir de son ivresse abrutissante, car ses rêves à lui méritaient plutôt le nom de cauchemars épouvantables. Comme il n'avait aucun pressentiment du lieu où il se retrouvait, il avait promené ses regards autour de lui et reconnu Edgware Road, au nord de Hyde-Park : le hasard ne l'avait pas trop mal guidé puisqu'en une demi-heure il pourrait arriver au club. Il eût pu tout aussi bien s'être dirigé vers les faubourgs les plus éloignés, comme Brixton ou Highgate, et se voir dans la nécessité de renoncer au club ce soir-là. Les pieds endoloris, la peau couverte de sueur, le corps pris de frissons dans le souffle glacé de la nuit, il se remit en marche sans rien ressentir de la lassitude dont il devait avoir tous les membres rompus : il savait ce qu'il voulait et il prit l'itinéraire qui le conduirait le plus rapidement au but.

Depuis quelque temps il était en proie à deux sentiments opposés tendant en vain à s'équilibrer en lui. L'un n'était pas autre chose que le découragement le plus complet. Le meurtre de Chicago s'était accompli sans que les compagnons eussent tenté quoi que ce fût pour l'empêcher ou simplement le retarder. Trupp ne s'était jamais fait de bien grandes illusions à ce propos sans doute, car il savait que les actes sont rarement en

harmonie avec les paroles ; cependant ce facile triomphe de la violence était pour lui un coup vraiment terrible. L'autre était une sorte de quiétude qui le prenait à la pensée de toute l'active propagande qui découlerait de ce crime comme d'une source intarissable. Chicago serait le Golgotha des travailleurs et les yeux de ceux-ci se tourneraient vers le gibet dressé là-bas comme les chrétiens se tournent vers la croix plantée au sommet du Calvaire.

Vingt années de sa vie passées au milieu des agitations du mouvement social avaient eu leurs enseignements pour Otto : il devinait bien que cette propagande allait subir un temps d'arrêt. La question de l'anarchisme ne se présentait plus sous le même jour ; bien des choses qui étaient restées jusqu'alors dans une ombre discrète et mystérieuse se révéleraient franchement au grand jour de la publicité. Une détente en résulterait et l'avenir immédiat ne semblait lui annoncer chez ses compagnons que mécontentement, découragement et apathie.

Puis, ce n'était pas tout encore ; son accablement avait d'autre causes — l'attitude d'Auban, par exemple. Trupp ne comprenait plus son ami dont les mobiles et les visées lui échappaient. Tout au plus s'entendaient-ils sur les moyens, d'après ce qu'il croyait du moins. Et comment

pourraient-ils s'entendre maintenant qu'Auban se faisait le champion de cette propriété que lui, Trupp, considérait comme l'origine principale de tout le mal?

Auban était très certainement sincère ; en douter un seul instant n'eût pas été autre chose qu'une absurdité. Auban voulait la liberté, il voulait aussi la liberté du travail; Auban aimait les travailleurs, il l'avait prouvé cent fois, mille fois: leurs intérêts étaient les siens. Trupp savait que des affections de cette nature ne meurent pas ainsi ; n'importe, il ne le comprenait pas, il ne le comprendrait plus. Jamais il ne pourrait voir dans la propriété que la citadelle, le dernier rempart de l'ennemi ; et voilà qu'Auban, son ami, son frère d'armes pendant tant d'années, défendait la propriété... Il s'y perdait.

Puis il y avait encore les petites querelles d'ordre intérieur, les questions personnelles surgissant dans le groupe. Ces ennuis ne dataient pas d'hier, il s'en fallait; Trupp les avait toujours connus depuis qu'il était à Londres et ils l'exaspéraient parce qu'ils lui faisaient perdre le plus clair des résultats dus à ses efforts. Le mécanicien taxait ses camarades d'indolence, d'indécision, de tiédeur; plus il allait, plus il exigeait de lui-même et des autres. Les déceptions se multipliaient pour lui et bien rares étaient celles de

ses espérances qui ne se retournaient pas contre lui.

Il allait ; son ardeur était si grande que personne ne pouvait le suivre à une telle allure. La cause : rien n'existait plus que la cause et la cause seule absorbait toute sa pensée et toute son activité. La cause le possédait avec cette violence exclusive que l'on ne rencontre habituellement que dans l'amour ; il pensait à la cause tout en s'acquittant de son rude labeur et c'était la cause qui le tenait éveillé, alors qu'il avait les membres rompus par la fatigue et qu'il tombait de sommeil. Pour la cause rien ne lui coûtait ; on le savait et on se déchargeait sur lui de nombreuses besognes imposées par la propagande ; pour la cause, il écrivait des articles quand la copie faisait défaut au journal — et la tâche était rude pour lui qui maniait si difficilement la plume de sa main calleuse accoutumée aux lourds outils ; pour la cause, il ne reculait devant aucune privation, afin de déposer son offrande si elle lui était demandée.

Cette ténacité infatigable avait fait de lui une personnalité véritable dans son milieu ; elle avait décuplé les facultés toujours en éveil, trempé admirablement l'énergie, donné une orientation à la vie tout entière de Trupp. Elle le dominait d'une façon absolue et elle avait en lui un esclave

d'autant plus dévoué qu'il ne sentait pas le joug et se croyait libre. Il avait dressé son corps à cette existence de forcené et il en disposait comme le cavalier dispose de sa monture : son estomac ne criait famine qu'autant qu'il le lui permettait, ses muscles ne cédaient à la fatigue qu'autant qu'il y consentait.

S'il ne s'était pas marié — ou plutôt s'il n'avait pas uni ses destinées à celles d'une femme d'une manière durable, c'était non pas pour jouir de la liberté mais bien pour ne pas se laisser distraire du service de la cause. Trupp était excellent, sous tous les rapports pour ainsi dire ; il n'avait pas de défauts mesquins, la grandeur de l'idée qui le menait les étouffait en lui. D'une intelligence peu cultivée, toute localisée mais bien au-dessus de la moyenne, d'une santé inébranlable, d'une volonté indomptable et d'une simplicité noble, Otto Trupp était bien le représentant le plus digne de ce peuple dont il avait embrassé la cause. Il avait la fière assurance du prolétaire qui a conscience de sa valeur, qui se sait tout dans une société déjà en décadence, qui veut la suprématie et la veut avec les impatiences d'un enfant, l'âpreté d'un révolté, la fermeté d'un capitaine sûr de ses troupes et qui l'exige sans se rendre compte de ce qu'il demande.

L'histoire a besoin de tels hommes — qu'elle

use. Ce sont eux qui livrent les batailles physiques à la tête des foules, qui décident de l'issue de la lutte. La liberté ne voit en eux que des ennemis, car la liberté ne connaît que les combats intimes dans lesquels l'individu ne représente que lui-même.

Trupp était un excellent cœur mais Trupp était aussi un fanatique dont l'aveuglement se faisait fréquent. Fanatique fervent d'une chimère, car est-ce autre chose qu'une chimère que le communisme contraint de recourir à la violence pour devenir une triste réalité?...

Trupp allait toujours; ses pensées ne lui accordaient pas un seul instant de répit et elles lui semblaient plus douloureuses encore que l'espèce de prostration dans laquelle il avait passé la journée : le club n'était plus loin...

Les révolutionnaires du socialisme se sont répandus par l'univers entier. Ils ont pénétré dans les coins les plus reculés et de leurs poings frappent aux portes les plus éloignées : ils croient être les avant-coureurs du jour nouveau qui se lève pour l'humanité.

Partout ils se concertent; ici formant un parti pour arriver par le suffrage universel et une sévère discipline à se rendre maîtres de la situation politique et à trancher par la violence la question sociale; là, se réunissant en groupes

et prêchant la destruction et le bouleversement général comme les seuls remèdes efficaces à la misère infinie s'accumulant dans la société moderne. Toujours on s'imagine que cette détresse est à son apogée et toujours cependant on la voit grandir, pareille à ces orages qui sont d'abord un simple point noir à l'horizon et ne tardent pas à envahir le ciel tout entier : ils sont là, ils nous menacent, ils s'abattront sur nous demain. A quelle heure, en quel endroit, avec quelle force? C'est là tout ce que l'on ignore, mais on est certain du déchaînement des éléments.

Partout ils sèment leurs pamphlets, partout ils créent des journaux. Beaucoup de ceux-ci ne durent pas souvent ce que durent les feuilles, mais il en est quelques-uns cependant qui résistent et vivent malgré l'ingratitude du sol sur lequel ils sont nés. Tous font penser au grain de la parabole : la main qui les prodigue ne cesse de les jeter aux quatre vents, car le courage, la persévérance et l'espoir ne cessent de la remplir.

Toutes les grandes cités ont leurs révolutionnaires, mais il n'est pas de cité qui en compte un plus grand nombre et des variétés plus multiples que Londres. Nulle part l'essaim n'est aussi dense; nulle part il n'est moins homogène ; nulle part il n'est en proie à de plus vives dissensions

intestines, nulle part il ne se montre plus menaçant pour l'ennemi commun; nulle part les révolutionnaires ne parlent plus de langues diverses; nulle part ils ne s'en servent pour exprimer des opinions plus hétéroclites. Tous les types y sont représentés, depuis les plus caractérisés et les plus intéressants jusqu'aux plus effacés et aux plus banaux. C'est pour le nouveau-venu un véritable chaos; bientôt pourtant il s'oriente et se trouve sur le champ d'études le plus fécond qui existe.

Les proscrits de Londres ont leur histoire qui ne manque pas de grandeur.

Le socialisme anglais — qui n'a pas encore atteint sa majorité — était au berceau quand les perturbations de 1848 firent refluer vers la capitale anglaise des fugitifs qui y fondèrent, à l'instigation de Karl Marx et d'autres, l'Association communiste pour l'éducation des Travailleurs, la première association de travailleurs allemands réfugiés sur les bords de la Tamise, celle qui devait donner naissance à tant d'autres et qui ne se reconnaîtrait dans aucune. Celles-ci furent d'ailleurs si différentes les unes des autres qu'elles n'hésitaient pas à nier leur commune origine.

Les Russes vinrent ensuite avec Herzen qui se mit à sonner sa formidable « Cloche » ; puis Bakounine arriva des profondeurs de la Sibérie. Puis ce fut Freiligrath chantant ses strophes

superbes, et Kinkel échappé pour quelque temps à sa prison de Spandau, et Ruge avec les débris de ses Annuaires, et Mazzini le grand patriote, et les Français : Louis Blanc, Ledru-Rollin et leurs compagnons d'exil.

Tous pouvaient jouir de la tranquillité et manger le pain amer de l'étranger. Mais les noms retentissants disparurent et une accalmie se produisit.

Une trentaine d'années plus tard, les théories du communisme libre — s'intitulant anarchisme — furent apportées à Londres par l'un de leurs plus remarquables partisans qui créa la *Liberté*, le premier organe des idées nouvelles. A cette époque, l'Association communiste était déjà divisée en trois sections qui s'empressèrent de s'entredéchirer avec une impitoyable férocité : d'un côté, les socialistes — les bleus ; de l'autre, les anarchistes — les rouges. Quelques années plus tard, le nouveau journal émigra pour New-York, mais Londres n'en resta pas moins le quartier général des fugitifs allemands : le mouvement social y avait pris une tout autre allure après la la mise en vigueur de la loi d'exception votée en 1878 par le Reichstag.

Tout se transforma — les physionomies, les tendances, les moyens et le but lui-même. Une fermentation fiévreuse s'empara de tous : tous

ceux qui débarquaient harassés par la lutte, aigris par les persécutions et prêts à tout, étaient entraînés aussitôt; dans ce port de l'exil les flots déferlent avec violence et sont plus redoutables qu'en pleine mer.

Les querelles intérieures s'enveniment au point que les proscrits semblent en avoir oublié l'ennemi commun. Les sections s'émiettent brusquement en groupes qui ne conservent même pas l'ancienne dénomination. Certains individus que pousse l'ambition tentent de mettre l'occasion à profit pour réunir les fils brisés et les garder entre leurs mains. On les soutient, on les combat et la lutte se prolonge pendant des semaines, pendant des mois jusqu'à ce que les adversaires tombent d'épuisement. Que de temps perdu, que de peines inutiles. Tout ce qu'il en reste? Un monceau de pamphlets et une brochure dont la nécessité n'était pas bien prouvée.

Trupp trouva très nombreuse compagnie au club. En temps ordinaires, l'affluence n'était aussi considérable que le dimanche, dans l'après-dîner et la soirée; non seulement les hommes étaient là alors, mais encore ils amenaient leurs femmes, leurs enfants, des invités qui venaient assister aux soirées musicales ou dramatiques. Ces petites fêtes tout intimes, auxquelles chacun pouvait prendre part en payant une entrée de six pence,

poursuivaient un double but : alimenter la caisse de la propagande sans cesse mise à contribution pour les placards, le journal, mille occasions de secours pécuniaires ; procurer un peu de plaisir et de distraction à des gens dont les soucis étaient constants et l'avenir peu rassurant.

Trupp ne parvint que difficilement à traverser l'étroit vestibule qui, de l'entrée, aboutissait à l'escalier conduisant à la salle des réunions située en contrebas de la rue. Le bar qui était à gauche dans ce vestibule était bondé ; la plupart des buveurs se tenaient debout devant le comptoir et causaient leur verre à la main : quelques-uns avaient cependant pris place autour des petites tables qui occupaient l'espace disponible. Trupp alla s'asseoir sur le bout d'un banc où l'on se serra pour l'accueillir ; il avala d'un trait le premier verre qui lui fut servi.

Les esprits semblaient partagés entre des sentiments divers : tandis qu'on discutait bruyamment dans certains groupes, il en était où l'on ne parlait pour ainsi dire pas. Un silence accablant régnait à la table d'Otto ; un jeune homme y faisait la lecture d'un journal, mais sa voix était à peine distincte et des larmes ruisselaient sur ses joues pendant qu'il donnait les détails de l'exécution. Tous les visages étaient sombres et menaçants, mais les lèvres serrées fortement ne lais-

saient échapper que de rares interruptions et les regards seuls trahissaient les impressions de chacun.

Tout à coup, Trupp reconnut Auban dans l'un des groupes se tenant devant le comptoir où le patron et sa femme avaient fort à faire pour répondre aux demandes de tout le monde. Les deux amis ne s'étaient pas revus depuis leur excursion dans l'East-End.

Si Auban était venu ce soir-là précisément, c'était le hasard plus que sa volonté qui en avait décidé. Il se trouvait dans les environs de Tottenham Court Road quand l'idée lui était venue d'aller passer une heure au club. Grâce au travail, la journée s'était écoulée pour lui beaucoup plus rapidement qu'il n'eût osé l'espérer ; aux angoisses de la nuit avait succédé le calme de l'homme qui s'est repris et ceux qui le voyaient là, froid et impassible comme d'habitude, ne pouvaient deviner les bouleversements intérieurs auxquels il avait été en proie.

Dès son arrivée, des amis s'étaient empressés auprès de lui. Ils lui avaient montré les agrandissements effectués en ces derniers temps, la salle de billard et la salle des délibérations de comité qui étaient au premier, puis la grande salle de réunion très agréable maintenant avec ses murs clairs et gais. Autrefois, les membres du club

n'avaient eu à leur disposition que l'arrière-boutique triste et sale d'un café, mais ils n'avaient pu y rester faute d'espace, surtout quand les divisions s'étaient glissées parmi eux et les avaient absorbés pendant des semaines et des mois entiers. Ils avaient fait de nombreux sacrifices et s'étaient installés là où ils se trouvaient très bien.

Auban n'avait pas tardé à être engagé dans une discussion. Le bruit s'était répandu de ce qui s'était dit chez lui le dernier dimanche et les objections aux théories émises par lui abondaient. Quoi! il voulait maintenir la propriété tout en supprimant l'État? Mais l'Etat n'était que pour protéger la propriété... L'un des interlocuteurs lui demanda en anglais :

— Tant que la propriété existera elle aura besoin d'être protégée — par conséquent l'Etat ne peut être supprimé que si l'on supprime la propriété. Qu'avez-vous à répondre?

— C'est possible que la propriété ait besoin de protection, mais cette protection je puis me l'assurer en m'unissant à d'autres pour plus de précaution si je crois la chose nécessaire. Mais j'affirme que sur la totalité des atteintes à la propriété quatre-vingt-dix-neuf sur cent sont imputables à des individus réduits au désespoir par les conditions actuelles de la vie, mis dans l'im-

possibilité d'utiliser leur travail ou de l'utiliser à un prix supérieur au prix de revient — en prenant les dépenses pour base de celui-ci. J'affirme que ces atteintes deviendront de rares exceptions, le jour où chacun jouira du produit intégral de son travail, c'est-à-dire le jour où sera écartée l'intervention de l'Etat. J'affirme encore que cette protection toute personnelle sera autrement efficace que la protection forcée de l'Etat : en voici un exemple. Je me sens absolument incapable de tuer un homme dans une bataille, dans un duel ou dans toute autre circonstance admise par la loi. Par contre je n'hésiterais pas à envoyer une balle à celui qui s'introduirait chez moi pour m'assassiner ou me voler. Je suis persuadé qu'il y regarderait par deux fois avant de se risquer s'il était sûr d'être toujours reçu de cette façon au lieu d'avoir pour lui des lois stupides qui restreignent mon droit de défense et ne lui réservent au pis aller que des peines plus ou moins anodines. J'ai choisi cet exemple pour éclairer la religion de ceux qui ne saisissent pas bien la différence entre la défensive et l'offensive. C'est la différence qui sépare une entente librement consentie en vue d'un but déterminé et toujours facile à rétracter d'une organisation comme celle de l'Etat auquel on est contraint d'adhérer et dont on ne peut se retirer qu'en s'expatriant.

Auban se tut : ses auditeurs se mirent à commenter vivement ce qu'ils venaient d'entendre. Ils s'efforcèrent de l'entraîner dans la discussion, mais il s'y refusa, se sentant peu disposé à pérorer. Il gagna l'escalier de la salle où presque toutes les places étaient prises déjà et où la plupart insistaient pour que l'on commençât. Les femmes étaient en très petit nombre ce soir-là et la majeure partie des hommes étaient des jeunes gens ayant de vingt à trente ans. A part ces deux circonstances reconnaissables pour les seuls habitués, rien ne distinguait cette réunion des réunions ordinaires ; il fallait un œil attentif pour remarquer que les physionomies intelligentes et résolues y étaient plus nombreuses peut-être — têtes caractéristiques des pionniers de l'idée nouvelle.

On parla de Chicago. Les orateurs se succédaient sans relâche et l'un prenait la parole dès que l'autre s'était tu ; à tout instant des mains se levaient, indiquant que d'autres encore voulaient se faire entendre. Les discours étaient brefs mais virulents ; déjà on se préoccupait de la façon dont la propagande pourrait tirer parti de la mort des martyrs. Déjà aussi on était unanime sur ce point que quelque chose d'extraordinaire devait être tenté.

Puis on discuta un projet tendant à la création



d'une école commune à tous les groupes où pourraient être instruits les enfants de ceux des membres qui désireraient les soustraire à l'enseignement pernicieux de l'Eglise ou de l'Etat.

Tout ce brouhaha arracha Auban à ses réflexions ; il en croyait à peine ses oreilles : une discussion de ce genre, dans une réunion de cette importance, le soir de l'exécution de Chicago... c'était là de ces choses qu'il comprenait difficilement. Et cette école... avec la meilleure volonté du monde, il n'arriverait jamais à suivre les mêmes voies que ces hommes.

Il se retira donc tout au fond de la salle, près de quelques personnes qui lisaient le journal en prenant un verre.

Deux autres causaient à demi-voix, un autre encore dormait, accablé par la fatigue ; un jeune homme blond, aux traits bons et doux, tenait sur ses genoux un petit garçon dont la mère était morte en lui donnant le jour et que le père emmenait au club pour ne pas le laisser seul à la maison. Tout le monde l'aimait et le gâtait ; c'était à laquelle de ces rudes mains le caresserait, auquel de ces regards farouches pour la plupart veillerait sur lui avec une sollicitude touchante pendant que le père était retenu par quelque discussion. Il grandissant enveloppé dans une tendresse toujours vigilante de cœurs suscep-

tibles de l'amour profond aussi bien que de la haine vivace. Le jeune homme blond surtout s'était attaché à l'enfant dont les petits bras maigres lui tenaient le cou pendant des heures entières. Rien n'était plus beau ni plus émouvant que de voir avec quelle ingéniosité lui et les autres s'efforçaient de remplacer la mère absente.

Auban ne put s'empêcher de sourire à ce tableau idyllique et il s'assit près du bambin qui ne semblait nullement avoir sommeil. Il joua quelques instants avec lui puis il retomba dans ses pensées si tristes et si pénibles : à la table voisine il avait aperçu un pauvre diable qu'il ne connaissait que trop bien. Traqué sans répit par d'impitoyables ennemis, le malheureux avait fini par perdre la raison; après avoir été en proie à une furieuse exaltation, il s'était effondré dans la plus noire mélancolie et passait maintenant la majeure partie de son temps au club. Il restait coi dans un coin, ne causant le moindre ennui à personne; chacun le traitait avec une douceur pleine de pitié : tout ce que l'on pouvait faire pour lui, c'était de le sauver de l'hospice d'aliénés.

Auban ne lui adressa pas la parole, car il savait que l'infortuné n'aimait rien tant que se tenir à l'écart, marmottant des choses incompréhensibles et traçant sur une table, avec le bout du doigt, des

dessins cabalistiques pendant des soirées entières. Carrard se souvenait devant cette épave humaine de l'un de ses compagnons de Paris sur lequel la destinée s'était abattue de la même façon dans des circonstances toutes différentes. C'était un convaincu ne vivant, ne respirant, ne demandant qu'à mourir pour la cause. Il brûlait du désir de prouver son dévouement; la seule preuve qu'il voyait possible, c'était le fait. Des discours enflammés, des promesses alléchantes agissaient sur lui pour le déterminer, mais il était d'un tempérament qui lui faisait prendre en horreur la violence et l'effusion du sang. Sa raison avait sombré au cours de la lutte longue et cruelle que s'étaient livrés en lui le devoir à remplir et l'horreur à vaincre.

Auban était encore tout à ces douloureux souvenirs quand la voix forte et sonore de Trupp s'éleva, pénétrant jusque dans les coins les plus reculés.

— Oui, disait le mécanicien, nous revendiquons hautement la solidarité avec les victimes de Chicago; nous la revendiquons non moins hautement avec l'auteur de l'explosion du 4 mai, ce héros obscur...

Et Carrard put entendre les applaudissements frénétiques qui accueillirent cette déclaration. Il se fût levé et eût supplié à mains jointes tous ces

insensés de s'arrêter sur la pente de l'abîme s'ouvrant devant eux. Mais il eut la force de se contenir; il se rendit compte que ses prières ne seraient pas écoutées, que son intervention, loin de calmer les esprits, ne ferait qu'augmenter encore l'effervescence générale : il se cacha la tête dans les mains. Il s'arrangerait cependant pour avoir avec Otto une explication définitive dès le soir même.

Auban eut conscience de l'inutilité de sa présence dans un tel milieu; il ne croyait qu'à la délivrance de l'individu par lui-même, tandis qu'eux iraient leur chemin et s'assagiraient aux dures leçons de l'expérience que ni lui ni personne ne pouvaient leur éviter. D'ailleurs avait-il bien le droit d'intervenir, de conseiller? C'était là une question qui s'était présentée à lui bien des fois en ces dernières années. Y avait-il réellement une autre voie que celle de l'expérience? Et ne fallait-il pas à l'expérience le temps de s'acquérir? N'était-ce pas un tort d'empiéter sur elle?

Depuis qu'il habitait Londres, Auban n'avait pris part que bien rarement à des discussions en public. Il gardait toutefois un agréable souvenir d'une soirée passée au bar de ce même club quelques années auparavant en compagnie de quatre amis : la conversation avait roulé sur la gratuité du crédit, chacun avait pu donner son avis en



termes brefs et nets, si bien que chacun avait trouvé son profit à la chose et qu'on s'était séparé en se disant : au revoir. Mais, à la rencontre suivante, on était retombé dans la routine; au lieu d'être cinq, on s'était vu en grand nombre ; un orateur s'était levé et avait parlé pendant deux heures — en vertu du principe de la liberté individuelle permettant à chacun de discourir autant que bon lui semble et interdisant aux autres de l'interrompre. Seulement l'orateur avait pataugé à côté de la question, fatigué les uns et ennuyé les autres. Auban s'était découragé, puis retiré en jurant bien qu'on ne l'y reprendrait pas. Pourtant il avait la plus vive sympathie, voire même une véritable admiration pour ces hommes qui, après les durs labeurs de la journée, ne craignaient pas de se vouer avec passion à l'étude ardue des problèmes sociaux tandis que leurs camarades tuaient le temps en bavardages insipides et en partie de cartes. Il avait pour eux la plus profonde estime et il ne les en plaignait que davantage en les voyant s'épuiser en efforts qui ne pouvaient aboutir à aucun résultat, s'abandonner à un désespoir toujours grandissant, consentir sacrifice sur sacrifice, dévouement sur dévouement — et tout cela pour arriver comme leurs prédécesseurs à verser leur sang et à se faire battre.

Car ils ne luttaient pas pour leur propre cause. Ils défendaient l'idéal et l'idéal ne se réalise pas. Bien plus, ils n'avaient que mépris pour les tendances pratiques qui se manifestaient çà et là parmi eux ; ils trouvaient ces visées pauvres et mesquines auprès du but sublime vers lequel ils s'en allaient — la délivrance de l'humanité. La confusion qui régnait dans leurs esprits paraissait incurable à Auban depuis qu'il avait pu en mesurer toute l'étendue. Souvent il avait essayé d'en trouver le terme : chaque fois il en était resté épouvanté d'abord, découragé ensuite. Il avait posé à différents individus la plus simple des questions :

— A qui appartient le produit de ton travail ?

Tour à tour il avait interrogé ainsi plusieurs socialistes de l'eau la plus pure, plusieurs communistes, tant de ceux qui veulent la suprématie incontestée de la société que de ceux qui réclament la liberté individuelle, enfin plusieurs socialistes anglais. Si tous avaient été logiques avec leurs doctrines, ils eussent répondu invariablement :

— Mon travail appartient aux autres — à l'Etat, à la société, à l'humanité, je n'y ai aucun droit...

Mais Auban avait entendu un socialiste lui dire :

— Mon travail est à moi.

Et un autonomiste :

— Mon travail est à la société.

Ceux qui se combattaient avec le plus d'acharnement étaient parfaitement d'accord sur ce point, le plus important de tous cependant, et ceux qui semblaient suivre le même drapeau résolvaient des façons les plus opposées cette question essentielle.

En réalité, rien n'était fixé. Les idées nettes manquaient. On y suppléait par des sentiments confus bons pour faire les révolutions mais insuffisants pour creuser une vérité. La plupart étaient encore dans cet état de demi-veille qui suit le réveil ; ils auraient le cerveau plus libre et le regard plus perspicace au sortir de la douche fortifiante que l'expérience leur réservait. Il s'agissait donc de patienter et de ne pas perdre courage...

Auban se souvint de Trupp et le chercha des yeux : Otto n'était plus dans la salle et Auban gravit l'escalier pour aller voir au bar.

Un rapide coup d'œil lui fit aussitôt découvrir son ami en conversation très animée avec un étranger dont la mise et les manières n'étaient pas d'un ouvrier mais trahissaient le désir de passer pour un ouvrier. Auban s'arrêta machinalement, mais au même instant il rencontra le regard de Trupp : il comprit. L'interlocuteur du



mécanicien venait de prendre son verre et n'avait pu remarquer ce jeu de physionomies.

Il ne se trouvait au bar que quelques personnes lisant ou jouant aux cartes ; Auban s'en fut se placer auprès d'elles en s'asseyant de façon à tourner le dos à Trupp ; bientôt il parut complètement absorbé dans la lecture d'un journal. Les deux hommes causaient en allemand et étouffaient leurs voix ; Carrard ne saisissait donc qu'un mot de loin en loin dans l'entretien qui se poursuivait derrière lui, mais il n'eut pas le temps de s'impatienter. Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'il était là ; il sentit la main de Trupp se poser sur son épaule et entendit son ami lui dire :

— Viens-tu, Auban ? Nous prendrons un verre de bière ensemble.

La proposition surprit désagréablement sans doute l'étranger, car il ne put dissimuler une grimace significative. Quand ils sortirent, il se dépensa en politesses exagérées et obséquieuses : jamais il ne voulut consentir à passer devant Auban.

Dans la rue, Otto dit à Carrard :

— C'est un camarade expulsé de Berlin : joli pays, hein ?

Auban se mordit les lèvres pour ne pas rire ; Trupp était en belle humeur ce soir.

— Qu'est-ce que vous faites? demanda-t-il en allemand au Berlinois.

— Moi, je suis cordonnier. Je n'ai pas encore pu trouver d'ouvrage à Londres.

— Avec quoi vous nettoyez-vous donc les mains pour qu'elles soient si blanches ? reprit encore Auban.

Cette fois l'autre s'alarma sérieusement ; ses regards allèrent avec inquiétude de l'un à l'autre des deux amis entre lesquels il marchait : il voulut s'arrêter mais ne put le faire, ses compagnons continuant leur route de l'air le plus tranquille du monde. Tout ce qu'il put faire, ce fut de demander :

— Alors vous ne me croyez pas ?

Trupp éclata d'un rire aussi franc, aussi joyeux qu'un rire d'enfant.

— Vous ne voyez donc pas que le camarade rigole ? dit-il. Pourquoi voulez-vous qu'on ne vous croie pas ?

Et il se fit soudain si loquace que les autres en furent réduits à l'écouter sans arriver à placer eux-mêmes quelques mots. Malheureusement tout ce qu'il racontait avait trait à la manière dont on s'y était pris pour démasquer des espions, des mouchards et autres individus de même acabit. Il s'amusa de bon cœur aux dépens de ceux qui les payaient — fallait-il être bête pour

dépenser de l'argent à cela — et de ceux qui se faisaient payer. Il n'oublia pas les espions par vocation qui parviennent à se glisser dans les clubs et fourrent leur nez partout jusqu'au jour où on les prend en flagrant délit et où on les met proprement à la porte. Ceux-là emplissent les journaux de révélations extraordinaires sur des choses qu'ils n'ont pas même eu le temps de voir ou auxquelles ils ne comprennent rien.

Il eût fallu être sourd et aveugle pour ne pas deviner les intentions de Trupp. Elles étaient d'autant plus faciles à reconnaître qu'il ne lâchait pas le Berlinois d'une semelle tandis qu'Auban avait l'air d'être à cent lieues de là. Aussi le pauvre diable sentait-il son anxiété croître de minute en minute.

Entre temps ils avaient atteint une rue écartée, très étroite, éclairée par un unique réverbère et complètement déserte. Quelques maisons en retrait formaient un large renfoncement en face duquel Trupp fit halte en s'interrompant brusquement : l'autre vit que tout était perdu.

— Où allons-nous? bégaya-t-il d'une voix mal assurée; je n'irai pas plus loin...

Mais il ne put en dire plus ; Trupp l'avait saisi et collé violemment à la muraille.

— Ah, canaille, je te tiens à présent, gronda-t-il.

Et sa main libre s'abattit deux fois coup sur coup sur la face du prétendu cordonnier avec un bruit qui sonna clair dans le silence de la nuit. Le misérable était comme hébété ; ce fut dans un geste instinctif qu'il leva le bras, non pour riposter mais pour couvrir son visage.

— Bas les pattes, commanda Trupp.

L'autre obéit avec la docilité d'un écolier qui se sent en défaut et que le maître corrige : et la lourde main du mécanicien retomba encore une troisième fois, une quatrième avec le même bruit de battoir.

— Canaille... sale canaille... sale espion... tu voulais nous trahir, toi... attends, tu n'auras pas l'envie de recommencer...

Et il frappa encore.

— Au secours... il m'étrangle..., râla le Berlinois que l'épouvante égarait.

Auban ne parut pas avoir entendu ; les bras croisés, il continua à garder la même attitude indifférente. Trupp ne cessait de secouer sa victime comme si c'eût été un simple mannequin.

— Oui, on devrait vous étrangler tous comme des chiens que vous êtes... tous, espions, mouchards, chenapans...

Il le releva d'une brusque poussée et le traîna sous le réverbère dont la flamme vacillante

éclaira des traits de lâche tout décomposés par la peur.

— Regarde-moi ça, Auban... ils ont tous la même gueule... C'est le métier qui veut ça sans doute... le plus dégoûtant de tous les métiers...

Il lâcha prise tout d'un coup et l'autre s'affaissa à terre comme un paquet de loques pour se redresser ensuite tant bien que mal, balbutier quelques mots inintelligibles et disparaître dans les ténèbres.

Les deux amis ne se retournèrent même pas tandis qu'ils se dirigeaient à pas pressés vers Oxfort Street; tout en marchant Trupp mit Auban au courant de ce nouveau cas. De ce moment ils parlèrent français.

Quelque temps auparavant cet individu s'était présenté chez un des membres du club pour lequel il avait une lettre de recommandation signée d'un camarade berlinois. On avait pris des renseignements en Allemagne et comme la lettre avait été confirmée, on n'avait pas eu de soupçon. Mais un beau matin on avait appris que l'individu qui avait remis la lettre de recommandation n'était pas le même que celui auquel elle avait été donnée; il y avait eu substitution de personne. Alors on lui avait donné un compagnon pour voisin et on avait fini par mettre la main sur toute la correspondance de ce coquin; ce

n'était pas autre chose qu'un agent payé directement par le gouvernement allemand auquel il s'était engagé, moyennant des appointements fixes, à fournir toutes les indications voulues sur le mouvement révolutionnaire. On avait résolu de ne pas faire de scandale, pour enlever à la police anglaise un prétexte de se mêler des affaires du club, ce dont elle n'eût pas été fâchée, et c'était Trupp qui s'était chargé de l'exécution.

Ce cas n'était ni chose neuve ni chose rare. Le plus souvent les misérables qui consentaient à faire ce métier, le plus dégradant et le plus méprisable de tous, s'en tiraient avec une volée de bois vert. Quelques-uns avaient assez de flair pour disparaître avant d'avoir été démasqués. On comprend que dans ces conditions la méfiance excessive des révolutionnaires avait sa raison d'être. Les discussions de quelque importance ne se faisaient plus dans les réunions générales, elles restaient un secret entre un petit nombre d'initiés, parfois même le secret d'un seul individu. Mais si l'on montrait une certaine réserve à l'égard des travailleurs étrangers, on se montrait infiniment moins accueillant encore avec les travailleurs intellectuels et pour cause : quelques expériences que l'on avait faites avec des journalistes et des écrivains avaient servi d'enseignement sur ce point. Neuf sur dix prétendaient

éprouver le plus vif désir d'étudier les doctrines de l'anarchisme pour se procurer tout simplement la facilité de pénétrer les mystères de la propagande, et ils s'en allaient ensuite conter les histoires les plus terrifiantes et les plus fantaisistes sur ces « bandes de criminels et d'assassins». Sans doute cette manière d'agir avait ses inconvénients : elle écartait probablement nombre de prolétaires intellectuels souffrant plus encore que l'artisan de la situation présente, éprouvant une haine non moins ardente contre les auteurs de cette situation, désirant mettre leurs forces au service du «plus avancé de tous les partis». C'était là un fait indéniable contre lequel il n'y avait rien à faire, suivant le mot de Trupp. Or c'était précisément sur ces évincés qu'Auban fondait ses plus grandes espérances : aucune considération ne les retiendrait, ils étaient de plus en possession d'un esprit cultivé et ils seraient les premiers — peut-être les seuls dans l'avenir immédiat — les seuls prêts, les seuls aptes à déduire les conséquences de l'individualisme...

Tout en causant, Trupp avait trouvé une nouvelle occasion de partir en guerre sur un de ses motifs préférés.

— Les socialistes prétendent que tous les anarchistes sont des mouchards ou plutôt qu'il n'y a pas d'anarchistes, fit-il avec un éclat de rire sar-

donique. Ah, il n'y a pas d'infamies qu'ils n'aient crachées contre nous — surtout les chefs qui mènent les travailleurs par le bout du nez d'une façon révoltante. Ils ont commencé par se moquer de nous, puis ils nous ont calomniés, ils nous ont fait tout le mal qu'ils ont pu nous faire. Nous n'avons pas d'ennemis plus acharnés, et tout cela parce que nous essayons d'ouvrir les yeux aux travailleurs et de leur faire voir clair dans toute cette boutique à élections. Tu ne peux pas t'imaginer, Auban, à quel point le parti en est tombé en Allemagne; ces bons Prussiens sont moins à plat ventre devant leur seigneur et maître que les travailleurs du parti devant leurs chefs... Je demande comment tout cela finira.

— Je sais, répliqua Auban de sa voix placide, qu'il y a une distance énorme entre la classe des travailleurs et le parti des socialistes. On a de la peine à croire que la première sera absorbée par le second. Aussi je pense que de ce côté nous pouvons regarder l'avenir d'un œil tranquille. Je pense encore que les pas les plus décisifs faits dans l'affranchissement du travail seront dus non pas aux partis socialistes mais aux travailleurs isolés parvenus à la connaissance de leurs véritables intérêts, et résolus à se passer d'un parti aussi bien que de l'autre. Quant à vous, ils vous renieront : mettez-vous bien cela dans la

tête. D'abord pour vous comprendre ils seront obligés d'en appeler à leur cœur au lieu de n'avoir qu'à consulter leur raison, tandis que pour améliorer leur situation, leur raison suffira à elle seule pour la seule bonne voie — celle de l'égoïsme. Ensuite votre doctrine, bizarre amalgame de philosophies multiples, et surtout votre tactique ont si bien renforcé et rendu plausibles les privilèges de la bêtise, qu'il faut déjà une bonne dose de ferme vouloir et un rare désir de la vérité pour vous emboiter le pas... ou bien un cœur brûlant, ce que vous avez tous.

— Comme si tu n'étais pas dans le même cas, riposta Otto avec une rire amer.

— Oui, et j'espère que mon cœur brûlera toujours d'amour pour la liberté. Mais j'espère qu'il ne me forcera pas à la compromettre par des folies.

— Qu'est-ce que tu appelles folies? Notre tactique?...

— Oui.

— C'est toi, toi qui dis cela? gronda Trupp d'un ton presque menaçant.

— Oui.

— Alors il est temps que nous nous expliquions une fois pour toutes.

— Sans doute, mais attends que nous soyons seuls : nous ne pouvons pas le faire dans la rue.

Ils hâtèrent le pas. Trupp gardait le silence; au moment où ils passaient sous un réverbère, Auban remarqua que son compagnon était secoué de tous ses membres par un frisson assez violent. Otto venait de porter sa main à ses lèvres pour aspirer le sang dégouttant d'une écorchure qu'il s'était faite en infligeant sa rude correction au Berlinois.

— Tu trembles? demanda Carrard qui attribuait le fait à l'émotion.

— Bah! ce n'est rien, grommela Trupp avec humeur ; j'ai tellement couru pendant toute la journée que j'ai oublié de manger.

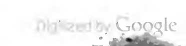
Auban hocha la tête :

— Tu seras toujours le même, Otto. Ne pas manger de la journée, quelle folie...

Il lui prit le bras et l'entraîna dans un petit restaurant d'Oxford-Street où ils s'installèrent dans une pièce du fond presque déserte. Pendant que Trupp avalait vivement et silencieusement un repas très simple, Auban, qui le regardait, se souvint que c'était précisément dans cette même salle qu'ils avaient passé ensemble leur première soirée en se retrouvant à Londres après une séparation de plusieurs années.

— Il n'y a rien de changé, n'est-ce pas? dit-il en souriant.

Trupp ne répondit que par un regard tout chargé



de reproches, puis il repoussa son verre et son couvert : sa défaillance d'un instant avait disparu, le mécanicien était maintenant ce qu'il était toujours, un homme à l'énergie indomptable.

— Tu peux parler à présent. A moins que tu sois fatigué ?

— Non, je ne suis pas fatigué.

Trupp resta songeur d'abord. Il redoutait la discussion qui allait s'engager, parce qu'il la pressentait définitive ; or, il souhaitait ardemment de ramener son ami dans les rangs de ceux qui servaient la cause de la révolution, lui qui connaissait toute la valeur d'un pareil combattant. Mais s'il ne voulait pas provoquer une rupture en brusquant la situation, il n'entendait pas non plus garder par devers lui tous les griefs qu'il se sentait contre Auban.

— Depuis que tu es à Londres, depuis que tu es sorti de prison, tu n'es plus le même, dit-il enfin. Je ne te reconnais plus. Tu te tiens en dehors de tout. Tu ne t'intéresses plus à rien, ni aux réunions, ni aux projets, ni à quoi que ce soit. Tu n'écris plus, pas une ligne seulement. Tu n'as plus aucun point de contact avec nous pour ainsi dire. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Ma défense ? répéta Carrard d'un accent incisif. De quoi ai-je à me défendre ? Et envers qui ?...

— Envers la cause, riposta Trupp avec violence.

— Ma cause, c'est ma liberté.

— Dans le temps, ta cause c'était la liberté.

— J'avais tort. Dans le temps, je croyais qu'il fallait commencer par les autres ; avec le temps, je me suis aperçu qu'il fallait commencer par soi et toujours partir de soi.

Trupp se taisait. Auban reprit :

— Nous nous sommes longuement expliqués sur nos deux manières de voir il y a quinze jours. J'espère t'avoir montré clairement où j'en suis, mais je ne suis pas sûr de t'avoir fait comprendre où tu en es toi-même. J'ai fait de mon mieux pour écarter tout malentendu sur un point ; il n'y a plus que cette question de la tactique à suivre qui n'a pas été traitée à fond entre nous. Vidons-la ce soir. Tu verras alors que ce ne sont pas des considérations morales qui me font te répéter : la tactique que vous avez adoptée, la propagande par le fait, n'est pas qu'inutile, elle est nuisible. Avec elle, vous n'arriverez jamais à un succès durable.

Trupp le regardait fixement ; ses yeux étincelaient : sa main blessée, qu'il avait enveloppée de son mouchoir, se ferma et s'abattit sur la table.

— Il faut parler pour se comprendre, s'écria-t-il. Alors tu veux que nous nous croisions les bras et que nous nous laissions massacrer sans

dire un mot? — Il se leva d'un bond. — Tu défends nos ennemis...

— Au contraire, j'ai trouvé une arme qui les met à ma merci, répliqua tranquillement Carrard qui força Trupp à se rasseoir. J'ai horreur de la violence, continua-t-il, et à partir de ce moment ce fut lui qui eut l'air de vouloir convertir son ami à ses idées; il s'agit de rendre la violence impossible. On n'y parviendra pas en opposant la violence à la violence; on ne chasse pas le diable avec Satan. Vous avez déjà modifié plus d'une fois vos opinions. D'abord, vous avez été partisans des sociétés secrètes et des associations universelles qui devaient englober les travailleurs de toute nationalité et de toute langue: vous n'avez pas tardé à voir que c'était trop facile aux gouvernements d'introduire dans les premières des éléments à lui et que les secondes ne résistaient pas aux divisions et au temps. Vous vous êtes alors rabattus de plus en plus sur l'individu. Aujourd'hui, vous déclarez que le moyen le plus certain d'atteindre à votre but, c'est de former de petits groupes n'ayant aucuns rapports entre eux. Le fait individuel est préconisé par vous et vous avez des cas dans lesquels vous proscrivez la confiance en vos amis les plus intimes. Autrefois votre journal était publié à « Nullepart » et imprimé par l'imprimerie libre; à présent, il porte

le lieu et le nom au bas de la dernière page comme le premier journal venu. Et il en est de même pour tout le reste; vous vous décidez à vous cacher de moins en moins.

Il se tut un instant avant de poursuivre d'une façon plus pressante :

— Votre tactique est absolument fausse. N'oublions pas que nous sommes en campagne. Interroge le premier lieutenant que tu rencontreras, il te dira que la guerre a des règles se résumant en ceci : infliger le maximum des pertes à l'ennemi tout en ne subissant soi-même que le minimum. La tactique moderne attache une importance sans cesse croissante à la défensive et rejette de plus en plus l'offensive. Faisons-en notre profit comme de tout ce qui peut nous être utile. Mais j'ai une objection plus grave encore à vous faire. Je vous reproche avant tout de ne tenir aucun compte de la première condition d'une campagne bien menée : vous ne connaissez exactement ni vos propres forces ni celles de l'ennemi. Disons-le tout de suite : vous exagérez les premières, vous ne faites pas assez grand cas des secondes.

— Voudrais-tu me dire comment nous devrions nous y prendre? fit Trupp d'une voix ironique.

— Ce n'est pas mon affaire, c'est à vous de le savoir. Tout ce que je puis vous garantir, c'est

que la résistance passive est le meilleur moyen d'avoir raison d'un ennemi offensif.

Trupp se mit à rire et la discussion devint fort animée. Chacun soutenait son opinion avec une ardente conviction, citant des exemples qui tendaient à en prouver l'excellence.

Il était tard quand la discussion se termina, laissant Auban dans la certitude que persuader Trupp était chose impossible et Trupp dans une irritation très vive causée par la défection d'Auban.

Ils sortirent et se trouvèrent en quelques pas sur la place où Tottenham Court Road aboutit à Oxford-Street et aux voies se dirigeant vers le sud. Ils prirent une petite rue, de celles qui étaient le moins animées, et la parcoururent lentement en échangeant leurs derniers arguments, ceux qui devaient avoir le plus de portée.

— Vous ne voyez donc pas que vous faites le jeu du gouvernement? reprit Auban. Mais vous allez au-devant de ses plus chers désirs avec votre tactique qui lui permet de recourir à des moyens de répression injustifiables en d'autres circonstances. Souviens-toi des agents provocateurs qui vous remplacent quand on trouve que vous restez trop inactifs. C'est d'un comique à pleurer que de vous voir venir au secours de la violence, vous qui aspirez à la liberté.



Il se tut et le vacarme d'Oxford-Street se fit entendre comme une rumeur confuse dans le silence de cette rue où de rares passants, détachés des foules de la grande voie, s'enfonçaient pareils à des étincelles échappées d'un torrent de flammes.

Trupp s'arrêta et dit d'une voix si oppressée qu'Auban devina combien ces paroles lui coûtaient :

— Tu n'es plus un révolutionnaire. Tu n'appartiens plus à la grande cause de l'humanité. Autrefois tu nous comprenais et nous te comprenions. Maintenant nous ne te comprenons plus parce que tu ne nous comprends plus. Tu n'es qu'un bourgeois, tu n'as jamais été qu'un bourgeois. Retourne là d'où tu es venu. Nous n'avons pas besoin de toi pour atteindre notre but.

Auban partit d'un éclat de rire si bruyant que des gens firent halte pour le regarder avec curiosité. Ce rire bien franc montrait combien peu il se sentait blessé par les propos de Trupp.

— Moi, ne pas vous comprendre, Otto ? riposta-t-il d'un ton grave, ce que tu dis là n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? Tu n'en crois rien toi-même, n'est-ce pas ? Moi, ne pas vous comprendre, moi qui ai été des vôtres pendant des années, moi qui ai partagé tous vos sentiments et toutes vos pensées ?... Mais vous mettriez le feu aux

quatre coins des villes, vous dévasteriez tous les pays que vous pourriez frapper, vous feriez sauter la terre ou vous la noieriez dans le sang que je vous comprendrais encore si, pour vous venger de vos ennemis, vous les extermniiez jusqu'au dernier... Et je rentrerais dans vos rangs et je combattrais avec vous jusqu'à mon dernier soupir si c'était nécessaire pour parvenir enfin à la liberté... Je vous comprends toujours, mais je ne crois plus au progrès brutal. Et c'est parce que je n'y crois plus que je considère la violence comme l'arme des fous et des inconscients.

Les mots de Trupp lui revenant encore à l'esprit, il se mit à rire de nouveau et conclut :

— Vraiment, après tout ce que tu m'as dit, je ne serais pas étonné de t'entendre affirmer que si je repousse la violence comme tactique, c'est pour... ménager l'ennemi.

Il cessa de rire cependant lorsque son regard rencontra celui de Trupp.

— Qui n'est pas pour nous est contre nous, dit Otto d'une voix dure et mauvaise.

Les deux amis étaient face à face, si près l'un de l'autre que leurs poitrines se touchaient pour ainsi dire. Leurs regards se croisèrent, tous deux pleins de la même résolution implacable.

— Soit, fit Auban avec son calme habituel ; continuez à lancer des bombes et faites-vous



pendre si cela vous plaît. Ce n'est pas moi qui contesterai à l'homme atteint de suicidomanie le droit de suivre son penchant. Mais vous enseignez votre tactique comme une sorte de devoir à remplir envers l'humanité et vous êtes les premiers à ne pas remplir ce devoir : c'est contre cela que je proteste. Vous assumez sur vous une responsabilité bien lourde, celle de la vie d'autrui...

— Il faut que quelques-uns se sacrifient pour le bonheur de l'humanité, répliqua Trupp d'un air sombre.

— Alors sacrifiez-vous donc les premiers, s'exclama Auban ; soyez donc des hommes, ne vous contentez pas de n'être que des braillards... Si vous croyez réellement à la délivrance de l'humanité par la violence, si tout ce que l'on pourra vous dire ne vous fait pas renoncer à votre erreur, eh bien, agissez au lieu de vous enfermer dans vos clubs et de vous y griser de vaines paroles. Bouleversez le monde, plongez-le dans l'épouvante afin qu'il vous craigne au lieu de vous haïr tout simplement comme aujourd'hui...

Trupp pâlit : jamais ce point, vulnérable entre tous, n'avait été attaqué par Carrard avec une logique aussi inflexible.

— Tu ne sais pas ce que je ferai — et je ne puis parler que de moi naturellement — mais tu l'apprendras un jour, murmura-t-il.

La virulente apostrophe de son ami ne l'avait pas atteint personnellement : il se savait au-dessus de toute lâcheté et se sentait l'énergie suffisante pour aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de sa volonté. Seulement, il était obligé de reconnaître qu'Auban avait raison au point de vue général et que le reproche était fondé. Ce fut donc avec l'intention de briser là qu'il reprit :

— Que veux-tu que nous fassions encore ensemble ? Tu es devenu mon ami, parce que tu étais un compagnon. Mes compagnons sont mes amis. Je ne connais pas d'autres amis que ceux-là. La cause, c'est ma vie. Toi, tu désertes la cause. Nous n'avons plus rien de commun entre nous. Tu ne la trahiras pas, mais, tel que je te vois maintenant, tu ne peux plus lui être utile. Il vaut mieux que nous nous séparions.

Auban était redevenu maître de lui-même.

— Tu feras comme bon te semble, Otto. Quand tu voudras me retrouver, tu n'auras qu'à prendre le chemin conduisant à la liberté. Où vas-tu ?

— Rejoindre ceux qui souffrent comme moi, mes frères.

Ils se serrèrent la main d'une étreinte aussi ferme que de coutume.

Puis ils se séparèrent, chacun allant de son côté, s'abandonnant à des pensées aussi différentes que les directions dans lesquelles ils

s'éloignaient à pas lents. Ils savaient ne pas se revoir de sitôt et ils se disaient que ce soir ils avaient causé seul à seul pour la dernière fois sans doute. Ils étaient amis : désormais ils seraient adversaires. Et ils se combattraient en se réclamant d'un idéal qui, pour l'un comme pour l'autre, avait nom liberté.

IX

TRAFALGAR SQUARE

Londres avait la fièvre — une fièvre dont l'acmé fut atteint le dimanche qui suivit les exécutions de Chicago. Le 13 novembre devait figurer au premier rang des jours remarquables de cette année 1887 qui en compta cependant un certain nombre.

Depuis un mois déjà, la police jouait avec les unemployed comme le chat avec la souris, tantôt leur faisant évacuer Trafalgar-Square, la meilleure de toutes les places de la capitale anglaise pour les réunions en plein air, tantôt leur en laissant librement l'accès. Cette situation finissait par devenir intolérable. Les réclamations des meurt-de-faim se faisaient plus pressantes, les hôteliers et

les prêteurs sur gages protestaient contre les meetings qui leur causaient un préjudice considérable à en conclure d'après les dires des organes bien pensants, serviteurs dévoués de ces omnipotents.

Au commencement du mois intervint donc une ordonnance de police interdisant toute réunion dans Trafalgar-Square. C'était biffer d'un seul trait de plume un droit acquis par trente années d'exercice : la mesure passerait-elle donc si aisément ? La première chose que l'on fit, ce fut naturellement d'en discuter la légalité. Les colonnes des journaux se bondèrent d'extraits empruntés à des parchemins jaunis ou à des bouquins poudreux et vieillots sur lesquels s'étayait un pouvoir usurpé. Nul n'est censé ignorer la loi, dit-on : y avait-il un citoyen anglais sur mille pour savoir ce que recélaient des formules hiéroglyphiques comme « 57 George III, cap. 19, s. 23 » ou « Vict. 2 et 3, c. 47, s. 52? »

Il est peut-être inutile de dire que le chef de la police se souciait fort peu du plus ou du moins de légalité de son arrêté. Si l'autorité avait la force nécessaire pour en assurer l'exécution, la mesure était légale et Trafalgar-Square propriété de la reine et de la couronne ; si le peuple, au contraire, était assez puissant pour chasser les agents de la place, celle-ci redevenait ce qu'elle avait toujours

été, propriété du peuple, et chacun pouvait gloser à son aise.

Brusquement, la question des ouvriers sans travail passa à l'arrière-plan. Les tories se trouvèrent en présence de la coalition des libéraux, des radicaux et des socialistes protestant énergiquement contre le « terrorisme » de ceux-là pour la liberté sacrée de la parole. On résolut d'organiser un grand meeting pour le dimanche 13 et l'on inscrivit en tête de l'ordre du jour : « Protestation contre l'arrestation récente d'un leader irlandais. »

De part et d'autre on se prépara au combat avec une ardeur fébrile : pour les uns, il s'agissait de ne laisser pénétrer dans le square à aucun prix; pour les autres, de l'occuper quand même.

L'agitation grandissait de jour en jour, d'heure en heure ; elle fut portée à son paroxysme le samedi par un nouvel arrêté interdisant les processions dans le voisinage de la place. Pour beaucoup, on se trouvait à la veille d'une révolution.

Auban s'était levé plus tard que d'habitude et, bien qu'il se sentît la tête lourde, il ne s'en était pas moins mis au travail. Une visite vint l'interrompre.

Il ne put s'empêcher de hausser les épaules en lisant le nom calligraphié sur la carte qui lui était

présentée. Friedrich Waller : que pouvait encore lui vouloir cet homme? Dans leurs jeunes années, ce cousin lui avait offert une amitié qu'Auban n'avait même pas pensé à demander. Plus tard, alors qu'il se trouvait déjà à la tête d'une forte maison de commerce en Lorraine et voyageait beaucoup, il s'était présenté deux fois chez Auban, à Paris; comme le nom de celui-ci était fréquemment cité à cette époque, Carrard avait attribué ces deux visites à un mouvement de curiosité et s'était montré très froid. Friedrich Waller ne se décourageait pas cependant, puisqu'il revenait encore. Bien que la classe à laquelle il appartenait eût été de tout temps antipathique à Auban, Auban n'en résolut pas moins de le recevoir afin d'avoir le mot de cette singulière persistance.

L'autre le prévint en déclarant que de bons parents n'ayant jamais eu entre eux que de bons rapports ne devaient pas se perdre de vue complètement. La vérité, c'est qu'il était toujours le même qu'autrefois : la même curiosité inapaisée le poussait à se rapprocher de Carrard sur lequel il savait bien peu de chose. Comme il se doutait de la direction politique suivie par son cousin, il se donna pour aussi peu conservateur que possible, en ajoutant d'un ton confidentiel que sa « position » le contraignait à se montrer de la

plus grande circonspection. Malheureusement pour lui, Auban manquait de sympathie et de patience pour les gens de cette trempe ; il fut plus que glacial, ne fit aucune question, ne daigna répondre à aucune de celles qui lui furent faites et ne se donna même pas la peine de paraître aimable. Quand Friedrich Waller s'en alla, il était aussi penaud qu'un indiscret surpris à écouter aux portes d'un voisin et se promettait bien de ne plus s'exposer à être éconduit de la même façon.

Cette visite importune n'eut d'autre résultat que de réveiller chez Auban le souvenir d'années déjà lointaines, bien lointaines. Quelle distance entre hier et aujourd'hui... Et pourtant... Pourtant il était bien près de croire que, tel qu'il était maintenant, il ressemblait bien plus à l'enfant s'essayant à ouvrir les portes de fer de la science philosophique qu'au jeune homme assez audacieux pour vouloir les emporter d'assaut. Vraiment il n'était pas fait pour se donner en spectacle aux multitudes : il n'avait pour cela ni l'ambition, ni l'étourderie, ni la suffisance nécessaires. Il n'était pas mécontent du lot qui lui était échu en partage dans la vie...

Trois heures venaient de sonner quand Auban sortit à pas lents. Les rues qu'il suivit étaient presque désertes pour la plupart ; à peine un peu de mouvement dans Oxford-Street. Il mit près

d'une heure pour arriver aux abords de Trafalgar-Square. Dans Saint-Martin's Lane, il fut obligé de stationner tant était considérable la masse des curieux obstruant l'entrée de toutes les voies latérales : au moment où il arrivait un choc se produisait entre la police et la procession partie de Clerkenwell-Green, l'une des quatre qui se dirigeaient simultanément de quatre points différents sur le square. Il tâcha de se glisser à travers les rangs serrés pour voir ce qui allait se passer, mais il ne put parvenir jusqu'aux premiers et dut se contenter de regarder par-dessus les têtes en se haussant de son mieux.

En tête venait une femme portant un drapeau rouge. Auban crut reconnaître en elle et dans les hommes armés de gourdins qui l'entouraient des membres de la Socialist League. Derrière la femme venaient immédiatement les musiciens qui jouaient la *Marseillaise*. Le nombre des manifestants devait être assez considérable, car Auban ne pouvait voir le cortège dans toute son étendue. Les agents massés barraient la rue : ils attendaient de pied ferme la procession et, leurs bâtons de chêne au poing, étaient prêts à se jeter sur elle au premier signe de leur chef.

La femme au drapeau n'était plus qu'à deux ou trois pas du cordon des policemen quand des cris se firent entendre de part et d'autre et les

agents chargèrent avec une violence inouïe, dispersant les manifestants sous leurs coups furieux. Une bagarre formidable s'engagea. La femme fut bousculée par un agent long et mince comme une perche qui lui arracha le drapeau malgré la résistance désespérée qu'elle opposait. Elle chancela et finit par s'affaisser évanouie; l'agent recevait au même instant un terrible coup de gourdin sur la nuque et s'abattait également. Les musiciens défendaient leurs instruments qui étaient déjà dans un état lamentable pour la plupart, bossués, aplatis, broyés : quelques-uns essayaient de se dégager et de prendre la fuite, mais en vain. Les agents ressemblaient à des fous furieux et frappaient à tour de bras, sans s'inquiéter de ce qui se trouvait à portée de leurs bâtons qui faisaient une rude besogne. Les manifestants s'exaspéraient et, comme le plus grand nombre d'entre eux avaient de solides gourdins, les représentants de l'ordre récoltaient aussi quantité de horions vigoureusement distribués. La mêlée était indescriptible, le tapage assourdissant au milieu de tous ces jurons, de toutes ces invectives et de tous ces cris de colère ou de douleur. Le bruit sourd des coups meurtrissant les chairs et des lourds souliers battant le sol faisait contraste avec le bruit clair et grêle des carreaux cassés des réverbères : on frappait du pied, du poing,

de l'ongle, on s'étreignait à bras-le-corps, si étroitement que souvent les combattants roulaient ensemble par terre.

Cependant la police gagnait toujours du terrain, s'enfonçant comme un coin brutal dans les masses qu'elle chassait ensuite devant elle. La déroute était complète ; certains se sauvaient le plus rapidement possible, d'autres luttaient désespérément sans reculer d'une semelle et finissaient par succomber sous le nombre et se laisser emmener. Au bout d'une dizaine de minutes, les agents triomphaient : les drapeaux étaient pris, les instruments de musique en pièces, la manifestation vaincue. Les policemen traquèrent les fuyards jusqu'à l'extrémité de Saint-Martin's Lane ou les relancèrent jusque dans les rues avoisinantes où ils se perdirent dans la foule des curieux. Ceux-ci détalaient avec des clameurs d'épouvante devant les charges d'agents.

Auban, encastré dans la foule, fut emporté par elle : à peine eut-il le temps de voir une escouade de gardiens se précipiter en brandissant leurs gourdins vers la rue où il se tenait que déjà la foule se mettait en mouvement pour ne s'arrêter qu'à l'autre bout. Des injures, des éclats de rire, des hurlements partirent de toutes les bouches quand on se sentit hors d'atteinte.

Puis la masse s'ébranla dans la direction de

Trafalgar-Square : Auban fit de même, mais comme il voulait éviter d'être pris dans quelque nouvelle collision, il s'en alla par Saint-Martin. Après ce dont il venait d'être témoin, il était convaincu que ni l'une ni l'autre des quatre colonnes ne réussirait à parvenir jusqu'au square.

Bientôt Trafalgar-Square s'étendit devant lui ; bordé au nord par la façade sévère de la Galerie Nationale, à l'ouest et à l'est par des hôtels et des clubs, ce vaste espace descendait en pente douce vers le sud où, s'élargissant encore, il se divisait pour donner naissance à de larges voies.

Si vide, si morne en temps ordinaires avec sa colonne de Nelson et ses deux grandes fontaines ornementales pour toute décoration, l'immense place offrait ce jour-là un singulier aspect : au premier coup d'œil, Auban vit qu'elle était au pouvoir de l'autorité et que l'autorité la garderait. Une sorte d'épouvante le prit même à la pensée que l'on pouvait songer à la disputer aux troupes qui l'occupaient et qui étaient plus redoutables encore par leur discipline et leur habitude des armes que par leur nombre. Trafalgar-Square ressemblait plus à un champ de manœuvres qu'à un square ; il était facile d'estimer à trois ou quatre mille hommes les forces qu'on y avait concentrées. Qui les en délogerait ? Ce ne serait

certes pas la foule, comptât-elle cinquante, cent mille personnes. Tout en descendant la rampe de l'ouest, Auban se rendait compte de la sagacité avec laquelle les dispositions avaient été ordonnées. Les degrés du nord étaient noirs d'agents ; de ce côté aussi bien que sur les deux autres en terrasse bordés de balustrades, un double cordon d'agents rendait toute escalade impossible : impossible donc de sauter dans le square placé en contrebas de ces côtés.

Auban rencontra un reporter qu'il connaissait et qui lui répéta quelques chiffres saisis au vol et qui se fit donner quelques détails sur la bagarre de Saint-Martin's Lane : le square avait été occupé à neuf heures du matin, à midi on y avait massé 1,500 constables et 3,000 policemen empruntés à tous les confins de la ville. Il y avait de plus quelques centaines d'agents à cheval ; les life-guards et les grenadiers étaient prêts à marcher au premier signal.

La partie sud, au milieu de laquelle la colonne se dressait sur un massif soubassement flanqué aux angles de quatre lions colossaux, était encore mieux gardée car de toutes parts son accès eût été facile. Le cordon, protecteur était sur quatre ou cinq hommes de profondeur et un escadron de cavaliers en dégageait fréquemment les abords. C'était sur ce point aussi que l'encombrement

était le plus considérable. De minute en minute, il semblait se renforcer encore de nombreux contingents arrivant par les quatre rues importantes qui se coupaient là. Les bandes succédaient aux bandes, interminablement, comme autant de tronçons des grandes colonnes qui avaient été dispersées : plus de musique, plus de drapeaux, plus d'airs triomphants car les manifestants n'espéraient plus avoir les honneurs de la journée, mais des visages trahissant la colère de gens furieux de leur échec et bien résolus à prendre dans de multiples et chaudes escarmouches leur revanche de la grande bataille perdue.

En étudiant les physionomies qu'il avait sous les yeux, Auban reconnut que les deux cinquièmes de la foule étaient de simples curieux venus là pour jouir d'un spectacle inusité. Ils constituaient une masse molle et sans consistance qui se prêtait à toutes les exigences de la police. Cependant il arrivait parfois que l'un ou l'autre perdît patience en présence de la révoltante brutalité des agents et de spectateur se fît acteur. Un autre cinquième constituait l'apport obligé du « mob », pickpokets de profession, ruffians, souteneurs, vagabonds vivant plus grassement que l'honnête ouvrier, tous ces individus louches qui sont de tout n'ayant rien d'autre à faire. Ennemis personnels de la police,

avec laquelle ils sont constamment sur le pied de guerre, ils profitent avec empressement de toutes les occasions pour lui donner des témoignages de leurs sentiments. Partout ils étaient aux premiers rangs, s'armant de pierres, de bâtons ou de couteaux, blessant quelque agent puis disparaissant pour aller recommencer la même tactique sur un autre point. Grâce à eux, les collisions se multipliaient, les bagarres devenaient formidables ; leurs hurlements de fauves dominaient tous les tumultes. Il restait donc deux cinquièmes pour ceux qui étaient réellement intéressés à la manifestation et y voyaient un événement politique à lourdes conséquences, c'est-à-dire les membres des partis libéraux, les socialistes et les ouvriers sans travail.

Tantôt poussé, tantôt bousculé, Auban finit par atteindre le bas de Trafalgar-Square. L'affluence y était énorme, le mouvement extraordinaire. Quatre heures venaient de sonner quand un incident se produisit au pied de la colonne de Nelson : un leader du parti socialiste et un membre radical du Parlement tentaient de pénétrer dans la place, de gré ou de force. Il y eut une courte lutte à la suite de laquelle on les arrêta. Auban n'avait pu voir que des poings levés et des gourdins brandis d'une façon menaçante.

Il voulut passer, aller plus loin encore, mais

c'était là une chose qui avait ses difficultés. La police à cheval ne cessait de balayer l'espace compris entre la colonne et le monument de Charles Ier ; la foule s'ouvrait devant le poitrail des chevaux et refluait de tous côtés, chassée dans la direction de Whitehall ou jetée sur la haie des agents tout hérissée de bâtons ou de bras ne demandant qu'à frapper. Auban attendit que la charge fût passée puis il gagna un refuge où il s'adossa tranquillement au réverbère. Il y était à peine qu'un constable survint pour disperser le groupe qui s'y était formé.

— *Move on*, sir, dit-il à Auban d'une voix impérieuse.

— Par où ? fit placidement Carrard en montrant les cavaliers qui revenaient au galop. Faut-il que je me fasse écraser par vos chevaux ou assommer par vos gourdins ?

Le constable n'insista pas et Auban put choisir le moment favorable pour atteindre le trottoir de l'hôtel Morley, sur le côté est de la place.

Tout à coup il se sentit saisi par le bras ; il se retourna et reconnut un Anglais de ses amis dont le col était arraché, le chapeau bossué et taché de boue, la surexcitation extrême. Il apprit à Auban que la grande colonne partie du sud de Londres avait été également refoulée et désagrégée par la police. Tout en se tenant pour ne pas

être séparés aussitôt par les courants traversant les masses, ils allaient doucement, les agents ne permettant à personne de stationner.

— Nous nous étions réunis à Rotherhithe, raconta l'Anglais d'un ton saccadé, les associations et les clubs de Rotherhithe, de Bermondsey, etc., y étaient tous. Nous avons rencontré en route le Peckham Radical Club, les associations de Camberwell et de Walworth, puis dans Westminster Bridge Road celle de Saint-Georges, une véritable armée, mon cher, avec une musique et des drapeaux... une bande qui n'en finissait pas de défiler. Nous avons traversé en bon ordre le pont où il n'y avait personne. Il avait été entendu que nous retrouverions dans Bridge-Street, devant le Parlement, la colonne de Lambeth et de Battersea pour remonter Whitehall ensemble et marcher en ligne droite sur Trafalgar-Square ; vous voyez cela d'ici : quelque chose d'imposant, une manifestation qui devait représenter en même temps tous les quartiers de la rive droite de Woolwich et Greenwich à Battersea et Wandworth... Nous n'étions pas encore dans Parliament-Street et la jonction n'était pas encore faite naturellement quand la bataille a commencé. Je me trouvais presque en tête. Ah ! les maudites brutes... Ils sont arrivés sur nous au grand galop de leurs

chevaux, ils ont déchiré les drapeaux, écrasé tout ce qui était sur leur passage...

— Heureusement que vous n'êtes pas allés plus loin, intercala Auban, je viens d'entendre dire que les life-guards sont consignés à White-hall. Ce qui me surprend, c'est qu'on ne les ait pas encore vus, car les choses commencent à tourner mal.

— Nous nous sommes défendus, je vous en réponds... Il y en a un à qui j'ai appliqué un coup de ma canne plombée...

Il ne put achever car en ce moment le trottoir fut envahi par une brigade d'agents qui fit circuler tout le monde : la minute suivante Auban était seul de nouveau. Il se retrouva devant l'hôtel Morley dont les degrés, vides une seconde, disparaissaient déjà sous l'entassement des curieux. Auban parvint à s'assurer une place sur l'une des plus hautes marches : de ce point élevé il dominait le square dans toute sa profondeur. L'aspect en était saisissant. Depuis quatre heures l'affluence ne cessait de croître, l'effervescence d'augmenter : l'une et l'autre semblaient avoir atteint leur paroxysme. Les fenêtres et les balcons des maisons ayant vue sur la place étaient bondés de spectateurs que la scène paraissait intéresser beaucoup, car ils n'en détournaient pas les yeux un seul instant. Beaucoup applaudissaient

les exploits et les brutalités de la police, tandis que la jeunesse dorée, des fenêtres et des balcons de ses clubs, se donnait la satisfaction de cracher impunément sur le « mob ». La situation se faisait de plus en plus grave à l'extrémité sud où les larges voies ressemblaient à autant de torrents impétueux déversant toujours et toujours des flots humains sur la place déjà pleine à déborder. Les omnibus n'avaient pas interrompu leur service cependant et l'on voyait les lourdes machines passer au pas. Les voyageurs de l'impériale agitaient leurs bras et criaient des paroles d'encouragement aux manifestants et les voitures étaient suivies d'une cohue qui profitait de la trouée pour opérer quelque mouvement. Ce fut de ce côté également qu'Auban vit soudain se produire une agitation plus marquée encore. Une sorte de houle plus violente partit du sud, envahit avec une prodigieuse rapidité cet océan d'êtres vivants dont les vagues inquiètes allèrent battre les murs et les grilles des alentours. La hâte avec laquelle on fuyait était plus grande, les cris plus stridents et plus effrayés...

Puis une clameur retentit :

— Les life-guards...

Des cavaliers venaient de paraître en effet qui firent oublier la police avec leurs cuirasses étincelantes, leurs casques à panaches. Ils étaient au

nombre de deux cents environ; après s'être dirigés vers la colonne de Nelson, ils prirent à droite et passèrent au pas devant Auban. Un homme en civil marchait à leur tête, entre les officiers; il tenait un rouleau de papier à la main.

— The Riots Act, s'exclama-t-on de nouveau. Et les apostrophes les plus variées tombèrent sur le délégué de l'administration municipale.

— Nous sommes tous de bons Anglais... des citoyens pacifiques... Nous n'avons pas besoin qu'on...

— Veux-tu bien me cacher ça, imbécile...

Au moment où les gardes défilaient devant lui, Auban entendit des applaudissements enthousiastes éclater autour de lui. Il en éprouva d'abord une telle stupéfaction qu'il ne se décidait pas à en croire ses oreilles ; puis il se persuada ou tenta du moins de se persuader que ces bravos étaient une pure ironie, mais le plaisir manifesté à la vue de ce fer-blanc et de cette parade était si sincère, l'effet produit était si bien le résultat d'un calcul qu'Auban fut contraint de se rendre à l'évidence. Ces gens qui n'avaient pas assez d'injures ni de haine quelques minutes auparavant pour les agents les broyant ou les assommant, ces gens faisaient fête aux troupes envoyées contre eux pour les mitrailler... Auban se mit à rire, puis une idée lumineuse lui traversa l'es-



prit : il fit entendre un coup de sifflet aigu auquel ne tardèrent pas à répondre d'autres coups de sifflet et ces marques de mécontentement devinrent rapidement de plus en plus nombreuses, finissant par étouffer les applaudissements. Auban constata que parmi ceux qui sifflaient maintenant se trouvaient beaucoup de ceux qui avaient applaudi avec le plus d'entrain : il se laissa aller à un nouvel accès d'hilarité qui fut de courte durée toutefois, car l'écœurement finissait par le gagner devant une telle dose de crétinisme. Quels pauvres enfants ! ils saignaient encore de la rude correction que la police venait de leur infliger mais n'importe, ils poussaient des cris de joie et s'extasiaient devant ces oripaux, ces beaux petits soldats si bien astiqués et si brillants. Ils ne se doutaient pas, eût-on dit, du rôle que ces beaux petits soldats pouvaient jouer.

Auban descendait les degrés avec l'intention de quitter la place pour se soustraire à ce lamentable spectacle, quand les grenadiers qui devaient renforcer les life-guards apparurent. Ils avaient la baïonnette au canon. Le public s'écarta en poussant des clameurs affolées et les marches se couvrirent instantanément d'une masse encore plus compacte de curieux, la chaussée se déblayant. On semblait cette fois commencer à comprendre de quoi il s'agissait ; on se rendit

compte enfin que la comédie pouvait tourner brusquement à la tragédie sanglante sur le moindre incident, le fait le plus insignifiant en apparence, un simple hasard. Fort heureusement les menaces resteraient des menaces et ne seraient pas suivies d'exécution : les troupes firent tranquillement plusieurs fois le tour de la place sans qu'aucune collision en résultât. Auban se trouvait déjà à la hauteur de Saint-Martin lorsque des cris affreux jaillirent du troupeau de gens affolés fuyant devant la pointe acérée des baïonnettes dont la ligne serrée tenait toute la largeur de la rue : quelqu'un des pauvres diables était-il tombé dans son sang ? Une femme avait-elle été foulée aux pieds dans la panique? Le tumulte était extraordinaire en tout cas et la confusion d'autant plus inextricable que la nuit venait y mêler ses ombres. Ceux que l'obscurité croissante décidaient à se retirer n'étaient toutefois qu'en bien petit nombre.

Carrard se dirigea vers le Strand, laissant s'apaiser peu à peu derrière lui les rumeurs assourdissantes de la bataille sociale. Bien qu'il se sentît fatigué et qu'il désirât se reposer, ce fut seulement après s'être suffisamment éloigné de Trafalgar - Square pour voir la rue reprendre sa physionomie habituelle qu'il entra dans un grand restaurant.

L'argenterie étincelait parmi les fleurs sur une nappe éblouissante et l'éclat de cette table luxueusement dressée s'augmentait encore de la répétition qu'en faisaient les glaces. Les clients, pour la plupart en habit et en toilette de soirée, avaient une dignité grave; ils étudiaient le menu avec une religieuse attention. Les garçons prévenants et empressés couraient silencieusement sur l'épais tapis couvrant le parquet, et la vaisselle elle-même ne se permettait que de légers tintements de la plus parfaite distinction. Les tentures et la décoration aux teintes discrètes relevaient encore l'air de suprême *honorability* dont le lieu était saturé.

Auban dîna frugalement, ainsi que c'était dans ses habitudes, ce qui ne l'empêcha pas de payer dix fois plus cher qu'ailleurs: ne devait-il pas payer le droit de séjourner sous ces riches lambris? Et tout en examinant les convives, parfaits de correction, d'élégance, d'aisance et d'insignifiance pour la plupart, il songeait involontairement à tous ces plébéiens, natures frustes et grossières que les privations et la faim abâtardissaient.

Une heure plus tard il reprenait la direction de Trafalgar-Square. Ce fut sans trop s'en douter que tout à coup il se vit devant l'hôpital de Charing-Cross. Une foule assez considérable station-

nait aux abords : c'était là que se raccommodaient les membres cassés et que se recousaient les blessures reçues sur le champ de bataille voisin. Tout cela était à la fois comique et navrant. Un homme que l'on soutenait sous les aisselles entrait, le visage inondé du sang ruisselant d'une longue balafre au front; un autre sortait, le bras en écharpe, emportant son instrument aplati comme une galette; un agent s'en allait en tirant la jambe sur laquelle son cheval s'était abattu; un autre encore était apporté inanimé sur une civière. Auban fit quelques pas en avant et jeta un coup d'œil dans la salle d'attente : il y vit les ennemis de la journée assis tranquillement côte à côte sur les banquettes garnissant les parois. Les uns étaient pansés déjà, les autres attendaient patiemment leur tour, car médecins et infirmiers avaient de la besogne par-dessus la tête.

— Quelle absurde comédie, se dit Auban; ils se mettent les membres en compote et s'en vont ensuite se faire soigner par le même docteur. Le proverbe n'a pas tort : qui se ressemble s'assemble.

Il s'en alla, se frayant tant bien que mal un passage au travers des rangs compacts des curieux que l'odeur du sang paraissait attirer. Au moment où il débouchait dans le Strand, il faillit être renversé par une bande de fuyards qui avait

la police à ses trousses; il s'arrêta un instant puis, comme il ne voulait pas rentrer sans avoir revu une dernière fois Trafalgar-Square dans la demi obscurité de la nuit, il songea à gagner la place par le côté sud. Il passa devant Charing-Cross, descendit Villiers-Street et traversa le tunnel ménagé sous la gare. Cinq semaines s'étaient écoulées depuis ce samedi humide et froid d'octobre où, en revenant d'une longue promenade sur la rive droite, il avait été assailli dans ce boyau par tant de lugubres souvenirs : ce soir il n'avait pas le loisir de s'abandonner à des méditations de ce genre. Il hâtait le pas au contraire. Quand il fut dans Northumberland Avenue, une avenue de palais, il vit que des brigades d'agents sortaient constamment de Scotland Yar, le quartier général de la police, pour prendre la direction de Trafalgar-Square.

La place avait maintenant un aspect étrange. La colonne de Nelson se dressait dans le vague des ténèbres comme un index colossal menaçant le ciel; le pâté du Grand Hôtel étageait à droite ses files de fenêtres éclairées derrière lesquelles les curieux se tenaient toujours infatigablement; le square lui-même était morne et silencieux, bien que la police l'occupât encore, mais la lutte continuait aux alentours, d'autant plus furieuse, eût-on dit, qu'elle approchait de sa fin. Des

innombrables réverbères une clarté incertaine tombait sur les masses noires grouillant dans un affolement exaspéré. Les life-guards patrouillaient par les rues et les cuirasses luisantes, les culottes blanches et les habits rouges faisaient des taches claires et vivantes dans le gris nocturne. Les agents semblaient redoubler de brutalité, de bestialité — et ceci était vrai pour les hommes à cheval surtout. Ils lançaient leurs montures ventre à terre au milieu des rassemblements les plus denses, frappant à tour de bras sur les corps, sur les membres, sur les têtes. En moins d'une minute les bandes les plus considérables étaient dispersées, laissant le sol jonché de lambeaux de vêtements, de chapeaux écrasés, de gourdins brisés. La lassitude devenait générale; cependant ni l'un ni l'autre des deux ennemis ne pensait à évacuer le terrain : les hurlements étaient ceux de la bête et non de l'homme.

De quelque côté qu'il se tournât, Auban assistait à des scènes qui faisaient bouillir son sang dans ses veines. Il était comme encastré dans un groupe qu'une sorte d'épouvante semblait avoir paralysé lorsqu'il aperçut un vieillard à la barbe teinte de sang qu'un agent monté pourchassait et ne cessait de frapper à coups redoublés de son bâton. Auban s'élança pour s'interposer, mais trop tard, car lui-même était emporté au même

instant par le flot de ceux que les gardiens venaient de charger en les prenant à revers. Il ne put respirer que devant Charing-Cross, la cavalerie ayant alors obliqué et suivi une autre direction.

— Londres n'avait plus vu de pareilles sauvageries depuis les chartistes, dit un monsieur assez âgé qui se trouvait près d'Auban.

— Le prince de Galles les a saoûlés avec du gin pour qu'ils nous assassinent, riposta une femme.

Et elle paraissait avoir raison. Mais si les agents étaient saoûls, le peuple était ivre de haine et de rage.

Une nouvelle bande se reformait, plus nombreuse, à l'entrée de la rue dans laquelle Carrard se tenait non loin du Grand-Hôtel : ceux qui la composaient semblaient résolus à une résistance désespérée et se sentaient les coudes. Une division de policemen fondit sur eux au pas de course et la bataille s'engagea furieusement. Les pierres sifflaient, les vitres tombaient avec un bruit argentin, les poitrines râlaient, les coups s'étouffaient dans le tumulte des cris et des jurons. La chance menaçait de se prononcer contre les gardiens de l'ordre public quand leurs collègues à cheval arrivèrent à la rescousse et modifièrent aussitôt la face des choses. La foule lâcha

pied et la cavalerie galopa aux trousses des fuyards jusqu'au delà de Charing-Cross : les sabots arrachaient au pavé des étincelles fréquentes. Une fois de plus, Auban avait dû céder à l'impulsion commune...

Ce tapage et ces rencontres se prolongeraient pendant une couple d'heures encore, puis se calmeraient et la lutte se terminerait : la violence resterait maîtresse incontestable du champ de bataille et c'en serait fait pour toujours — ou au moins pour longtemps — de cette liberté de la parole dont le peuple avait usé pendant tant d'années à Trafalgar-Square...

Avant de s'éloigner, Auban se retourna pour embrasser dans un long regard une scène dont le souvenir ne s'effacerait jamais en lui. Il vit l'océan houleux d'êtres humains, les convulsions qui en bouleversaient les vagues profondes; il entendit le rugissement des mille passions dont se composait l'immense rumeur et il trouva cela, non plus ridicule, mais redoutable. Auban s'en alla.

Il aspirait au repos. Il aspirait aussi à une lutte bien différente de celle qui se dénouait là et à laquelle il s'était mêlé jadis avec plus d'emportement qu'aucun autre, à une lutte dont le succès n'était pas douteux, car elle serait impitoyable. L'egagement actuel était-il autre chose qu'une première passe pour tâter l'adversaire?

Carrard montait en voiture pour se faire reconduire chez lui que déjà les camelots criaient les journaux du soir donnant le récit détaillé de la journée.

X

ANARCHIE

Des semaines passèrent.

Le dimanche sanglant de Trafalgar-Square ne passionnait plus l'opinion publique et ne formait plus le thème des plus violentes discussions ; le dimanche suivant, de fidèles serviteurs de la patrie s'étaient bien mis spontanément à la disposition de l'autorité pour renforcer les agents qui devaient encore occuper le square, mais leur zèle n'avait pas trouvé à s'employer. Après être restés pendant quelques heures exposés aux plaisanteries et aux huées de la foule qui n'essaya même pas de reconquérir son droit perdu, après avoir

essuyé pendant des heures une pluie battante, ils avaient dû rentrer chez eux sans s'être servis de leurs beaux gourdins tout neufs.

La grande pièce, le « bloody Sunday » avait eu son épilogue burlesque.

Pour n'avoir pas reçu de solution, la question des ouvriers sans travail n'en était pas moins provisoirement écartée: les meurt-de-faim avaient maintenant le bon esprit de mettre une sourdine à leurs revendications. Les victimes de Chicago avaient eu d'imposantes funérailles au milieu d'un concours extraordinaire de la population : on eût dit que celle-ci avait quelque faute à se faire pardonner. Aux jours de troubles et de perturbations avaient succédé les jours monotones de la vie habituelle. La saison suivait son cours : plus novembre allait à sa fin, plus le froid et les brouillards prenaient d'intensité.

Auban n'avait revu ni Trupp ni personne de ses amis. Tout au plus avait-il parfois la visite du docteur qui venait se chauffer les pieds et fumer une pipe tout en causant. Auban et lui s'entendaient de mieux en mieux. Les réunions du dimanche n'avaient pas été reprises — probablement ne les reprendrait-on même pas. Carrard n'en voyait plus l'utilité. De même il n'était plus retourné dans aucun club depuis sa rupture avec Otto et avait renoncé complètement à ses prome-

nades aux pays de la faim, ce qui avait été le plus grand changement survenu dans son existence en ces derniers temps. Il avait mieux à faire désormais, car il comptait s'atteler à la tâche qui serait celle de toute sa vie et dont tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent n'était que les travaux préliminaires.

Il avait commencé par livrer une petite bataille personnelle qui avait été couronnée d'un plein succès.

Insensiblement, la direction de l'importante publication, dont à l'origine il était le simple collaborateur, avait passé tout entière dans les mains de Carrard qui l'avait fait prospérer à force de zèle, de prudence et d'énergie. Bien qu'il se fût rendu indispensable, ses patrons ne paraissaient pas s'en apercevoir et n'avaient que fort peu augmenté ses appointements. Il avait attendu longtemps que cette injustice fût spontanément reconnue et réparée, mais il avait attendu en vain. Puis, quand il eut la certitude d'avoir tous les atouts dans son jeu, il donna sa démission. La conséquence immédiate fut naturellement une longue entrevue avec les deux associés ; ceux-ci ne manquèrent pas de se montrer fort scandalisés par ce procédé — il n'y avait eu cependant ni contrat régulier ni même engagement verbal. Auban se contenta de leur faire remarquer que

les questions d'affaires n'avaient rien à voir avec les questions de sentiments. Puis il leur démontra qu'en dehors de l'avance du capital nécessaire ils n'avaient absolument rien fait pour l'œuvre : c'était les rémunérer largement que de leur accorder les quatre cinquièmes des bénéfices, croyait-il. Comme ils insistaient pour le voir rester trois mois encore, il y mit ses conditions : d'abord tripler ses appointements... Les éditeurs se récrièrent : jamais, jamais ils n'avaient atteint ce chiffre. Auban riposta que jamais, jamais sans doute employé ne leur avait rendu de tels services... Ensuite — et c'était là le point essentiel pour Auban qui voulait par là se créer des ressources pour l'avenir — ensuite il réclamait une part dans les bénéfices des éditions ultérieures. Les patrons s'indignèrent cette fois : jamais, jamais on n'avait émis de telles prétentions vis-à-vis d'eux... Mais il leur fit observer qu'ils étaient parfaitement libres de les admettre ou de les repousser, et finalement ils se décidèrent pour la première alternative. Enfin, Auban exigea une gratification immédiate proportionnée à l'importance des services rendus par lui. Du coup, ils bondirent alors. Auban ne craignait pas de les rançonner de la sorte ?... Le mot lui importait peu ; il se bornait à leur appliquer les procédés qu'eux-mêmes appliquaient envers leur personnel.

Qu'y avait-il d'étonnant là-dedans? Ils rançonnaient leurs employés en les payant le moins cher possible; lui, les rançonnait à son tour... Il les laissa dans une rage froide ; au fond, ils n'avaient jamais eu tant de considération pour lui.

Carrard fit revoir par un sollicitor de premier ordre le traité qui intervint entre eux : ce fut seulement après que l'homme de loi l'eût approuvé qu'Auban consentit à prendre l'engagement demandé. C'était la sécurité relative pour les temps futurs ; jamais il n'avait aussi bien compris combien cette indépendance matérielle lui serait précieuse pour ce qu'il allait entreprendre. Trois mois encore et il pourrait reprendre le chemin de Paris. Paris... le cœur lui battait à tout rompre rien qu'à cette perspective. Certes, il aimait et admirait Londres ; mais il aimait aussi Paris et l'aimait d'une tout autre façon. Il commençait à sentir peser lourdement sur lui ce ciel toujours bas, ce brouillard toujours sale, cet éternel demi-jour ; il avait soif de lumière, il avait soif de soleil et le soleil allait se lever pour lui. Ce soleil si beau, si chaud, si bienfaisant dont les rayons le réconforteraient, c'était Paris...

La table d'Auban était déblayée de tous les journaux et de toutes les brochures ayant trait à Chicago qui l'avaient encombrée à un moment donné : des travaux d'une nature essentiellement

différente les y avaient remplacés. Maintenant il voyait clair en lui et autour de lui. Il était seul; aucun de ses nombreux amis n'avait voulu ou n'avait pu le suivre au cours de ces dernières années et il les avait laissés en arrière, lui qui allait intrépidement son chemin. Par contre, il avait contracté de nouvelles alliances; il savait que là-bas au fond de l'Amérique, un petit groupe d'hommes intelligents travaillait activement depuis quelque temps déjà à l'œuvre, son unique préoccupation désormais. Il voulait faire sur l'ancien continent ce qu'ils avaient tenté dans le nouveau...

Deux circonstances surtout entravaient la diffusion de l'idée anarchique en Europe: ou l'on ne voyait dans l'anarchiste qu'un dynamiteur, ou on le prenait pour un communiste. En Amérique, un peu de lumière commençait à se faire de ce côté, les préjugés et la prévention en arrivaient insensiblement à composition ; en Europe, ils étaient encore tout-puissants et prévalaient sans peine contre le parti nouveau. L'urgent était donc de dissiper le malentendu qui pesait sur l'idée par suite de la fausse interprétation du mot. A ceux qui, prenant les choses comme on les leur donne, considéraient l'anarchie comme le chaos et l'anarchiste comme le destructeur universel, à ceux-là il faudrait apprendre que l'anar-

chie est au contraire le but final de l'évolution dans la société humaine, que le mot désigne cet état social où la liberté de l'individu et du travail individuel est la garantie de la prospérité individuelle et de la prospérité générale. A ceux qui, avec raison, ne croient pas à l'idéal de liberté du communisme fraternel, à ceux-là il faudrait démontrer que l'anarchie cherche la liberté de l'individu, non dans la communauté des biens et l'abnégation personnelle, mais dans le renversement de toute contrainte violente et de toutes restrictions artificielles.

Quand cette tâche, la première, la plus pénible et la plus ingrate, serait terminée, quand il aurait été reconnu — ne fût-ce que par quelques-uns — que l'anarchie ne prétend pas transformer la terre en paradis et qu'il suffit à l'homme de redevenir lui-même, de se rendre compte de ses réels besoins pour atteindre à la liberté sans modifier du tout au tout sa propre nature, quand tout cela serait fait, il faudrait passer aussitôt au second point : dénoncer l'institution de l'État comme le plus grand obstacle que l'humanité pût rencontrer sur la route de la civilisation.

Il faudrait faire comprendre que l'État est tout simplement la violence privilégiée maintenue par la seule violence ; qu'il remplace l'harmonie de la nature par le désarroi de la contrainte ; que ses

crimes ont créé le crime ; qu'il spolie des droits naturels pour conférer des droits contraires à la nature ; qu'il paralyse le développement des forces, entrave le commerce et par conséquent compromet la prospérité du peuple tout entier ; qu'il représente surtout la médiocrité et que tout ce qui est fait par lui le serait beaucoup mieux, d'une façon bien plus satisfaisante et bien plus avantageuse, sans lui, avec la seule concurrence libre de l'individu ; qu'une nation est d'autant plus riche et plus heureuse qu'elle est moins gouvernée ; que, loin d'être l'expression de la volonté de tous, l'État se fait de plus en plus l'instrument de l'infime minorité des gens qui le mènent ; que ceux-ci font leurs propres affaires d'abord, celles des leurs ensuite et s'inquiètent fort peu des affaires de la société aux intérêts de laquelle ils sont pourtant délégués ; que pour donner quelque chose, l'État a dû le prendre quelque part, étant lui-même improductif, et qu'il donne toujours moins qu'il a pris ; bref, que sous n'importe quel nom, c'est constamment la même chose — une pure escroquerie, impudente, colossale, perpétuelle à l'aide de laquelle les uns vivent aux dépens des autres.

Lorsque la foi aveugle dans cette idole serait quelque peu ébranlée, lorsque la confiance dans la force de l'initiative privée prendrait de la con-

sistance, le moment serait venu de s'attaquer aux lois régissant la vie économique. Il faudrait amener les hommes à voir que les intérêts ne se combattent pas mais qu'au contraire ils s'équilibrent dans une parfaite harmonie quand ils peuvent se développer librement.

Tombé, l'État ne monopoliserait plus l'argent, ne restreindrait plus le crédit, ne confisquerait plus le capital, n'entraverait plus la circulation des valeurs, ne contrôlerait plus en un mot les affaires de l'individu... et la liberté du travail serait, et le soleil de l'anarchie luirait sur l'humanité. Et ses bienfaits seraient infinis, pareils à ceux d'une bonne journée bien chaude au sortir d'une longue et glaciale nuit d'hiver.

Mais il ne fallait rien promettre. Ceux-là seuls promettent qui ne savent ce qu'ils veulent. Il s'agissait de convaincre et non de persuader. Il fallait pour cela une éloquence bien autre que celle de ces insipides bavards s'ingéniant à entraîner la foule et à lui faire faire le contraire de ce qu'elle veut au lieu de prendre l'individu à part, de le laisser libre de lui-même et de lui inspirer confiance. Les sciences les plus diverses devraient donner leur concours à la démonstration théorique de la doctrine nouvelle : l'histoire pour montrer dans le passé les fautes et les erreurs à éviter dans l'avenir ; la psychologie, pour faire

voir combien l'âme est soumise aux conditions du corps; la philosophie, pour confirmer ce fait que toute spéculation émane de l'individu et retourne à l'individu.

Enfin, quand il serait bien établi que la liberté de l'individu forme le point culminant de l'évolution, il serait nécessaire d'indiquer la voie la meilleure et la plus sûre pour toucher à ce but. La violence étant regardée comme le plus grand ennemi, la violence devrait être supprimée : comment? Le moyen était trouvé. Il ne pouvait être question de provoquer en champ clos l'Etat encore armé jusqu'aux dents : une telle folie aurait eu des conséquences trop faciles à prévoir. Non, c'était par la famine qu'il fallait prendre ce monstre se nourrissant de notre sang, de notre travail, c'était d'inanition qu'il devait mourir, lentement, certes, mais fatalement. A l'heure présente, il avait encore la force d'exiger, d'arracher ce qu'on lui refusait, d'anéantir ceux qui refusaient; mais quelque jour, des hommes intelligents et énergiques répondraient à ses intimations en se croisant les bras et en répliquant tranquillement :

— Que nous veux-tu? Nous ne te demandons rien, nous ne te devons rien. Fais-toi nourrir par ceux qui ont besoin de toi et laisse-nous la paix.

Ce jour-là la liberté aura remporté sa première

victoire, une victoire qui n'aura pas coûté une seule goutte de sang et dont le bruit se répandra par toute la terre avec la rapidité de l'éclair.

Les grèves qui font trembler les exploiteurs ne sont-elles pas d'un caractère essentiellement passif? Les travailleurs ne leur doivent-ils pas cependant plus d'un succès éclatant ? N'ont-ils pas fait prévaloir par les grèves des revendications auxquelles les comédiens de la politique n'eussent pas fait donner satisfaction avant longtemps? Cette force si redoutable de l'inertie n'avait été utilisée que dans quelques cas isolés au cours du siècle et elle n'en avait pas moins fait ses preuves ; on l'appliquerait méthodiquement dans la résistance à l'Etat — auquel on refuserait surtout l'impôt — et l'Etat succomberait infailliblement, se débattant et s'épuisant dans de stériles efforts.

Mais d'ici là ?... D'ici là, il n'y avait qu'à veiller et qu'à attendre. On ne réussirait qu'en se rendant un compte exact et judicieux de la situation et en procédant par l'exemple individuel dont les résultats seraient merveilleux un jour.

Telle était la tâche qu'Auban embrassait du regard et à laquelle il entendait consacrer sa vie entière. Il ne s'exagérait pas ses propres forces, mais elles avaient été suffisantes pour le tirer de tous les errements de sa jeunesse et il croyait

pouvoir se fier en elles. Il était seul encore : bientôt cependant il aurait des amis et des frères d'armes; un fort courant individualiste commençait même à se faire sentir dans les milieux communistes de Paris et ce courant respectait la propriété. Il avait reçu tout dernièrement les premiers numéros d'une nouvelle revue, très modeste sans doute, mais bien faite pour révéler la belle intelligence de certaines classes ouvrières parmi les compatriotes de Carrard. L'*Autonomie individuelle* s'était franchement dégagée du communisme qui la combattait comme les socialistes l'avaient combattue naguère.

Auban venait de s'enfoncer dans la lecture de ces quelques pages d'où montait pour lui un esprit de liberté qui le ravissait, quand on frappa et qu'une lettre lui fut remise.

La lettre n'était pas signée et lui fixait un rendez-vous pour le jour même. Il allait la jeter au panier lorsque, après une seconde lecture, il y découvrit sans doute quelque chose qui le fit changer d'avis, car il regarda l'heure et consulta le grand plan de Londres qui s'étalait sur la muraille.

Auban prit le métropolitain pour se rendre de Kings Cross à London Bridge par Blackfriars ; il dut changer de train, ce qui le retarda, mais il n'en arriva pas moins avant l'heure dite à

l'adresse indiquée. La porte s'ouvrit dès qu'il eût frappé.

Au lieu de prononcer le nom qui lui avait été donné, il laissa échapper une exclamation de surprise et de frayeur en reconnaissant celui qui avait ouvert. Cet homme avait été jadis l'une des personnalités les plus célèbres et les plus redoutées du mouvement révolutionnaire en Europe et se voyait en butte maintenant à la haine et au mépris de la plupart. Auban se serait attendu à tout autre qu'à lui. Ils gravirent en silence l'escalier et pénétrèrent dans une petite chambre au plafond bas. Alors, sous la lumière tombant de l'unique fenêtre, Carrard constata avec une émotion profonde ce que quelques années avaient fait de ce fier lutteur : la taille droite et ferme d'autrefois s'était affaissée sous le poids d'un destin accablant ; le sourire si assuré, si confiant, s'était fait triste et douloureux ; à trente-cinq ans, cet homme avait les traits fatigués et les cheveux gris d'un homme de cinquante ans.

Auban murmura le véritable nom de ce précoce vieillard, nom si fameux un jour, nom si oublié à présent qu'il semblait craindre de confier à ces murs.

— Oui, c'est bien moi, dit l'autre avec son même sourire navré ; vous ne m'auriez pas reconnu, n'est-ce pas, Auban ?

Celui-ci fit un violent effort pour retrouver son calme et reprit :

— D'où venez-vous? Vous ne savez donc pas?...

— Si, je sais : on me traque partout, même en Angleterre. La France m'aurait extradé, l'Allemagne envoyé pourrir au fond d'un cachot jusqu'à la fin de mes jours si on était parvenu à s'emparer de moi. Ici même je ne suis pas en sécurité, mais j'ai tenu à y venir une dernière fois avant de disparaître pour toujours. Vous n'ignorez pas pour quelles raisons...

Carrard n'ignorait pas en effet que la terrible accusation d'avoir livré un frère s'appesantissait sur cet homme. Jusqu'à quel point l'accusation était-elle fondée? C'était ce qu'Auban n'aurait pu dire. Elle avait été lancée par les socialistes et ceux-ci avaient prouvé maintes fois qu'ils avaient le mensonge facile et ingénieux quand il s'agissait de ne pas être agréable aux communistes : en cette circonstance, ce pouvait bien être encore quelque dire de même source. N'importe, la balle avait été ramassée au bond par une faction hostile dans le camp même de l'accusé et celui-ci avait dû se défendre. Soit qu'il ne le pût pas, soit qu'il ne le voulût pas, il ne parvint pas à se laver de tout soupçon ; peut-être eût-il dû pour le faire révéler trop de choses qui

ne devaient pas être connues de l'ennemi, se réclamer de trop de noms qui ne devaient pas être prononcés. Bref, la flétrissure lui resta acquise, conséquence logique de cet esclavage qu'est un parti et dans lequel nul n'a la liberté du moindre mouvement.

Sans doute il eût pu continuer à agir dans le cercle de ses fidèles si ce champ d'action ne se fut dérobé sous lui. Brusquement il disparut, son nom tomba dans l'oubli et l'oubli effaça jusqu'au souvenir de tout ce qu'il avait fait pour la cause alors qu'il était célèbre et puissant.

— Vous avez fait un voyage inutile, dit Auban.

— Oui, inutile, répéta l'autre d'une voix aussi morne que son regard. Puis il ajouta en baissant la tête, comme s'il eût eu honte de cette démarche autant que d'une lâcheté : Je n'y tenais plus. Je suis resté seul pendant deux ans. Alors j'ai voulu revenir et essayer une dernière fois de me justifier... Mais on ne me croit pas... personne ne me croit...

— Croyez en vous-même, répliqua Auban d'un ton grave.

— Aujourd'hui je me suis souvenu de vous. On m'a beaucoup parlé de vous, on vous reproche de ne pas suivre le même chemin que les autres. Eh bien, je vous le dis, vous êtes le seul qui

sache où il va au milieu de toute cette confusion. Je vous remercie d'être venu.

Ces quelques mots parurent l'épuiser complètement, lui qui avait été l'un des plus brillants orateurs de son temps et qu'un discours de trois heures ne fatiguait pas autrefois. Auban était en proie à un trouble extrême; volontiers il eût déclaré à son interlocuteur qu'il le croyait, mais, en toute sincérité, il ne le pouvait pas : toute cette affaire lui était pour ainsi dire absolument inconnue. L'autre parut se douter des sentiments de Carrard.

— Il faudrait que je vous mette soigneusement au courant pour que vous pussiez vous prononcer, mais cela nous prendrait plusieurs heures et de plus cela serait peut-être peine perdue. Je puis vous dire une chose cependant, et vous pouvez me croire : j'ai commis une faute, c'est vrai, mais je suis innocent du crime dont on m'accuse. D'un autre côté il y a bien des choses que j'aurais pu utiliser pour ma défense et que j'ai négligées... Maintenant c'est trop tard... Oui, cela nous prendrait des heures, répéta-t-il en tirant sa montre, et je n'ai même plus une demi-heure à moi. Je pars aujourd'hui.

— Où allez-vous ?

— Je remonte d'abord la Tamise en bateau et

ensuite, (il eut un geste vague)... ensuite plus loin, n'importe où...

Il prit une petite valise posée à terre près de lui en ajoutant encore :

— Je n'ai plus rien à faire ici : allons-nous-en, Auban. Accompagnez-moi jusqu'au pont, si cela ne vous dérange pas.

Ils sortirent sans être remarqués de personne et se dirigèrent silencieusement vers London Bridge. Ils franchissaient le fleuve quand la colère afflua soudain au cerveau de l'étranger.

— J'ai donné à la cause tout ce que j'avais, toute ma jeunesse, la meilleure moitié de ma vie tout entière. Maintenant elle me repousse, maintenant qu'elle m'a tout pris — jusqu'à la confiance en moi-même...

— Vous avez encore l'autre moitié de votre vie devant vous pour reconquérir cette confiance, la seule qui ne trompe jamais.

Mais l'autre secoua la tête.

— Je ne suis plus celui que vous avez connu. Regardez-moi. J'ai bravé toutes les persécutions, la haine, la prison, la faim, la mort et je ne me suis pas laissé abattre... mais être chassé comme un chien rogneux par ceux que j'ai aimés plus que moi-même... le coup a été dur pour moi, je vous assure... Ah, je suis las... las... las...

Il se laissa tomber sur le banc d'un refuge et

Auban, remué à nouveau par l'accent accablé avec lequel le malheureux appuya sur ce dernier mot, Auban s'assit auprès de lui et pour lui donner le temps de se remettre lui raconta ses propres déboires. Il insista sur ce fait que cependant il n'avait pas perdu courage, qu'au contraire il se sentait plus fort que jamais depuis son isolement, content de faire ce qui lui plaisait et rien que cela, de n'avoir plus à subir les tracasseries d'un parti, d'une coterie quelconque, de ne plus livrer prise à personne sur ses propres destinées... L'autre ne paraissait même pas entendre, car il tenait les yeux baissés et hochait machinalement la tête.

Tout à coup il se leva d'un air brusque, prit sa valise en marmottant quelques mots que Carrard ne comprit pas, embrassa fougueusement celui-ci et s'éloigna avant qu'Auban fût revenu de sa stupéfaction. Il courait vers le quai en défendant du geste de l'accompagner plus loin. Auban le suivit longuement du regard... Et longtemps encore il eut présents à la mémoire les traits ravagés et les cheveux grisonnants de ce proscrit, victime parmi tant d'autres victimes au sacrifice inutile, voyageur condamné à marcher sans cesse et à ne jamais goûter le repos dans une vie qui l'avait déçu et qu'il n'avait plus la force ni le désir de supporter.

Le soleil se couchait, la nuit venait.

Deux larges courants d'êtres humains se croisaient sur le pont de Londres au milieu du roulement et du brouhaha des voitures se succédant sans relâche par files serrées. En bas, la Tamise roulait ses flots noirs et paresseux.

Auban, se tenait debout contre le parapet, et, les yeux tournés vers l'est, admirait le panorama grandiose qui se déroulait au loin. Partout au-dessus des entassements de maisons qui emprisonnaient le fleuve, se dressaient des tours, des colonnes, des cheminées, des clochers ; entre les quais, une inextricable forêt de mâts, de vergues, de cordages semblables à de grands arbres enlacés par les lianes. A gauche, Billingsgate, le fameux marché au poisson ; plus loin, là-bas où quatre tours s'érigeaient, la masse sombre et sinistre de la Tour de Londres... Le soleil couchant, ce chlorotique et pâle soleil de la capitale anglaise, mettait une lueur rouge sur quelque vitre ; puis le soleil s'enfonçait, la lueur s'effaçait, les teintes grises du crépuscule enveloppaient les entrepôts, les navires, les piles des ponts.

Déjà le cadran d'Adelaïde Building marquait sept heures et le déchargement du grand transatlantique se trouvant aux pieds d'Auban n'avait pas encore pris fin. Toujours les débardeurs défilaient avec des caisses ou des balles sur les pas-

serelles branlantes, et les coussins étranges protégeant leur crâne et leur nuque faisaient penser aux bœufs pliés sous le joug.

Auban restait sous le coup d'une impression profonde devant cette cité prodigieuse comptant cinq millions d'habitants, couvrant une superficie de sept cents milles carrés, ayant une naissance par cinq minutes et un décès par huit, croissant toujours, toujours se développant comme si elle eût voulu se développer et croître à l'infini. Cité monstrueuse, cité inconcevable pour ainsi dire dont le corps ardent et la vie surchauffée n'apparaissaient aux regards effarés qu'au travers des nuages de fumée, des voiles de brume.

Maintenant les flammes s'allumaient dans toutes les directions et piquaient de milliers d'étoiles troubles les flots épais du brouillard. London Bridge résonnait encore sous le choc incessant des fardeaux que portaient ses voûtes. Les semaines succédaient aux semaines, les mois succédaient aux mois, les années succédaient aux années et cette vie si intense ne perdait rien de son intensité. Le cœur de Londres semblait au contraire battre de plus en plus fiévreusement, ses bras travailler plus infatigablement, son cerveau enfanter des projets de plus en plus audacieux. Cette activité dévorante n'aurait-elle donc point de but final? Le repos ne viendrait-il donc



pas l'interrompre un jour? Londres serait-elle immortelle? Ou bien deviendrait-elle la proie de quelque fléau dévastateur? Auban crut revoir, plus près encore, ces nuages qui s'entassaient au-dessus de la grande cité et d'où jaillirait l'éclair né pour embraser cet amas énorme semblable à quelque titanique bûcher... Non, Londres n'est pas immortelle; elle est immense, mais qu'est-elle auprès de l'avenir?...

La nuit se faisait. Auban se remit en marche vers le nord et, comme ceci était fréquemment le cas, plus d'un passant se retourna curieusement pour suivre du regard cette ombre mince, droite et sévère qui, fortement appuyée sur une canne, s'en allait à pas lents dans les plis d'un manteau flottant.

Tandis qu'il allait ainsi par les rues, se rapprochant de son gîte, Auban reprenait possession de lui-même et laissait sa pensée s'envoler de nouveau vers la liberté. Quel fruit donnerait ce germe à peine fécondé confié à la suite des temps? La seule chose qu'il pût dire était ceci: pour que la société nouvelle eût chance de vivre, il fallait que nulle convulsion n'en accompagnât la naissance. La question sociale n'était pas autre chose qu'une question économique et cette question ne pouvait avoir d'autre solution que celle-ci:

L'état dépérissant, l'individu se fortifie. Il échappe aux lisières du paternalisme, il prend assez de vigueur pour avoir l'énergie de vouloir et d'agir, il entend user du droit que possède chacun de disposer librement de soi-même et en use pour supprimer tous les privilèges dont rien ne reste qu'un monceau de vieux papiers sans valeur, il reprend les terres incultes de ceux qui possèdent et les donne à ceux qui les fécondent et les occupent, les terres s'amendent et nourrissent abondamment les générations délivrées. Le capital ne peut plus s'engraisser du travail d'autrui, il se voit contraint de manger son propre fonds : le père en vivra, c'est probable, le fils en vivra, c'est possible, mais le petit-fils sera dans la nécessité de renoncer à la gloire des ancêtres et de se mettre à l'œuvre s'il ne veut mourir de faim. Car la disparition des privilèges entraîne forcément ceci : le devoir pour chacun de prendre la responsabilité de soi-même. Serait-elle à elle seule un fardeau plus lourd que les mille obligations envers le prochain imposées par l'État aux citoyens, par l'Eglise aux fidèles, par la morale aux honnêtes gens?

Oui, il n'y avait qu'une solution, une seule à la question sociale : ne pas rester plus longtemps dans la dépendance réciproque, se frayer et frayer aux autres le chemin de l'indépendance, ne plus

s'en rapporter à l'aide venue « d'en haut », devenir homme et agir...

Le dix-neuvième siècle a déposé le « Père éternel »; il ne croit plus dans l'assistance divine. Les fils du vingtième siècle seront seuls les véritables athées: doutant déjà de l'omnipotence céleste, ils devront appliquer tout leur discernement à la justification de toute autorité humaine. Ils auront conscience de leur propre dignité et loin de mettre leur orgueil comme autrefois dans la soumission, le dévouement et l'abnégation, ils reconnaîtront qu'ordonner est une usurpation, obéir une renonciation, l'un comme l'autre une flétrissure volontaire dont se garde l'homme libre.

La race, atrophiée par une trop longue contrainte, aura besoin peut-être d'un long temps pour reprendre son port naturel et son aisance d'allures : Auban n'était pas un rêveur, et, tout en établissant les conditions de la liberté, il savait parfaitement que la réalisation de ces conditions ne pouvait se faire du jour au lendemain. Des siècles et des siècles s'écouleraient, c'était possible, avant que les organes sociaux complètement faussés reprissent leur forme normale indispensable au bon fonctionnement de l'ensemble, mais qu'importait? Plus le mouvement ascensionnel de l'humanité vers la liberté serait lent, plus il serait puissant et irrésistible.

Des conflits viendraient se jeter violemment au travers de l'évolution, ils étaient inévitables tant la haine, l'aveuglement et les incertitudes étaient prononcés d'un côté comme de l'autre. La terre verrait encore de ces chocs redoutables qui la font frémir jusque dans ses entrailles. Les choses devaient suivre leur cours et la logique des faits ne peut faire entrer en ligne de compte les désirs chimériques. Toutes les folies paient leur tribut à l'expérience pour que l'expérience finisse par prévaloir à son tour.

Le socialisme était la suprême folie universelle de l'humanité qui devait passer par cette dernière station de sa passion comme elle devait passer par les précédentes : le dieu de l'erreur ne pourrait être crucifié qu'ensuite.

Et c'était seulement alors, quand la foi aurait les ailes brisées et ne pourrait plus s'envoler vers « le royaume des cieux », c'était alors seulement que surgirait « le royaume de ce monde », le royaume du bonheur, de la vie débordante, de la liberté.

D'ailleurs la liberté avait pour hâter son avènement un puissant auxiliaire : la division qui régnait parmi ses ennemis. Partout des déchirements, partout des inquiétudes, partout des angoisses, partout des appels réitérés à la violence, qui devait guérir tous les maux. Les armées sem-

blaient sortir de terre, les peuples ne cessaient de veiller l'arme au bras et l'appréhension des luttes prochaines écartait le sommeil de ceux qui avaient des yeux et voyaient. Les détenteurs du pouvoir ne savaient plus où donner de la tête : pour un peu, ils eussent imité ce capitaine de l'antiquité qui commandait de fouetter la mer assez audacieuse pour envahir le pont du navire et menacer d'engloutir la nef et l'équipage. Des guerres étaient imminentes; les gouvernements verseraient le sang à flots dans l'espoir de noyer dans tout ce sang les révoltes des peuples... La faute commise était trop grande, le châtiment serait inéluctable et terrible.

Puis, au sortir du chaos des révolutions et des boucheries des batailles, quand la terre serait dévastée, quand la plus affreuse des expériences aurait anéanti jusqu'aux apparences de la foi dans l'autorité, alors on les comprendrait peut-être ces hommes en faible minorité qui restaient seuls maîtres d'eux-mêmes dans la tourmente générale et qui avaient mis leur confiance dans l'anarchie, c'est-à-dire dans la liberté...

Que de mouvement, que de bruit dans ce Londres dont le pouls semblait battre plus impétueusement à mesure que la nuit se faisait... Auban rentra enfin chez lui. Comme son feu n'était pas éteint, il tira un siège devant la cheminée et resta

là quelque temps avant de se remettre au travail, le regard dans la flamme, les mains tendues vers le brasier.

Une joie profonde, trop profonde même, l'envahissait. Les murs de sa chambre, les brouillards opaques de la Tamise, les ombres du soir s'évanouissaient et lui permettaient de voir ceci :

La nuit vient de finir et le soleil glorieux se lève majestueusement au-dessus des toits encore endormis et des campagnes silencieuses.

Au loin, un voyageur passe. Les gouttes de rosée perlent aux herbes qui bordent le chemin.

De vagues gazouillis d'oiseaux au réveil s'égrènent au fond du bois; un aigle plane lentement au fond du ciel.

Le voyageur va, il est seul, mais comment regretterait-il sa solitude dans un paysage aussi frais et aussi joyeux? Ce dont il s'aperçoit, c'est de la venue du jour. Puis il rencontre un second piéton, esseulé comme lui; puis un troisième : un seul regard échangé en passant leur suffit pour se comprendre. La lumière grandit, le jour vient, le jour est venu... Le piéton matinal étend les bras et salue d'un cri de joie le lever du soleil...

Tel, Auban.

Le passant de l'aurore, c'était lui. Lui qui sortait des ténèbres de l'erreur et qui maintenant saluait d'un cri de joie l'éclosion de la lumière.

Il savait, il voyait, ses prunelles s'emplissaient de plus en plus du jour naissant.

Des siècles et des siècles s'étaient écoulés avant que l'idée de l'anarchie se fût révélée; il avait fallu d'abord user toutes les formes de l'esclavage. Les peuples tâtonnaient, cherchant la liberté et ne trouvant que les mêmes servitudes sous des dénominations nouvelles. Mais à présent la vérité était découverte, les formes trompeuses épuisées qui aboutissaient à l'oppression: la violence commençait à fléchir.

Mais il fallait lutter encore, lutter toujours sans jamais se lasser ni se décourager.

Car il ne s'agissait pas de choses futiles; il y allait de la liberté qui se conquiert mais qui est impérissable.

Auban n'était autre que le passant de l'aurore. Comme le passant il étendait les bras vers l'avenir qui se levait et le saluait d'un cri de joie :

— Anarchie...

Auban se mit au travail. Il avait sur ses traits maigres et anguleux un sourire calme et serein — le sourire de ceux qui sont forts et qui se sentent invincibles.

FIN

TABLE

EMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Paris. — Typographie Gaston Née, 1, rue Cassette. — [illegible]

